
Ex libris.
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais

LES ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE
CHAMPMESLÉ.

LES ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE
CHAMPMESLÉ.

NOMS DES LIBRAIRES.

PIERRE GANDOUIN, Quay des Auguſtins.

PIERRE-MICHEL HUART, rue Saint Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, rue Galande, près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, Fils, Quay des Auguſtins.

JACQUES CLOUZIER, }
MARC BORDELET, } rue Saint
MICHEL-ANTOINE } Jacques.
DAVID, Fils, }

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, Fils, Quay de Conti.

LOUIS-ESTIENNE GANEAU, rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE, Quay des Auguſtins.

LES ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE
CHAMPMESLÉ.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires associés.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TABLE

DES PIECES CONTENUES dans cette seconde Partie.

JE VOUS PRENS SANS VERD,

COMEDIE.

ACTEURS.

S. AMANT, Mari de Julie.

JULIE, ſa Femme.

DORAME, Pere de Julie.

MONTREUIL, Neveu de S. Amant.

CE'LIANE, Couſine de Julie.

TOINON, Suivante de Julie.

LUBIN, Fermier de S. Amant.

TROUPE de Payſans.

TROUPE de Payſannes.

Deux Nymphes des Fleurs.

Deux Zephirs.

La Scene eſt dans un Jardin qui regarde le Château de S. Amant.

JE VOUS PRENS SANS VERD, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

S. AMANT, LUBIN,

S. AMANT *lui donnant de l'argent.*

JE ne suis nullement en doute de ta foi;
Mais prens Lubin.

LUBIN.

Monsieur..

S. AMANT.

Prens, dis-je, oblige moi!
De ce qu'on fait ici donne-moi connoissance.

LUBIN.

Monsieur le Colonel, parlez en conscience.

S. AMANT.

Quoi?

LUBIN.

N'êtes-vous point mort?

S. AMANT.

Tu le vois.

LUBIN.

Tout de bon.

Ne revenez point de l'autre monde?

S. AMANT.

Non.

Je te l'ai déja dit, c'eſt pour tromper ma femme;
C'eſt pour mettre en plein jour tout ce qu'elle
a dans l'ame,
Que j'ai fait publier le faux bruit de ma mort.

LUBIN.

Que vous l'allez, Monſieur, ſurprendre à votre abord?
Elle ne s'attend pas à ce retour funeſte.
Et ſon cœur bonnement vous croit mort, & le reſte.

S. AMANT.

Non, je n'ai pas deſſein ſi-tôt de l'affliger,
Je veux dans les plaiſirs le laiſſer engager,
Et faire voir à tous par ſes réjoüiſſances,
Un bon certificat de ſes extravagances.

LUBIN.

LUBIN.

Je suis ravi de voir que vous avez du cœur.

S. AMANT.

Jusqu'ici je n'ai pû de sa mauvaise humeur,
Aux yeux de ses parens dévoiler la malice,
Elle a sçû me confondre avec tant d'artifice,
Qu'elle m'a fait par tout passer pour un bourru.
Mais grace à sa folie, enfin je serai crû.

LUBIN.

Tant mieux, la joie en moi fait ce qu'elle fit sur elle,
De votre feinte mort la premiere nouvelle.

S. AMANT.

D'où le sçais-tu?

LUBIN.

J'étois dans un grand Cabinet,
Quand votre Courrier vint de Flandre. A Lansquenet.
Elle avoit tout perdu, qu'elle étoit désolée:
Mais par votre trépas elle fût consolée.

S. AMANT.

Quelle ame! chez son pere elle fût toute en pleurs,
Signaler son devoir par de fausses clameurs.
Voulant quitter le monde, & cherchant la retraite,

Pour de mon souvenir n'être jamais distraite.
Le bon-homme éblouï donna dans le panneau
A ses pieux desirs accorda ce Château,
Lui donnant seulement Toinon pour compagnie.

LUBIN.

Depuis qu'elles y sont, Monsieur, Dieu sçait la vie:
Elle appella d'abord pour se donner beau jeu,
La jeune Céliane avec votre neveu.

S. AMANT.

Montreüil,

LUBIN.

Oüi, ce beau fils, ce tourneur de prunelle.
Qui la lorgnoit, dit-on, & qu'elle lorgnoit, elle.

S. AMANT.

Que font-ils en ces lieux, Lubin?

LUBIN.

Je ne sçai pas,
Et je sçai seulement que de votre trépas
Elle ne leur a fait aucune confidence;
On ne parle que joye & que réjoüissance;
Tous les jours ce ne sont que plaisirs bout à bout,
Promenades ici, Ménestriers par tout,

Petits jeux, côtes-verte, allegresse, ripailles.
Serenades, Concerts, Charivaris, Grevailles,
Vous voyant tout de bon gisé dans le cercüeil
Et c'est de la façon qu'elle en porte le deüil.

S. AMANT.

A se perdre elle-même elle s'est engagée,
Son pere qui la croit fortement affligée,
Et que je détrompai cinq ou six jours après;
Avec moi dans ces lieux est venu tout exprès,
Témoin de son désordre il n'aura pas la force,
Entre sa fille & moi d'empêcher le divorce.

LUBIN.

Vous ne pouviez venir plus à propos tous deux,
Du premier jour de Mai renouvellant les jeux,
On ne va voir ici que Fêtes bocageres,
Printemps, Flore, Zephirs, & Bergers & Bergeres,
Pour prendre des plaisirs de toutes les façons,
Mélant à leurs Concerts, nos rustiques chansons,
Nous avons ordre exprès de venir en personne;
Entendez-vous déja comme l'air en raisonne?

S. AMANT.

Pour tout voir, mon beau-pere, aprochez promptemenr.

SCENE II.

DORAME, S. AMANT, LUBIN.

DORAME.

J'En ſçai plus qu'il ne faut, Monſieur de S. Amant,
Il ſuffit.

S. AMANT.

Non, je veux vous la faire connoître,
Où nous cacheras-tu, Lubin ?

LUBIN.

Cette fenêtre
Pour voir & pour entendre eſt un endroit certain,
Vous n'avez qu'à monter.

S. AMANT.

J'en ſçai bien le chemin ;
Mais chut ?

LUBIN.

Allez je vais chanter à pleine tête ;
Sans faire aucun ſemblant, car je ſuis de la fête.

SCENE III.

LUBIN, TROUPE DE PAYSANS.

LUBIN.

ALlons, courage, enfans, fredonnons ce beau mois,
Ménestriers, ronflez, Lucas joignons nos voix,
Chantons le verd Printemps, nos plaisirs & nos flâmes;
Echos répondez-nous & réveillez ces Dames.

Il chante.

Vive le Printemps,
Il rend le cœur gai,
Le mois des Amans,
Est le mois de Mai,
Badinant sur la feugere,
Nos plaisirs retentissent par tout,
Et si l'on entend crier la Bergere,
Ce n'est pas au Loup.

LUCAS chante.

Allons planter le Mai, l'amour nous y convie;
Pour voir de nos Bergers l'agréable folie,
Bergers soyez au gai;

Heureux Amans, plus heureuses Amantes,
O combien vous seriez contentes,
S'il étoit tous les jours le premier jour de Mai.

LUBIN.

Pour chanter vos plaisirs & les entretenir,
Madame avec le Mai nous allons revenir.

SCENE IV.

JULIE, CE'LIANE, MONTREUIL.

JULIE.

PLus agréablement peut-on être éveillée !

CE'LIANE.

Et plus commodement, Madame, être habillée.

MONTREUIL.

Tout s'empresse en ces lieux pour vous faire la cour.
L'air est serain, le Ciel nous promet un beau jour.

SCENE V.

JULIE, CE'LIANE, MONTREUIL. S. AMANT, DORAME *à la fenêtre.*

S. AMANT.

VOilà son deüil, par là jugés de sa conduite.

DORAME.

Peut-être est-il au cœur ?

S. AMANT.

Nous verrons dans la suite.

JULIE.

A trouver des plaisirs appliquons nos esprits,
En attendant le Mai, j'ai quelques Manuscrits,
Qu'on vient de m'envoyer sur differens Chapitres,
Pour nous désennuyer, Montreüil lisez les Titres.

MONTREUIL *lit,*

La Pierre Philosophale, ou l'Art de se faire aimer de sa femme.

Beau secret !

JULIE.

Il eſt rare.

CE'LIANE,

Il pourroit avoir cours;

Si l'hymen s'allioit avecque les amours.

JULIE.

Abus, l'hymen ternit l'Amant le plus aimable,

Et dès qu'il eſt Epoux il devient haïſſable.

S. AMANT.

Beau-pere....

MONTREUIL *lit.*

Dialogue de deux Fiancées ſur les myſteres du lit Nuptial.

Par un jeune Abbé, dédié aux vraîment Filles.

JULIE.

L'entretien devoit être ingenu.

MONTREUIL.

J'aurois voulu l'entendre & ne pas être vû.

CE'LIANE.

Les Abbez entrent-ils dans un ſecret ſemblable?

JULIE.

Il n'eſt rien en amour pour eux d'impénetrable,

Le ſiécle a peu d'intrigue ou ne perce la leur,

Et comme au Lanſquenet, ils y prennent couleur.

MONTREUIL *lit.*

Eloges des Dames Galantes conçûs dirigez, & mis en lumierere chez l'Ami.

CE'LIANE.

Malheur à qui verra son nom dans cet Ouvrage.

JULIE.

Pour mettre ces Portraits dans tout leur étalage
On aura pas, je pense, épargné les couleurs.

MONTREUIL.

Chez l'Ami, c'est un lieu fertil en Blazonneurs. *Il lit.*

La pompe funebre d'un Mari, & la maniere d'en porter le deüil.

Par une veuve de fraiche datte.

CE'LIANE.

On crie, on prend le noir, est-il un autre usage!

JULIE.

Oüi, selon comme vit & meurt le personnage,
Il faut battre des mains; on doit chanter son sort,
Quand il perd noblement la vie, & qu'il est mort
De l'approbation du monde, & de sa femme.

S. AMANT.

Le Livre est de son crû, par là jugez de l'ame.

DORAME.

Elle n'écrit jamais.

MONTREUIL *lit.*

L'heure du Berger brusquée par un petit Maître entre deux vins.

L'Ouvrage est singulier.

CE'LIANE.

Et l'Ouvrage, & l'Auteur, j'en croi tout cavalier.

MONTREUIL.

Voilà tout.

CELIANE.

Vous révez.

JULIE.

Il me vient en pensée
De rappeller du mois la coûtume passée,
Joüons ensemble au Verd.

CE'LIANE.

Je le veux.

MONTREUIE.

J'y consens.

JULIE.

Si le jeu n'est pas noble, il est divertissant;
Le premier qui de nous se laissera surprendre,
D'obéir au vainqueur ne pourra se défendre.

Je jure, je promets d'en obferver la loi.

CE'LIANE.

A ces conditions je me foûmets.

MONTREUIL.

Et moi.

JULIE.

Allez pour commencer ces guerres inteftines,

Cüeillir du Rofier : prenez garde aux épines.

CE'LIANE.

Nous n'irons point au bois qu'avec précaution.

MONTREUIL.

Et vous!

JULIE.

J'en ai déja fait ma provifion.

SCENE VI.

TOINON, JULIE, S,'AMANT, DORAME *à la fenêtre.*

TOINON.

QUel veuvage ! pour moi, Madame, je l'admire,

Quoi pleurer un Epoux en s'étouffant de rire,

La mode en eft jolie & pourra faire bruit,

JULIE.

De cette mort, Toinon, cüeillons, goûtons le fruit,
Joüissons du bonheur que le Ciel nous envoye;
Je n'ai plus de mari, quel plaisir! quel joye!
Célébrons à jamais le jour de son trépas,
Quoi qu'on dise, Toinon, la guerre a ses apas,
Ses heures d'agrémens, comme ses douloureuses,
Que d'héritiers contens! que de veuves heureuses!

S. AMANT.

C'est trop-tôt triompher.

TOINON.

Mais on se contrefait
Seulement pour la forme.

JULIE.

Eh! ne l'ai-je pas fait?
Pour dérober ma joye à la commune envie,
Je m'enferme au desert, voyez la modestie.

TOINON.

Mais il faut à Paris retourner une fois?

JULIE.

Laissez-moi divertir tout le reste du mois;
Ennuyée à peu près de ces réjoüissances,
J'irai me délasser parmi les bienséances,

Briller au plus profond d'un noir apartement,
Me parer de l'éclat d'un lugubre ornement,
Promener en ſpectacle un deüil en grand volume,
Et donner en public des pleurs à la coûtume.

TOINON.

Mais voulant tous le mois déguiſer votre deüil,
Pourquoi faire venir Céliane & Montreüil ?

JULIE.

Il faut dans le plaiſir un peu de compagnie,
On le reſpire mieux, & ſans elle il ennuye;
Outre un deſſein que j'ai que tu n'as pû prévoir,
Ils s'aiment, on le dit, & je veux le ſçavoir,
En être convaincuë, & les broüiller enſemble,
Toinon.

TOINON.

Dans ce deſſein j'entrevoi, ce me ſemble.
Vous voulez pour Epoux vous donner, Montreüil.

JULIE.

Moi!
D'un mari, d'un bouru, je reprendrai la loi ?
On peut par des raiſons du monde & de famille,
Par de certains deſirs, & pour ſortir de fille;
Une fois en ſa vie arborer ce lien;

Mais aller jusqu'à deux je m'en garderai bien.

TOINON.

Ma foi vous ferez bien de garder le veuvage ;
Car si par cas fortuit dans le cours de votre âge,
Vous alliez en pleurer un ou deux seulement,
Comme vous avez fait Mr de Saint Amant,
Et rendre vos douleurs encore aussi célebres ;
Vous vous ruineriez en dépenses funebres.

JULIE.

Fy des Maris, Toinon, des Amis, des Amis ;
A vous plaire, à votre ordre ils sont toûjours
soûmis :
On sçait s'approprier leurs divers caracteres ;
Le Conseiller se rend utile à vos affaires,
On conte au Lansquenet le riche Financier ;
Le Partisan commode est un bon dépensier ;
Le Courtisan grossit la foule aux Tuilleries ;
L'Abbé nous divertit par ses minauderies ;
Le bel esprit en vers distingue le commun ;
Et parmi ce ramas l'esprit en regarde un.

TOINON.

J'entens, je voi, Madame, où l'estime vous
aime,
Et Montreüil d'un clin d'œil tout contraire l'a
à haîne.

Sera le regardé, n'eſt-ce pas ?

JULIE.

Nous verrons,
S'il répond à mes vœux ce que nous en ferons.

S. AMANT *à la fenêtre.*

Vous pouvez deviner ce qu'elle en voudra faire.

DORAME.

Eh ! c'eſt un jeu.

S. AMANT.

Quel jeu ?

JULIE.

Voilà tout le myſtere
Pour voir de ſes Amans le cœur à découvert ;
Je leur viens d'inſpirer exprès le jeu du Verd :
C'eſt dans ce deſſein même, & pour le voir
éclore,
Que j'emprunte la voix du Printemps & de
Flore,
Et ſous l'appas brillant des jeux & des plaiſirs;
Je vais adroitement pénetrer leurs deſirs,
Et ſatisfaire aux miens.

DORAME.

C'eſt aſſez vous complaire ;
Deſcendons.

S. AMANT.

Non, il faut en voir la fin, beau-pere.

JULIE.

Lubin pendant les jeux avec moi de concert,
Feignant de badiner prendra leur boëte au verd.
Il vient.

SCENE VII.

JULIE, LUBIN, TROUPE DE PAYSANS, DORAME, S. AMANT *à la fenêtre.*

LUBIN.

VOici le Mai, rangez-vous, place, place.
Beau, grand, droit, verd, il vient ombrager
cette place.

Des Paysans en dansant font avancer le Mai jusqu'au milieu du Théatre.

SCENE VIII.

JULIE, MONTREUIL, CELIANE, S. AMANT, DORAME, LUBIN, PAYSANS.

MONTREUIL.

Nous venons près de vous entendre le concert...

CELIANE.

Ce Mai nous avertit qu'il faut songer au Verd.

LUBIN.

Vous y joüez donc?

CELIANE.

Oüi.

LUBIN.

Gardez d'être attrapée.

CELIANE.

Pour moi si l'on m'y prend je serai bien trompée.

LUBIN chante.

Dans ces verds ébats,
Craignez la surprise,
Telle est souvent prise,
Qui n'y pense pas.

JULIE.

Je suis en sûreté: quoiqu'on puisse entreprendre.

LUBIN.

Souvent Brebis fringante au loup se laisse prendre.

CELIANE.

Qui se garde de tout ne peut être attrapé.

LUBIN.

L'on prend au trébuchet l'oyseau le plus hupé.

Il chante.

Pour dénicher une Fauvette ,
Lucas dit à Catin follette ,
J'irai t'appeller demain
Du matin ,
Si je te trouve au lit , dormeuse ;
Ma bouche à baiser ton sein
Ne sera pas paresseuse.
A ces menaces Catin
N'en fut pas plus matineuse ;
Lucas trouva l'huis ouvert ,
Catin fut prise sans Verd.

JULIE,

Mais Catin se devoit tenir encourtinée.

LUBIN.

Elle aimoit à dormir la grasse matinée ;
Pour surprendre les gens il est plus d'un Lucas.
Mais Flore vient ici avec tous ses appas.

SCENE IX.

JULIE, MONTREUIL, CELIANE, S. AMANT, DORAME, FLORE, *deux Zephirs, deux Nymphes des Fleurs.*

FLORE chante.

Sur la fugere aux pieds des Haitres;
Joüissez des plaisirs champêtres,
Le Printems vient ranimer vos ardeurs;
Flore ramene à vos yeux les Zephirs & les Fleurs;
Que les Amours soient toûjours de vos Fêtes.
Les belles conquêtes
Sont celles des cœurs.
Nymphes, jeunes fleurs naissantes;
Parfumez ces beaux lieux de vos odeurs charmantes.
Et vous Zephirs en ce jour,
De la fraîcheur de vos aîles;
Eventez le sein des Belles,
Et n'en chassez pas l'Amour.

Les Zephirs & les Fleurs font une Entrée, & prennent en dansant les boëtes de Celiane & de Montreüil qu'ils emportent.

FLORE chante.

Tout renouvelle
Dans ce beau mois,
La plus cruelle
Refpire un choix,
Fiére Fillette,
Timide Amant.
A la rangette
L'Amour les prend,
Dans une plaine,
Sous un couvert,
L'un ſans mitaine,
L'autre ſans Verd.

SCENE X.

JULIE, MONTREUIL, CELIANE, S. AMANT, DORAME.

S. AMANT.

BEau-pere, on ne ſçauroit mieux pleurer un Epoux.

JULIE *à Montreüil & à Celiane.*

Tout nous dit de ſonger au Verd, en avez-vous?

Je vous y prens; montrez.

CELIANE,

Oh! qu'à cela tienne

Ma boëte est perduë, ah!

MONTREUIL.

Le Diable a pris la mienne.

JULIE.

A nos conventions je vous soûmets tous deux.
Celiane ouvrez-moi votre cœur, je le veux,
Mais sans fard. De l'amour l'avez-vous sçû défendre?
N'est-il point quelque Amant qui s'y soit fait entendre?

CELIANE.

Jusqu'à ce jour il est de si peu de valeur,
Qu'aucun ne s'est offert pour y prendre couleur.

JULLIE.

Vous mentez, j'en sçai un, vous le sçavez de même,
Qui montre avoir pour vous une tendresse extrême.
Il brûle de vous faire entendre ses amours.

CELIANE.

Je vais pour m'en défendre appeller du secours.

SCENE XI.

JULIE, MONTREUIL, S. AMANT, DORAME.

JULIE.

Vous ne le suivez pas, Montreüil?

MONTREUIL.

Qui moi, Madame?

JULIE.

Il faut à votre tour me découvrir votre ame,
Je m'en vais exposer une Fable à vos yeux,
Si vous n'en devinez le sens mysterieux;
Vous me ferez, Montreüil, une sensible offense,
Si vous le concevez redoutez ma vengeance,
Pour peu que vous soyez rebelle à ses clartez.

MONTREUIL.

Il faut sçavoir.

JULIE.

Je vais vous la dire, écoûtez.

Une aimable Tourterelle
Eut le partage d'un Hibou;
Jamais paix, toûjours querelle.

Il n'est pas mal-aisé de deviner par où.
Hibou mourut, la veuve en ses allarmes
N'étalla point des clameurs & des larmes.
Le fastueux charivary.
Pleurs enlaidit, douleur est folle,
Et puis, graces aux mœurs du siecle, on se console
D'un Amant tendrement chery;
Que ne fait-on point d'un Mary?
Tourterelle à l'Amour rarement est rebelle.
Sa tendresse envisage un Moineau digne d'elle:
Pour s'expliquer, regards, discours mysterieux:
Sont par elle mis en usage,
Elle craint, elle n'ose en dire davantage;
C'est au Moineau, s'il a des yeux
A deviner ce langage.

Vous entendez, Montreüil, le comprenez-vous bien?
Parlez sincerement.

MONTREUIL.

A ne déguiser rien;
Si certain homme étoit dans la nuit éternelle,
Je croirois deviner qu'elle est la Tourterelle;
Son joug a fait gémir mon cœur plus d'une fois:
Quant à l'heureux Moineau, seul digne de son choix,

Son bonheur me fait peine à le pouvoir connoître,
Mais ce que je sçai bien, c'est que je voudrois l'être.

JULIE.

Soyez-le, on y consent, le champ vous est ouvert,
Croyez tout, esperez, &

S. AMANT *descendu de la fenêtre.*

Je vous prens sans Verd.

MONTREUIL *en fuyant.*

Mon oncle!

JULIE.

Mon Epoux.

SCENE XII.

S. AMANT, JULIE, DORAME.

S. AMANT.

AProchez, mon Beau-pere:
Vôtre Fille est d'un prix trop extraordinaire
Je m'en sens desormais indigne, & vous la rens;
Adieu!

DORAME.

Tout doux, il est des accommodemens.

S. AMANT.

S. AMANT.

Vous prétendez, voyant l'humeur qui la possede?

DORAME.

Elle a tort, mais le mal trouvera son remede.

S. AMANT.

Et quel remede? après tout ce que devant vous..

DORAME.

D'accord, son procedé choque; mais entre-nous,
A l'intention près, c'est une bagatelle.

S. AMANT.

Comment vous...

JULIE.

Hé quoi donc: suis-je si criminelle?
D'un Mari que l'on aime on apprend le trépas;
Les premiers mouvemens sont de suivres ses pas:
A ce dessein s'oppose un devoir de famille:
Des fruits de cet Hymen reste une seule fille;
Il faut vivre pour elle, on restraint ses desirs,
A chercher sa santé dans d'innocens plaisirs.

S. AMANT.

Morbleu! l'escuse encore est pire que l'offense.

DORAME *à Julie.*

Sortez, j'adoucirai son cœur en votre absence.

S. AMANT.

Un Cloître punira cette insolence-là.

JULIE *revenant.*

Mon pere...

DORAME.

Laissez-moi racommoder cela.

SCENE XIII.

S. AMANT, DORAME.

S. AMANT.

NOn ? non.

DORAME.

Ecoûtez-moi

S. AMANT.

Si jamais je m'oblige

A revoir votre fille...

DORAME.

Ecoûtez-moi, vous dis-je ?

Comme vous je pris femme, & fut gendre autrefois,

Tout ce qui peut réduire un esprit aux abois,

Tout ce qu'un Mari craint se trouva dans ma femme.
Elle... elle est au tombeau, Dieu veüille avoir son ame.
Je criai, j'y voulus renoncer comme vous;
Mon Beau-pere honnête homme, esprit commode & doux;
Me donna pour calmer ma fureur violente,
Un bon Contrat valant deux mille écus de rente,
Que jadis son beau-pere en pareilles douleurs
Lui mit entre ses mains. Je cessai mes clameurs:
Mon Gendre le voilà; je vous remets ce gage,
Il peut dans la famille être d'un bon usage,
Vous avez une fille, elle a tout votre soin,
Si vous la mariez vous en aurez besoin;
Croyez-moi, comme nous ayez de la prudence,
Tout ceci, grace au Ciel, s'est fait dans le silence,
Il est certain secrets fâcheux à reveler,
Et qui de rien ne sçait, de rien ne peut parler.

S. AMANT, *regardant le Contrat.*

Ecüeil de tout le monde! Or, quelle est ta puissance.

DORAME.

Il faut, mon Gendre, il faut tous prendre patience.
Beaucoup d'honnêtes gens sont dans le même cas;
Qu'on ne console point avec de bons Contrats;
Reprenez la douceur, c'est la plus belle voye.

SCENE XIV.

S. AMANT, DORAME, LUBIN.

LUBIN.

QU'est-ce donc, voici bien, Monsieur, du rabat-joye,
Est-ce que nos plaisirs s'en iront à vauleau?
Nous sommes atroupez tretous dessous l'ourmeau,
N'attendant qu'un signal pour faire ici gambade,
Et vous venez, dit-on, désaccorder l'aubade;
Madame votre fille est pleurante en un coin,
Monsieur vôtre Neveu grommelle sur du foin
Camus en chiens d'Artois d'avoir compté sans hôte,

Quel revers! qui l'auroit pensé, c'est votre faute !
Tout-franc, ce procedé crie, & vous avez tort,
Après l'avoir mandé, de ne pas être mort.

DORAME.

Qu'est-ce à dire ? non, non, quon chante, & que l'on danse,
Nous venons prendre part à la réjoüissance,
Bergeres & Bergers, que tout se rende ici,
Et ma Fille & Montreüil, & Celiane aussi,
Reprenez un air gai, voici la compagnie.

SCENE XV.

DORAME, S. AMANT, JULIE, MONTREUIL, &c.

DORAME.

ALlons ma Fille, allons menez joyeuse vie,
Votre Mari va voir vos plaisirs d'un bon œil,
Ma Niéce Céliane, & le galant Montreüil,
Seront demain unis par un doux hymenée,
Aujourd'hui dans la joye achevons la journée.

SCENE DERNIERE.

DORAME, S. AMANT, JULIE, CELIANE, MONTREUIL, FLORE, NYMPHE des Fleurs, ZEPHIRS, TROUPE DE BERGERS, TROUPE DE BERGERES.

FLORE chante.

FUyez l'embarras des Amours,
Suivez les folles amourettes,
Les jeux, les plaisirs, les beaux-jours,
Ne sont que parmi les fleurettes:
Pour folâtrer avec les ris,
Et des noirs chagrins se défendre?
Jeunes cœurs songez à prendre,
Et jamais à n'être pris.

Les Nymphes des Fleurs & les Zephirs dansent:

LUBIN chante.

Pour jouër sûrement au Verd,
Beautez mettez-vous à couvert.

D'un curieux desagreable,
La surprise du Favori
Est aimable ;
Mais celle du Mari,
C'est le diable.

ENTRE'E DE PAYSANS.

FLORE & LUBIN ensemble.

Voulez-vous bannir vos allarmes,
Et goûter un Hymen plein de charmes ;
Faites Epoux pour finir vos débats,
Tout ce que vous ne faites pas.

FLORE.

Soyez-vous apparemment fideles.

LUBIN.

Ne vous empressez point à voir
Ce qu'il ne faut jamais sçavoir.

FLORE.

Passez vos bagatelles.

Ensemble.

Douce union, charmante paix ;
Repos des cœurs & du ménage,
Félicité du mariage,
Quand ici bas vous verrons-nous ? Jamais.

ENTRE'E DE FLORE ET DE LUBIN.

Grande entrée de tous les Personnages dansans de la Comedie.

LUBIN *aux Spectateurs.*

A venir voir nos jeux soyez plus de concert;
Plus vous viendrez, & moins vous nous prendrez sans Verd.

FIN.

LES

CRISPIN CHEVALIER

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, MARTINE.

MARTINE.

CHUT, notre Procureur est là dans son Etude;
Parlons bas.

CRISPIN.

N'en ayons aucune inquiétude
S'il me trouve, un Procès de mon invention
Soudain auprès de lui sera ma caution :

Cette Fourbe, au besoin, me tirera d'affaire.

MARTINE.

Mais avec cet habit, dis-moi, que veux-tu faire ?
Pourquoi n'en pas changer ? qui t'a fait l'oublier ?

Nos filles toutes deux te croyoient Chevalier;
Tes beaux ajustemens, ton grand air, ta noblesse,
Des deux, en ta faveur, a surpris la tendresse:
Quels mépris aujourd'hui feront-elles de toi,
Si l'on sçait que tu n'es qu'un Valet?

CRISPIN.

Par ma foi;
J'avois choisi tantôt un habit de mon Maître,
Avec lequel ici je prétendois paroître.
Je te laisse à penser, étant dans mes appas;
Si près de nos deux Sœurs j'eusse fait du fracas;
Mais en vain j'en ai crû voir ma figure ornée,
Car mon Maître a chez lui passé l'apresdinée;
Je n'ai pû, lui présent, endosser son harnois;
Je l'ai donné dans l'ame au Diable cinq cens fois.
Mais, entre-nous, le Diable est sourd à ma priere,

LES GRISETTES, OU CRISPIN CHEVALIER.

COMEDIE.

ACTEURS.

CRISPIN, Chevalier.

MARTINE, Servante de Mr Griffaut.

Mr GRIFFAUT, Procureur.

ISABELLE, } Filles de Mr Griffaut.
ANGELIQUE, }

Mr COCLET, Marchand, Amant d'Isabelle.

Mr PRUNEAU, Apoticaire, Amant d'Angelique.

La Scene est à Paris, dans une Salle, chez Mr Griffaut.

Moi, que tu promettois d'aimer à tout jamais?

CRISPIN.

Au contraire, Bouchon, cet amour qui t'offence,
Te fait plus que jamais voir mon obéissance.
Friponne, n'est-ce pas de ton invention,
Que vient tout le projet du Matrimonion?
En ces lieux, sans qu'aucun puisse y trouver à mordre,
Si je suis Chevalier, ce n'est que de ton ordre,
Tu ne me fais l'Epoux de l'une ou l'autre Sœur,
Que pour nous emparer des biens du Procureur.
Ainsi, quand cet amour brûle d'impatience...
Pour toi, par conséquent... Il est sans conséquence...
Car si cet Hymen donne à l'une ou l'autre Sœur
Une place en mon Lit, tu l'auras dans mon cœur.
L'Épouse que j'aurai ne sera que ma Femme;
Toi, tu seras toûjours ma Maîtresse... Et mon ame,
De Martine... toûjours sera sa volonté...

Et toûjours le bon bout sera de ton côté.

MARTINE.

Fort bien ; mais des deux Sœurs, pour ce grand Hymenée.
Laquelle choisis-tu ? la Cadette, ou l'Aînée ?
Dis ? laquelle des deux a pour toi plus d'appas ?

CRISPIN.

Laquelle des deux ? ...

MARTINE.

Oüi.

CRISPIN.

Ma foi, je ne sçai pas ?

MARTINE.

Mais encor ?

CRISPIN.

Dans ce choix mon bon sens s'embarasse ;
Je remarque en l'Aînée un esprit de Parnasse,
Qui se soûtient par tout... & qui s'exprime bien
Dans un certain sublime... où je ne comprens rien,
Mais qui me plaît beaucoup, son sçavoir me désarme...
Je donne aveuglement dans l'esprit, c'est mon charme.
D'autre part la cadette est un trésor d'attraits.
Elle est bête, il est vrai, sotte encore plus ; mais

Mes dons ont été vains. Ne sçachant plus que faire,
Voyant l'heure approcher de me rendre en ces lieux,
J'ai, ma foi, tout risqué pour paroître à tes yeux,
Et ne te point manquer.

MARTINE.

Pourquoi cette saillie?
Nous pouvions bien remettre à demain la partie,
Un Billet de ta part m'en eût dit le pourquoi.

CRISPIN.

D'accord. Mais mon bon sens, voi tu, n'est plus à moi..
Et depuis le moment que tu m'as fait connoître
L'esprit impertinent du Procureur ton Maître;
Qu'il est bourru, taquin, ladre, avaricieux,
Jusqu'à chercher pour rien desGendres en tous lieux.
Que ses Filles aussi donnant dans la chimere,
Sont folles toutes deux à l'exemple du Pere,
Que prenant à leurs yeux un air de qualité,
Ce qui ne coûte rien, j'en serois bien traité;
Et qu'un peu de micmac, & de bonne fortune,

M'en feroit tout au moins des deux épouser une,
L'espoir de voir sur moi tomber un si beau choix,
La gloire d'être un jour le Gendre d'un Bourgeois,
L'ardeur de mettre à fin une intrigue si belle,
Le plaisir de coucher auprès d'une Femelle.
L'aise d'en voir sortir de petits Ambrions,
L'amour... Enfin... Ma foi tous ces brinborions,
Ma pauvre Enfant, ont mis ma cervelle en débauche,
Ma raison de travers, & mon bon sens à gauche,

MARTINE.

Si bien donc que l'amour offusquant ta raison,
Entre nous, t'a fait boire un doigt de son poison?

CRISPIN.

Un doigt? Le petit Dieu, Martine, je te jure,
M'en a fait boire au moins, trois Chopines, mesure
De Saint-Denis.

MARTINE.

Pour toi, je n'ai donc plus d'attraits?

Et j'appréhende tout de sa timidité.
Je crains, quoi qu'elle t'aime avec sincerité,
Que sa sotte vertu, sa beauté ordinaire,
Ne t'épouse jamais sans l'aveu de son Pere.

CRISPIN.

Cela seroit fâcheux. Que faire donc?

MARTINE.

Ma foi,
Je ne sçai qu'un moyen qui.. Mais qu'entens-je?

CRISPIN.

Quoi?

MARTINE.

C'est notre Procureur; pour te tirer d'affaire,
Va t'en lui débiter ton Procès.

CRISPIN.

Comment faire?
Il ne m'en souvient plus.

MARTINE.

Te mocque-tu de moi?

CRISPIN.

Il ne m'en souvient plus, Martine, par ma foi,
Et la peur m'en fait perdre encore la mémoire.

MARTINE.

Il faut bien sur le champ inventer quelque histoire,
Où nous sommes perdus. Songe à toi. Le voilà;

SCENE II.

Mr GRIFFAUD, CRISPIN, MARTINE.

GRIFFAUD *à Martine.*

QUe faites-vous ici ? quel est cet homme-là ?
Toûjours avec quelqu'un je vous trouve, ma mie,
Et de je ne sçai qui, ma maison est remplie.

MARTINE.

Parlez-bas. C'est un Homme, ici qui vient exprès,
Pour mettre entre vos mains, dit-il, un grand Procès.

GRIFFAUD.

Qui l'auroit crû, voyant cette mine affamée ?
à Crispin.
Que voulez-vous de moi, Monsieur,

CRISPIN.

La renommée,
Qui rend justice aux Gens de mérite & d'honneur,
M'a dit... que vous étiez, Monsieur... un Procureur.

Sa personne fait voir, quoi que dise sa bouche,
Une beauté qui plaît, un air enfant qui touche,
Des yeux... morbleu des yeux... remplis de feux
follets...
Noirs... & qui font sur moi de terribles effets.
Pour ne te point mentir, l'une & l'autre m'occupe,
L'une & l'autre me plaît ; mais pour n'être
point dupe,
Et pour ne point faillir dans un choix si douteux,
Je les veux par Contrats épouser toutes deux.

MARTINE.

Les deux Sœurs !

CRISPIN.

Et qu'importe, en cette concurrence.
Plus j'en épouserai, plus j'aurai de Finance.
C'est agir finement.

MARTINE.

Oüi, pour être pendu.

CRISPIN.

Voici le rabat-joie, & j'en suis confondu.
Peste, il faut s'en tenir à la moitié du rôle ;
Mais qui prendre des deux ? l'Aînée ?

MARTINE.

Elle eſt trop folle,
Je crains que ſon humeur ne nous faſſe enrager;
Elle a pris de l'amour pour un Prince étranger,
Qu'on nomme, à ce qu'on dit, le Prince de Chimere,
Petit Principion, qui n'a point d'autre affaire,
Qu'à ſe montrer par tout, contrefaiſant le Beau,
Dans le fond d'un Caroſſe étalé comme un veau,
Comme il paſſe ſouvent le long de notre ruë;
La belle qui pour lui dans ſon ame eſt féruë,
S'imagine que c'eſt tout exprès pour la voir,
Et je crains franchement, malgré tout notre eſpoir,
Que ſa Principauté fuſſe une Métairie,
Ne l'emporte aujourd'hui ſur ta Chevalerie.

CRISPIN.

Laiſſons-là donc Princeſſe, & n'y penſons jamais;
Auſſi bien la Cadette a pour moi plus d'attraits;
Martine elle eſt pour nous d'un auſſi bon uſage.
Tu fronce le ſourcil! qu'a-t'elle?

MARTINE.

Elle eſt trop ſage.

Dirois-tu que Monsieur ne seroit pas en âge?

MARTINE.

Il porte quarante ans au moins sur son visage,
Voyez sa barbe.

CRISPIN.

Bon, la barbe ne fait rien
A l'âge. Dans mon sang c'est un droit ancien,
La barbe en ma Famille avant l'âge est venuë;
Mon pere étoit barbu, ma mere étoit barbuë,
Mes Tantes, mes Cousins, mes Oncles, mes
Neveux,
L'étoient tous comme moi, moi je le suis
comme eux.

GRIFFAUD.

Je ne puis revenir encor de ma surprise;
Qu'entens-je? être Mineur ayant la barbe grise
Vous?

CRISPIN.

Oüi, vous dis-je; à peine ai-je vingt-cinq
ans;
Je suis si jeune encor, qu'il me manque des
dents.
Voyez.

GRIFFAUD *à Martine.*

Pour ces discours je n'ai point de croyance

MARTINE.

Il vous fera beau voir, plaidant à l'Audience,
Prendre la Cause en main de ce jeune Barbon.

GRIFFAUD.

On se rira de moi, Martine

MARTINE.

Pourquoi? Bon;
S'il est fou, c'est sur lui que la risée éclate;
Allez, à cela près, qu'il vous graisse la pate.

GRIFFAUD.

à Crispin.

Fort bien. Que voulez-vous qu'on demande au Tuteur?

CRISPIN.

Qu'il me donne dequoi m'entretenir, Monsieur.

GRIFFAUD.

Ah, vous avez raison.

CRISPIN.

La demande est honnête.

GRIFFAUD.

Il faut vous présenter demain une Requête;
A ce qu'il soit permis de le faire assigner;
Nous le ferons ensuite aisément condamner
A vous fournir pour vivre une somme honorable.

CRISPIN.

GRIFFAUD.

Grace à Dieu, je le suis, mais plein de foi, j'absorbe
La chicanne aux Procès.

CRISPIN.

L'honnête homme!

MARTINE.

A sa Robe
On le void. Ces lambeaux, signes de pauvreté,
Sont d'illustres témoins de son intégrité.

GRIFFAUD.

à Martine. à Crispin.

Passons. Venons au fait. Dites-moi votre affaire.

CRISPIN.

Mon affaire est, Monsieur... une affaire... assez claire,
Mais pourtant embroüillée en de certains endroits...
Excusez les sanglots qui me coupent la voix.
Hélas! je suis un pauvre Orphelin sans malice.
Qui vient par votre organe implorer la justice.
Un jour a mis mon pere & ma mere au cercüeil
Pour eux d'un seul habit je porte un double deüil.

Ce n'est pas encore tout. Je suis sous la tutelle
D'un mien Parent maudit, dont l'avarice est
telle,
Que je n'en puis tirer un seul sou de mon bien.

GRIFFAUD.

Ces Tuteurs, la plûpart du tems ne valent rien.
Que dit-il pour frustrer ainsi votre héritage?

CRISPIN.

Il dit que...

GRIFFAUD.

Quoi?

CRISPIN.

Que...

GRIFFAUD.

Hem?

CRISPIN.

Je ne suis pas en âge.

GRIFFAUD.

N'y seriez-vous pas?

CRISPIN.

Non, il s'en faut quelque mois;
A ce qu'il dit.

MARTINE *bas.*

Le Fat?

GRIFFAUD.

Martine, à ce minois;

CRISPIN.

C'est fort bien dit.

GRIFFAUD.

Martine, apportez-moi ma Table.

CRISPIN.

Est-ce pour la Requête?

GRIFFAUD.

Oüi, je vais la dresser.

CRISPIN.

Faites de votre mieux.

GRIFFAUD.

Vous le pouvez penser.

Mais mettez...

CRISPIN.

Hem?

GRIFFAUD.

Mettez...

CRISPIN *à Martine.*

Dy moi, que veut-il dire,

Martine?

MARTINE.

Il dit, qu'il faut lui donner dequoi frire.

CRISPIN.

Oh, je n'avois pas mis cela dans mon marché.

MARTINE.

Il en faut bien sortir. Ne fait poit l'empêché.
Croi-moi, donne un Ecu.

CRISPIN *Il donne un Ecu, & le Procureur l'ayant sondé, le serre.*

C'est un Ecu frélore.
Fort bien.

GRIFFAUD.

Mettez.

CRISPIN.

Martine, il en demande encore.

MARTINE.

Hé bien, donne.

CRISPIN.

Tenez.

GRIFFAUD.

Mettez...

CRISPIN.

Il y va dru.

MARTINE.

Patience...

CRISPIN.

Cela ne sort pas de ton cru.
On le voit. Que d'argent! peste.

MARTINE.

Un bon Mariage,

Va, payera tout.

GRIFFAUD.

Mettez.

CRISPIN.

Ah le goulu ! j'enrage.

GRIFFAUD.

Mettez.

CRISPIN.

Je n'en ai plus, Monsieur, d'homme d'honneur.

GRIFFAUD.

Je dis que vous mettiez votre Chapeau, Monsieur.

CRISPIN.

Ce n'est que cela ?

GRIFFAUD.

Non.

CRISPIN.

Ma main est un peu prompte ;
Mais rendez donc l'argent.

GRIFFAUD.

Je vous en tiendrai compte.
Comment vous nommez-vous ?

CRISPIN.

Crispin.

GRIFFAUD.

Votre Métier?

CRISPIN.

Chevalier.

GRIFFAUD.

Chevalier Crispin?

CRISPIN.

Non, Chevalier
De Malte. Notre Race est fertille en grands Hommes;
Depuis mille ans, neuf mois, & cinq jours, nous le sommes
De pere en fils.

GRIFFAUD *à Martine.*

Martine, il est fou.

MARTINE.

Je le croi;
Mais il a de l'argent, qu'importe.

CRISPIN.

Achevez-moi;
J'ai hâte. Il faut que j'aille au Logis voir mon Maître.

GRIFFAUD.

Votre Maître?

MARTINE *à Crispin.*

Etourdy, que lui fais-tu connoître.

GRIFFAUD.

Vous servez donc ?

CRISPIN.

Moi, non... Vous le pouvez penser ;
Le Maître dont je parle... est... un Maître à danser,
Qui me montre.

GRIFFAUD.

Ah !

MARTINE *à Crispin.*

Fort-bien.

CRISPIN *bas à Martine.*

Oh ! j'aï de la cervelle.

GRIFFAUD.

Comment votre Tuteur a-t'il nom ?

CRISPIN.

Il s'appelle...
Mon Tuteur.

GRIFFAUD.

Dites-moi son veritable nom ?

CRISPIN.

Il ne m'en souvient plus. C'est un nom de Bas-Breton,

Que je ne puis jamais mettre dans ma mémore;
Est-il besoin qu'il soit couché dans ce Grimoire?

GRIFFAUD.

Oüi.

CRISPIN.

Je vai le sçavoir & le mettre en écrit;
De peur de l'oublier.

GRIFFAUD.

Allez, c'est fort bien dit,
Vous me retrouverez, Monsieur, dans mon
Etude.

SCENE III.

MARTINE, CRISPIN.

MARTINE.

A La fin nous voilà sortis d'inquiétude.
Où donc as-tu pêché ce crotesque Procès?
Peut-on, sans être fou, tomber dans cet excès?
Te dire Adolescent? toi, vieux comme ces
ruës?

CRISPIN.

Ma foi, sans le secours des familles barbuës?
Par qui j'ai palié ce minois embarbé,

Je me ferois trouvé sottement embourbé.
J'en suis sorti.

MARTINE.

L'excuse est valable, sans doute.

CRISPIN.

J'en suis assez content, hors l'argent qu'il m'en coûte.

MARTINE.

Sur nos deniers futurs, va, tu le reprendras.
Mais que voi-je ? Isabelle ! ah Ciel !

CRISPIN.

Autre embarras ;

MARTINE.

C'est bien pis.

CRISPIN.

Que faire ?

SCENE IV.

ISABELLE, MARTINE, CRISPIN.

ISABELLE.

AH ! soûtenez-moi, Martine.

MARTINE.

Qu'est-ce ? qu'avez-vous donc ?

ISABELLE.

Cet Homme, avec sa mine,
Me fait mal au cœur.

MARTINE.

Oüi. Je vais le détaler.
Sortez.

ISABELLE.

Martine, il a de l'air du Chevalier.

CRISPIN.

Ce n'est pas moi.

ISABELLE.

Voilà sa voix, & son visage;
C'est lui-même, c'est lui; quel air! quel équipage!

MARTINE.

C'est qu'il s'est déguisé.

ISABELLE.

Pour qui?

CRISPIN.

Pour vos beaux yeux,
Je me métamorphose à l'exemple des Dieux.

ISABELLE.

Cet air bas, dépoüilé de Perruque & de linge,
N'expose à mes regards qu'une mine de Singe,
Salope, dégoûtante, & pour ne la plus voir,
Je sors d'ici.

MARTINE.

MARTINE.

Sçachez..

ISABELLE.

Je ne veux rien sçavoir.

MARTINE.

De ce déguisement apprenez le mystere;
Il se fait en faveur du Prince de Chimere.

ISABELLE.

Du Prince de Chimere?

MARTINE.

Oüi. Comme ils sont Amis;
Pour vous voir de sa part, en Valet il s'est mis.
Vous avez sçû, pour vous, quelle étoit sa tendresse;
Cependant pour vous plaire, & servir son Altesse,
Il l'éteint.

ISABELLE.

Chevalier, c'est être genereux.

CRISPIN.

Ho! Ho!

ISABELLE.

Mais, Chevalier, est-il bien amoureux?
Avant que d'en venir à ces métamorphoses,
Qu'a-t'il dit?

CRISPIN.

Il m'a dit... Il m'a dit bien des choses

MARTINE.

à Crispin.

Que ne le dites-vous ? pourquoi les déguiser ?

à Isabelle.

Il vous aime à l'excès, & veut vous épouser.

ISABELLE.

M'épouser ?

MARTINE.

A ce mot vous paroissez chagrine.

ISABELLE.

Que ce début est plein d'absurditez, Martine.

CRISPIN.

Comment voudriez-vous que dans cette union,

Il prit le contre-pied du Matrimonion ?

ISABELLE.

Encor moins. Mais d'abord parler de mariage?

Le tombeau des Amours, le sceau de l'Esclavage ?

Outre, ordinairement, qu'il naît de ces accords,

Des Enfans, & cela gâte les traits du corps.

MARTINE.

C'est ce que vous pourriez tantôt lui faire entendre,

C

Si vous lui pe

Il demande

Il se fait

Oüi, mais
tance.

Comment?

Vous co
Il voudroit...
ISA
Qu'eſt-ce que
Parlez...

C'eſt qu'il
ISA
Hé-bien?

Les D
Pour dérober
Demandent
Lieux.

Avec empressement, il vous fait la priere,
De vous y rendre aussi sans suite & sans lumiere.

ISABELLE.

Quoi! n'est-ce que cela qui vous rend interdit?
Le risque seroit grand pour un petit esprit;
Mais moi, dont la raison regle en tout la conduite,
Je m'y puis exposer sans en craindre la suite.
Ma vertu m'en répond; faites-lui donc sçavoir,
Que, comme il le prétend, je l'attendrai ce soir.
Adieu, Chevalier.

SCENE V.

MARTINE, CRISPIN.

MARTINE.

Bon. C'est juste notre affaire;
Il faudra sous le nom du Prince de Chimere;
Que tu revienne ici tantôt au rendez-vous,
Malgré l'aversion qu'elle a pour un Epoux,
L'espoir d'être Princesse, & l'amour qui la pique,

Fléchiront aiſément ſa v

Elle t'épouſera.

CRISP

Tu l'as dit.

MART

M

De quelque obſtacle, er

CRIS

Je me vais dépoüiller de

Et ſous d'autres habits p

Prince,

Pour revenir ici.

MARTI

Criſpin s'en va.

Va. Nôtr

Cet Hymen étant fait, le

Ses filles ont toûjours fait

SCENE VI.

COCLET, PRUNEAU, MARTIN.

COCLET.

MOn... Mon... fieur... Gri... Griffaut... eft... eft.... il dans l'Etude ?

MARTINE.

Oüi, Monfieur.

PRUNEAU.

Pouvons-nous lui parler?

Ils s'en vont.

MARTINE.

Je le croi.

A préfent que la fin ne dépend que de moi,
Ne perdons point de tems, allons voir Ifabelle.
Pour lui... Mais elle vient, & fa Sœur avec elle.

SCENE VII.

ISABELLE, ANGELIQUE, MARTINE.

ISABELLE.

VOtre petit Esprit peut il s'imaginer
Qu'ayant pris de l'amour, il en puisse donner ?
Vous me faites pitié.

ANGELIQUE.

Votre noble génie.
Ne perdra-t'il jamais l'orgueilleuse manie
D'envisager toûjours les gens du haut en bas ;
Et de croire être seule un objet plein d'appas
Qui puisse plaire à tous, & faire une conquête ?

MARTINE.

D'où vient cette dispute ?

ISABELLE.

Elle s'est mise en tête,
En voyant à l'instant sortir le Chevalier,
(Que par hazard elle a trouvé sur l'Escalier.)
Que son déguisement n'étoit fait que pour elle.

MARTINE *bas à Isabelle.*

C'est un petit esprit qui manque de cervelle.

ANGELIQUE.

Et sur quoi jugez-vous que ce n'est pas pour
moi ?
Tu sçai tous les sermens qu'il m'a faits devant
toi,
Martine, & cependant elle a cette pensée.

MARTINE *bas à Angelique.*

Bon, bon, laissez-là dire, elle est un peu blessée.

ISABELLE.

Le pauvre esprit!

MARTINE.

Sortez.

ANGELIQUE.

Le grand Génie!

MARTINE.

Allez.

ISABELLE.

Sotte.

MARTINE.

Paix.

ANGELIQUE.

Folle.

MARTINE.

Encore.

SCENE VIII.

GRIFFAUT, ISABELLE, ANGELIQUE, MARTINE,

GRIFFAUT.

HEm ? quoi ? qu'est-ce ? parlez ;
Que disiez-vous là ?

ISABELLE.

Rien.

GRIFFAUT.

En vain on le veut taire.
Ne disputiez-vous pas toutes deux ?

ANGELIQUE.

Non, mon Pere.

GRIFFAUT.

Bonnes bêtes. Je vais pour me venger de vous,
Vous livrer toutes deux dans les mains d'un Epoux,
Dont vous éprouverez l'autorité suprême.

ISABELLE.

Vous m'allez marier ! moi, mon Pere ?

GRIFFAUT.

Oüi, vous-même.

ISABELLE.

Ah! mon Prince.

GRIFFAUT.

Cela rabat votre caquet.

ISABELLE.

Hé, quel eſt cet Epoux enfin?

GRIFFAUT.

Monſieur Coclet.

ISABELLE.

Qui? ce Marchand qui fait le coin de nôtre Ruë?

GRIFFAUT.

Oüi.

ISABELLE.

Vous n'y ſongez pas, avez vous la berlüe?
Moi Femme d'un Marchand! moi! peut-on concevoir
Qu'un air comme le mien, ſoit un air de Comptoir?
Où donc eſt le bon ſens? on verroit mon viſage
Parer une Boutique! en faire l'étalage?
J'irois d'une voix humble appeller les Marchands,

Et me doner sans cesse en spectacle aux Passans!
Mon Pere, en verité, la chose ne peut être.

GRIFFAUT.

Nous verrons qui de vous ou moi sera le maître
à Angelique.
J'ai fait choix d'un Mari, ma fille, aussi pour vous;
Pruneau l'Apotiquaire, est cet honnête Epoux.
Je suis sûr qu'avec lui vous serez fort heureuse.

ANGELIQUE.

Mon Pere, j'ai fait vœu d'être Religieuse.

GRIFFAUT.

Oh je ne l'ai pas fait, moi, ne m'échauffez pas.
Je viens présentement de passer vos Contrats,
C'est un nœud Gordien que rien ne peut dissoudre.
Vous n'avez qu'un moment, ou deux, pour vous résoudre.
Mes deux Gendres futurs vont venir pour vous voir,
Songez, & l'une & l'autre, à les bien recevoir;
Autrement... Vous sçavez ce que peut ma colere.

SCENE IX.

ISABELLE, ANGELIQUE, MARTINE.

ISABELLE.

AH quel Pere, Martine!

ANGELIQUE.

Ah, Martine, quel Pere!

ISABELLE.

Moi, l'Amante d'un Prince! Après un si beau choix.
Je pourrois devenir la femme d'un Bourgeois!
Je pourrois à ce point oublier ta personne!
Mon pauvre Prince, hélas! quel Rival on te donne!

ANGELIQUE.

Moi, qui d'un Chevalier attire tous les vœux;
Je pourrois m'abaisser à cet Hymen honteux!
Hélas! mon cher Amant, quel sera ta colere,
Lorsque tu me verras femme d'Apoticaire?

MARTINE.

Pourquoi dans ce moment vous affliger si fort?
On trouve du remede à tout, hors à la mort.
à Isabelle.

La nuit vient à grands pas : le Prince de Chimere,
Dans un moment, ou deux, vous tirera d'affaire.

à Angelique.

Mandez au Chevalier de se rendre en ces lieux,
Il essuyera bien-tôt les larmes de vos yeux.
Avant le tems, pourquoi toutes deux vous confondre!
Mais voici vos Futurs, songez à leur répondre.

SCENE X.

Mr COCLET, Mr PRUNEAU, ISABELLE, ANGELIQUE, MARTINE.

COCLET *à Isabelle.*

MOn... Mon... sieur votre Pere... en... en... ce... ce... jour
Cou... cou... couronne enfin mon... mon... mon... mon amour ;
En... en... me... me voyant, Beau... Beau... té divine,

Vous... vous... voyez l'Epoux... qu'on... qu'on
vous destine.

ISABELLE.

Vous, mon petit ami? vous? Vous n'y songez
pas,
Moi! j'irois profaner tant d'attraits dans vos
bras?
Moi femme d'un Bourgeois? vous mon Epoux?
mon Maître?
Allez, mon Cher, allez apprendre à vous
connoître.

Elle s'en va.

PRUNEAU *à Angelique.*

Belle Angelique, enfin, vous allez être à moi,
Votre pere me vient d'engager votre foi.
Vos appas enchanteurs qui m'ont toûjours
sçû plaire...

ANGELIQUE.

Moderez vos transports, Monsieur l'Apoticaire
.
Des filles comme moi ne sont point des bijoux.
Que l'on reserve aux Gens mal tournez comme vous.

Elle s'en va, & Martine après leur avoir fait à chacun la réverence, s'en va aussi.

SCENE XI.

COCLET, PRUNEAU.

COCLET.

OUais... oüais... Nous... nous... voilà reçûs par... par ces Filles,
Co... co... comme un Chien dans... dans un Jeu de Quilles.

PRUNEAU.

Qu'importe, ayant pour nous le Pere & les Parens,
Nous leur ferons bien-tôt changer de sentimens.

COCLET.

Si... si... par... par for... force on... on les ma... marie,
C'est des... des Co... Cocus or... nêr la Con... frairie.

PRUNEAU.

Malle-peste, il nous faut éviter ce danger;
Ecoûte, faisons mieux, avant que d'en juger...
Mais cachons-nous. On vient, c'est quelqu'un ou quelqu'une.
Voyons.

SCENE XII.

MARTINE, CRISPIN, COCLET, & PRUNEAU *cachez.*

MARTINE.

TOut contribuë à ta bonne fortune.
Pour rompre cet Hymen, qui fait son desespoir,
Isabelle à présent ne cherche qu'à te voir;
C'est à toi, sous le nom du Prince de Chimere,
De....

CRISPIN.

Comme il s'agit moins de dire que de faire,
Je te répons de tout, n'en prens aucun soucy.

MARTINE.

Je vais donc l'avertir..Mais quelqu'un vient ici
C'est peut-être elle. Non, je voi de la lumiere,
C'est la cadette. O Ciel! comment nous en defaire?

SCENE XIII.

ANGELIQUE, CRISPIN, MARTINE, COCLET, & PRUNEAU *cachez.*

ANGELIQUE.

Martine, de ma part, va... C'est vous que je voi?
Chevalier, vous venez heureusement pour moi;
Je voulois envoyer chez vous pour vous apprendre...

MARTINE.

Il sçait tout, & ma bouche a sçû lui faire entendre.
Il vous aime, & prétend vous ôter de souci.
Mais je ne vous croi pas trop sûrement ici,
Votre futur Epoux est avec votre Pere;
S'ils alloient, revenant, découvrir ce mystere,
Rien ne vous sauverroit de leurs fureurs Enfin
Croyez-moi, remettez la partie à demain.

ANGELIQUE.

Tu peux, faisant le guet, nous en sauver, Martine.

MARTINE.

Qui moi ? J'ai mon souper à faire, & ma cuisine ;
J'ai le couvert à mettre, une chambre à froter,
Vingt paires de souliers du moins à décroter.
à Crispin.
Vous le sçavez. Adieu songez à dénicher. Vite.
Et revient me trouver.

SCENE XIV.

ANGELIQUE, CRISPIN, COCLET & PRUNEAU, *cachez.*

CRISPIN.

IL faut que je vous quitte ;
Vous le voyez, Martine en dit les raisons.

ANGELIQUE.

Quoi ?
N'avez-vous rien à dire en me quittant ?

CRISPIN.

Qui moi ?
Que dirois-je ?

ANGELIQUE.

Est-ce là l'ardeur qui vous transporte,
Chevalier, m'aimez-vous ?

CRISPIN.

Oüi, le Diable m'emporte

ANGELIQUE.

Pouvez-vous me laisser dans un tel embarras.

CRISPIN.

Qu'avez-vous donc ?

ANGELIQUE.

Hé quoi, ne le sçavez-vous pas ?
On me donne un époux ; la Fortune cruelle...

CRISPIN.

Quoi, ce n'est que cela ? c'est une bagatelle.

ANGELIQUE.

Qui me délivrera de ce fâcheux tourment ?

CRISPIN.

Moi. Je ne trouve rien plus facile.

ANGELIQUE.

Comment ?

CRISPIN.

Nous nous aimons tous deux. Dès demain sur la brune,
Nous pouvons faire un trou l'un & l'autre à la Lune.

Prendre la clef des champs ; un Notaire fera
Un Contrat, le Curé du lieu nous marira.
Après, pour rendre en tout notre Hymen ma-
nifeste,
Nous nous irons coucher, & nous ferons l
reste.

ANGELIQUE.

Moi, j'irois sans façon répondre à ce desir ;
Me le conseillez-vous.

CRISPIN.

C'est à vous de choisir
Ou d'être indignement femme d'Apoticaire
Ou d'être en tout honneur Chevaliere.

ANGELIQUE.

Que faire
Helas ! si... Mais j'entens du bruit, on vient
nous ;
C'est mon pere, c'est lui. Chevalier. cachez-
vous.

SCENE XV.

GRIFFAUT, COCLET, & PRUNEAU, *cachez.*

GRIFFAUT *une lanterne sourde à la main.*

DEpuis une heure ou deux, il m'a semblé d'entendre
Marcher ici, parler, monter, courir, décendre.
Pour en être informé, je me rends en ces lieux.
M'y voilà. Cependant rien ne s'offre à mes yeux.
Il est certain pourtant qu'on trame quelque chose,
Il faut m'en éclaircir, j'en veux sçavoir la cause.
Demeurons en ces lieux, & pour en être instruit...
Mais mon oreille corne, ou j'entens quelque bruit,
Il faut tout doucement refermer la lumiere,

Il ferme sa lanterne.

Ecoûtons maintenant. Je vais me satisfaire.

SCENE XVI.

GRIFFAUT, MARTINE, CRISPIN. COCLET, & PRUNEAU, *cachez.*

MARTINE *entrant d'un côté.*

Crispin.

CRISPIN *entrant de l'autre côté.*

Martine.

MARTINE *prenant Griffaut d'un côté.*

Approche, Hé bien, es-tu défait
D'Angelique.

CRISPIN *prenant Griffaut de l'autre côté.*

Oüi, ma foi, mais à mon grand regret.
Ç'en estoit fait; j'allois l'enlever, quand son pere
Est venu sottement gâter tout le mystere.
Sans lui j'étois, Martine, au comble du bonheur.
Le petit Scélerat, le chien de Procureur,
Que la peste l'étouffe, que le diable l'emporte.

MARTINE.

Parlons bas, & banni l'ardeur qui te transporte.
Isabelle dans peu calmera ton souci.
Je vais dans un moment te l'envoyer ici.
En déguisant ta voix, songe à bien contrefaire,
Par des discours trompeurs, le Prince de Chimere.

Elle sort.

GRIFFAUT *bas.*

J'entens. Il faut punir ce galand Séducteur;
Il ne croit pas m'avoir ici pour Spectateur.

PRUNEAU, & COCLET, *sortent de l'endroit où ils étoient cachez.*

Approchons-nous plus près, sans nous faire connoître.

SCENE XVII.

ANGELIQUE, GRIFFAUT, CRISPIN, COCLET, & PRUNEAU.

ANGELIQUE.

LE Chevalier n'est pas encor sorti peut-être;
Allons voir.

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, ANGELIQUE, GRIFFAUT, CRISPIN, COCLET, PRUNEAU.

ISABELLE *à Martine à l'entrée.*

Quoi, mon Prince eſt ici ? Laiſſe-nous.
Amour, fait ſucceder cet heureux rendez-vous.

CRISPIN.

J'entens du bruit, on vient, l'occaſion eſt belle.

ANGELIQUE.

St ?

PRUNEAU.

St ?

ISABELLE.

St ?

COCLET.

St ?

CRISPIN.

St ?

GRIFFAUT.

St ?

ANGELIQUE.

C'eſt lui.

ISABELLE

ISABELLE.

C'eſt lui.

CRISPIN.

C'eſt elle.

ISABELLE *prend Coclet.*

Eſt-ce vous ?

COCLET *bas.*

Feignons, Oüi.

ISABELLE *lui prenant la main.*

C'eſt donc vous, Monſeigneur !
Votre Alteſſe me fait aujourd'hui trop d'hon-
neur ;
Je ne merite pas cet excès de tendreſſe.

ANGELIQUE *s'adreſſant à Pruneau.*

Eſt-ce vous ?

PRUNEAU *bas.*

Oüi, c'eſt moi.

ANGELIQUE.

Vous voyez ma foibleſſe,
Chevalier, je reviens, mais ſoyez ſage.

CRISPIN *s'adreſſant à Griffaut.*

Hola,
Où diable êtes-vous donc, la Belle ? Ah, vous
voila ?
Digne objet de mes yeux, pour vous prouver
ma flâme,

Je vous donne en présent, & mon corps, & mon ame;
Dans ma Principauté, prèt à vous épouser;
Je veux vous enlever; permettez qu'un baiser.

PRUNEAU *ouvrant sa Lanterne sourde. & découvrant la lumiere.*

Ha, ha?

ISABELLE *appercevant Coclet.*

Ho! ho!

ANGELIQUE *appercevant Pruneau.*

Hé! hé!

COCLET *à Isabelle.*

Hi! hi!

PRUNEAU *à Angelique.*

Hon! hon! la Belle;
Vous voilà bien camuse.

ISABELLE.

Ah! Fortune cruelle!

GRIFFAUT *à Crispin.*

Je vous tiens, je vous tiens, Monsieur le suborneur.

PRUNEAU *après avoir regardé Crispin.*

Comment? c'est le valet d'un fort Homme d'honneur,
Qui m'a depuis six mois donné sa chalandise;

Il porte le Flambeau quand je le clistérise.

GRIFFAUT.

C'est mon homme au procès, c'est ce jeune garçon
Qui n'étoit pas en âge?

GRISPIN.

Il est vrai. Mais pardon,
Vos filles, plus que moi, sont causes du mystere.
Près de l'une, j'étois le Prince de Chimere;
Près de l'autre, j'étois le Chevalier Crispin.
Je ne suis qu'un valet, je le confesse enfin,
Mais plus homme de bien que l'on ne peut comprendre.
Ayant apris, Monsieur, qu'il vous falloit un Gendre,
Je viens m'offrir à vous, pour avoir cet honneur.

GRIFFAUT.

Qui moi? j'accepterois pour Gendre un suborneur,
Un valet, un coquin, un...

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à dire,
Cela ne vous plaît pas. Hé bien, je me retire,

Le mal n'eſt pas grand.

Il s'en va.

PRUNEAU.

Quoi vous le laiſſez aller?

GRIFFAUT.

Ce ſont de ces affronts qu'il faut diſſimuler.
Croyez-moi, leur éclat eſt nuiſible aux familles,
Il tomberoit ſur vous, ainſi que ſur mes filles.

PRUNEAU.

Sur nous? quoi, vous croyez achever?

GRIFFAUT.

Pourquoi non?

COCLET.

Nous nous pourions, marchant ſur les pas d'Actéon,
A... avoir ce... ce mal.

GRIFFAUT.

Meſſieurs, je n'ai qu'un mot à dire;
Le Contrat eſt ſigné, cela me doit ſuffire;
Il faut ſur cet Hymen accomplir nos ſouhaits,
Ou contre un Procureur intenter un procès,

PRUNEAU.

Nous plaider contre vous? Achevons tout-à-l'heure,

J'aimerois encor mieux vous épouser, je meure.

COCLET.

Moi, moi pareillement.

GRIFFAUT.

Marchez donc sur mes pas.

PRUNEAU *à Angelique.*

Donnez la main.

ANGELIQUE.

Oh Ciel!

COCLET *à Isabelle.*

Allons, la Belle.

ISABELLE.

Hélas!

FIN.

LA

RUE S^{T} DENIS

COMEDIE.

ACTEURS.

Mr ARMOSIN, Marchand.
Mlle MARGOT, fille de Mr Armosin.
Mad. BINON, Tante de Mlle Margot.
DAMIS, Amant de Mlle Margot.
Mr GUINDE', Marchand.
JEAN GUINDE', Fils de Mr. Guindé.
Mr DE BOISDOUILLET, Frere de Mr Guindé.
Mad. DE BOISDOUILLET, femme de Mr de Boisdoüillet.
Mr NIFLE, Cousin de Mr Guindé.
Mad. NIFLE, Femme de Mr Nifle.
Mr POULAILLER, Parrain de J. Guindé.
Mad. POULAILLER, femme de Mr Poulailler.
S. BLAISE, Garçon de Mr Guindé.
ORONTE, Ami de Damis.
LA MOUCHE, Fourbe.
UN LAQUAIS.
UNE SERVANTE.

La Scene est dans la ruë Saint Denys.

LA RUE S^T DENIS

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

L'Ouverture représente la Boutique de Mr Guindé.

St BLAISE, *tenant quatre Bouteilles de Vin.*

EN quel endroit cacherai-je ces quatre Bouteilles de Vin que je viens d'escamoter à nôtre bon Homme de Maître? s'il s'en apperçoit, il ne manquera pas de les chercher par tout. Mettons-les dans ce Tiroir de Points de France. Il ne s'avisera pas de foüiller-là.

SCENE II.

DAMIS St BLAISE.

DAMIS.

HE' bien, S. Blaise mon ami, n'y a-t'il rien de changé ? Monsieur Guindé donne-t'il ce soir à souper à ses Parens ? Et Jean Guindé son fils donnera-t'il le Bal ensuite à Mademoiselle Margot ?

St BLAISE.

Oüi. Le soupé doit commencer à sept heures précises ; & le Bal le doit suivre immédiatement après.

DAMIS.

Nous n'avons plus guéres de tems à attendre ; six heures sont sonnées à l'Horloge de S. Leu.

St BLAISE.

J'ai dit à Mademoiselle Margot, que vous viendriez au Bal déguisé en Egyptienne.

DAMIS.

Hé, qu'a-t'elle répondu ?

St BLAISE.

Rien.

DAMIS.

Est-ce que cette Mascarade ne lui plairoit pas ?

St BLAISE.

Pardonnez-moi ; c'est que comme elle ne peut faire un pas sans être obsedée de quelqu'un, elle est toûjours dans la défiance, &

il eſt difficile de deviner ce qu'elle penſe. Ce que je ſçai bien, c'eſt qu'elle n'aime point du tout Monſieur Jean Guindé, qu'on lui deſtine pour Epoux.

DAMIS.

Hé, comment pourroit-elle l'aimer? C'eſt la plus impertinente figure que je connoiſſe. Il eſt beaucoup plus guindé d'effet que de nom. C'eſt l'eſprit le plus marchand qui ſoit dans la Ruë S. Denis, & la perſonne la plus bourgeoiſe que Paris ait jamais vû naître, avec ſon jargon de Boutique qu'il employe par tout, ſon rire à faire peur aux petits enfans, & ſon frotement perpetuel de mains qui accompagne ſi joliment ſes badaudes manieres. C'eſt un vrai Perſonnage à mettre ſur le Théâtre. Je ne ſçai ce que Mademoiſelle Margot en penſe, mais j'ai peine à croire qu'elle ſe réſolve à épouſer un auſſi ſot homme.

St BLAISE.

Ce que vous dites eſt vrai; mais elle a tant d'obligation au pere, que je ne ſçai comment elle fera pour refuſer le Fils. Elle ne s'en eſt défenduë juſqu'ici que par l'abſence de Monſieur Armoſin ſon pere, qui, comme vous ſçavez, fit banqueroute il y a quelques années; mais je ne ſçai ſi elle en ſera toûjours la maîtreſſe. Jean Guindé preſſe furieuſement les affaires, & je m'imagine que le Feſtin de ce ſoir ne ſe fait pas pour rien.

DAMIS.

Qui ſont les Gens qui doivent être de ce ſoupé?

St BLAISE.

Il y a Madame Binon, Tante de Mademoiselle Margot; Monsieur Nifle, Cousin de Monsieur Guindé, grand faiseur de complimens; & son gros bilboquet de Femme qui accompagne d'une réverence chaque parole qu'elle dit. Il y aura aussi Monsieur de Boisdoüillet, qui ne parle qu'en Vers; & sa femme la façonniere, avec Monsieur Poulailler, qui ne dit que des quolibets & des pointes; sans oublier Madame sa chere moitié, qui ne répond qu'en Proverbes.

DAMIS.

Il est vrai que jamais famille bourgeoise ne fut plus féconde en originaux que celle de Monsieur Guindé. Mais lui-même avec la surdité qu'il a héritée de feu son pere, a-t-il toujours le mot de *Chose* à la bouche?

St BLAISE.

Toûjours. C'est son épée de chevet. Il ne sçauroit dire trois mots qu'il n'y fourre celui de *Chose*. Il n'a jamais sçû ce que c'étoit que de trouver un nom propre du premier coup. Le mot de *Chose* est un suplément à son manque de mémoire. Tout est *Chose* chez lui, le plus souvent on ne sçauroit ce qu'il dit, si l'on ne devinoit ce qu'il veut dire.

DAMIS.

On ne peut faire un assemblage plus plaisant que celui-là; mais je crains bien, comme tu dis, qu'il ne se fasse pas pour rien. J'ai conçû un dessein qui pourroit me mettre en repos, si tu approuve que je le mette en execution.

St BLAISE.

Quel est-il ?

DAMIS.

J'ai un ami qui n'est point connu de Monsieur Guindé. Si je l'envoyois chez lui comme un homme qui auroit fait connoissance dans le voyage avec Monsieur Armosin, & qui le viendroit assurer de sa part que dans trois mois il seroit à Paris, & que cependant il le prieroit de surçeoir jusqu'à ce tems le mariage de son fils avec sa fille. Hem ?

St BLAISE.

La chose est très-bien avisée ; car quand elle ne seroit pas cruë de Mr Guindé, ce seroit toûjours une raison pour Mademoiselle Margot, qui ne cherche que des prétextes pour reculer.

DAMIS.

Pendant ce tems je tâcherai de me mettre bien dans son esprit, & à prendre des mesures pour le rompre tout-à-fait.

St BLAISE.

Oüi, je vous conseille d'envoyer votre ami dès ce soir. L'heure n'est pas trop propre à porter une telle nouvelle ; mais comme il faut que Mademoiselle Margot soit présente à ce discours, vous auriez peine à trouver un tems plus favorable.

DAMIS.

Je vais instruire mon ami de tout ce qu'il faut qu'il dise, & m'ajuster pour la Mascarade.

St BLAISE.

Allez, j'irai vous prendre au petit Panier de la Ruë Trousse-Vache, quand il sera tems que vous veniez ici. J'entens Mr Guindé, retirez-vous.

SCENE III.

Mr GUINDE', St BLAISE.

Mr GUINDE'.

CHose ?

St BLAISE.

Hé bien, ne le voilà-t-il pas ? C'est moi qui suis Chose.. Je voudrois qu'il fût aussi muet qu'il est sourd, pour ne plus entendre ce vilain mot-là.

Mr GUINDE'.

Ecoutez, Chose, allez-vous-en un peu chez Chose, pour voir si.... si... mon Chose est prest.

St BLAISE.

Que diable veut-il dire avec tous ces Choses! Que dites-vous ?

Mr GUINDE'.

Je dis que vous alliez chez cet homme... Eh là... cet homme... qui fait des Chapeaux, pour voir si le mien est prest.

St BLAISE.

Chez vôtre Chapelier ?

Mr GUINDE'.

Oüi. Si par hazard il n'étoit pas repassé, dites-lui que je le veux avoir pour demain de bon matin, parce que je veux être des premiers à l'Oeuvre. Ecoutez, dites-lui qu'il mette bien du Chose dessus.

St BLAISE.

Dequoi ?

Mr GUINDE.

De ce Chose... de ce Chose qui les rend reluisans.

St BLAISE *Il s'en va.*

C'est assez.

Mr GUINDE'.

Je me défaits exprès de ce Garçon, pour voir si ce n'est point lui qui m'a pris quatre Bouteilles de Vin que l'on m'a dérobées. Voyons s'il ne les auroit point fourrées dans quelque coin.

SCENE IV.

Mr GUINDE', JEAN GUINDE'.

JEAN GUINDE'.

MOn pere, j'ai trouvé Marchand pour l'affaire que vous sçavez.

Mr GUINDE' *sans voir son fils.*

Elles ne sont point ici. Je ne sçai où le Pendard peut les avoir mises.

J. GUINDE'.

Que cherchez-vous, mon pere ?

Mr GUINDE'.

Ah, ah, c'est vous mon fils. On me vient de dérober quatre Choses.

J. GUINDE'.

Quatre quoi ?

Mr GUINDE'.

Quatre bouteilles de Vin. Je ſoupçonne notre garçon du vol, & je tâche à découvrir l'endroit où il peut les avoir miſes.

J. GUINDE',

J'ai une affaire à vous dire plus importante que cela.

Mr GUINDE'.

Attendez. Paſſez du côté de ma bonne oreille, & laiſſez-moi prendre mon cornet, afin de vous diſpenſer de me parler ſi haut. Que dites-vous?

J. GUINDE' *lui parlant dans le cornet.*

Que j'ai trouvé un homme pour ce que vous ſçavez.

Mr GUINDE'.

Bon.

J. GUINDE'.

C'eſt notre vrai balot. Moyennant quatre Loüis d'or que je lui ai donné, il m'a promis d'exécuter de point en point la fourberie que vous avez imaginé.

Mr GUINDE'.

Paix. Ne m'en dites pas davantage, ces lieux peuvent avoir des oreilles. C'eſt une affaire que nous devons cacher à tout le monde. Ecoutez, Jean, j'ai un ſecret ſur le cœur, dont il eſt tems que je vous faſſe part. Là-haut nous pourrions être entendus de votre Maîtreſſe? ici nous ſommes ſeuls.

J. GUINDE'.

Quel eſt ce ſecret?

Mr GUINDE'.

Les marchandiſes qui ſont dans ce Magaſin, les

les Billets de Change qui sont faits à mon profit, l'argent comptant qui est dans mon coffre fort, & cette maison dont je me dis le propriétaire, tout cela n'est point à moi.

J. GUINDE'.

Et à qui donc, mon pere?

Mr GUINDE'.

C'est à Monsieur... Monsieur... ce Monsieur dont vous devez épouser la fille.

J. GUINDE'.

Qui? Monsieur Armosin, pere de Mademoiselle Margot?

Mr GUINDE'.

Lui-même.

J. GUINDE'.

Et pourquoi ce bien-là est-il à lui, & qu'il n'est pas à vous?

Mr GUINDE'.

Il est à lui, parce qu'il n'est pas à moi; & il n'est pas à moi, parce qu'il est à lui.

J. GUINDE'.

Voilà un compte bien embroüillé.

Mr GUINDE'.

Je vai vous le mettre au net. Monsieur de... de Armosin, ayant jugé à propos pour s'enrichir, de faire banqueroute, il m'en fit la confidence, & me mit de la partie, car il me faisoit l'honneur de m'estimer beaucoup.

J. GUINDE'.

C'étoit vous en donner des marques honorables.

Mr GUINDE'.

Nous passâmes un Contrat de societé ensemble, dans lequel il paroissoit que j'avois mis une

ſomme conſiderable à la communauté, ſans que j'euſſe aucune part aux dettes créées avant la ſocieté.

J. GUINDE'

Oh, oh, plus fin que vous n'eſt pas bête.

Mr GUINDE.

Après que je lui eûs paſſé une contre-lettre de tout ce qu'il laiſſa en mon pouvoir, un beau ſoir il fit un trou à la lune, & prit congé de tout le monde ſans dire adieu à perſonne.

J. GUINDE'

Il fit prudemment.

Mr GUINDE'.

Les Creanciers ſe rendirent en foule dans ma maiſon. Leur ayant fait voir que le plus beau & le meilleur étoit à moi, je leur abandonnai le reſte, qu'ils partagerent entre-eux au ſol la livre.

J. GUINDE'.

Ils furent bien chanceux.

Mr GUINDE'.

Depuis ce tems j'ai fait rouler le Commerce de Monſieur Armoſin ſous mon nom, ſuivant l'accord paſſé entre nous. Ainſi vous voyez bien que nous ne ſommes pas ſi riches que vous croyez.

J. GUINDE'.

Je vois bien que ſi je n'épouſois pas Mademoiſelle Margot, j'aurois un grand décompte à faire avec la fortune.

Mr. GUINDE'.

Elle ne ſçait rien du commerce que j'ai avec ſon pere ; il faut profiter de ſon ignorance.

J. GUINDÉ.

Il ne faut pas s'amuser à marchander cette affaire.

Mr GUINDÉ.

Comme son pere me mande qu'il sera bientôt de retour ici avec un bien considerable, il faut passer ce mariage; il ne seroit pas d'humeur à vous la donner.

J. GUINDÉ.

C'est bien dit. Je m'étonne même de ce que vous avez été si long-tems à conclure cet Hymen.

Mr GUINDÉ.

Ce n'est que du dernier ordinaire que j'ai appris le retour d'Armosin. Je ne croyois pas qu'il voulût jamais mettre le pied en France; mais nous avons assez de tems, il est encore loin d'ici.

J. GUINDÉ.

Et d'où vous a-t-il écrit?

Mr GUINDÉ.

De Chose.

J. GUINDÉ.

D'où?

Mr GUINDÉ.

De... de la Ville de... & la... de cette Ville qui est si loin, si loin.

J. GUINDÉ.

Du Japon?

Mr GUINDÉ.

Non, c'est cette Ville où demeure le grand Chose.

J. GUINDÉ.

Le Grand qui?

Mr GUINDE'.

La, c'est ce grand Chose qui n'est pas Chrétien.

J. GUINDE'.

Le Grand Mogol ?

Mr GUINDE'.

Non.

J. GUINDE'.

Le Grand Sophy ?

Mr GUINDE'.

Non, non.

J. GUINDE'.

Le Grand Cam de Tartarie ?

Mr GUINDE'.

Et non, non. Où diantre allez-vous pescher tous ces noms-là? C'en est un qui n'est pas si mal-aisé cent fois.

J. GUINDE'.

Et qui donc ? le Grand Turc.

Mr GUINDE'.

Oüi, oüi, le voilà justement. Comment appellez-vous la Ville où il loge ?

J. GUINDE'.

Constantinople.

Mr GUINDE'.

C'est de cette Ville-là qu'il m'a écrit.

J. GUINDE'.

Voici un mariage qui est plus pressé que je ne pensois ; c'est une marchandise qu'il faut promptement mettre en vente ; & l'homme que je viens d'arrêter, ne vous aidera pas peu pour en faire le débit. Vous le connoîtrez à une face large & rubiconde, qui a tout l'air d'un bon gros Sans-souci ; & en cas que quel-

qu'un de la compagnie s'avisât de le questionner, il a par mes soins réponse à tout.

Mr GUINDE'.

Madame Binon, Tante de Mademoiselle Margot, croyant que la seule honnêteté m'a fait élever sa niéce, prend notre parti, moyennant quelque somme que je lui ai promise; dont vous sçavez que la Dame a un peu de necessité.

J. GUINDE'.

La voici qui vient.

Mr GUINDE'.

Vous pouvez lui dire le complot que vous avez dressée avec votre homme, afin qu'elle prenne des mesures là-dessus.

SCENE V.

Mad. BINON, Mr GUINDE', J. GUINDE'.

Mad. BINON.

MEssieurs, je vous donne le bon soir.

Mr GUINDE'.

Madame, je vous le rends. Voici mon fils Jean, à qui je viens de dire les bontez que vous avez pour lui. Il va vous faire aussi confidence d'une petite fourberie que nous avons concertée pour avancer nos desseins. Crainte que ma sourdité ne vous incommode, je vais vous laisser, & je cours donner des ordres pour notre soupé.

SCENE VI.

J. GUINDE', Mad. BINON.

J. GUINDE'.

MAdame, mon pere m'a appris les bontez que vous voulez bien avoir pour moi. Je vous proteste que vous ne les mettez point à fonds perdu, & j'en aurai toutes les reconnoissances imaginables.

Mad. BINON.

Ce que je fais pour vous ne merite point cela. Ma Niéce est une fille sans biens, à qui vous faites trop d'honneur quand vous la voulez épouser; & si je m'émancipe à lui donner des conseils en votre faveur, c'est plûtôt pour ses interests que pour les vôtres.

J. GUINDE'.

Oh, point du tout, Madame. Vous sçavez les petites difficultez qu'elle apporte à la conclusion du Contrat de societé qui doit joindre nos deux personnes par un lien indissoluble. Elle a de la peine à donner son aveu, sans voir auparavant le consentement de son pere. Il se passera peut-être bien du tems avant que nous ayons de ses nouvelles, & mon amour ne sçauroit lui accorder une usance de si longue haleine. C'est ce qui a fait naître à mon pere une petite invention pour couper court à ce retardement. Il s'est imaginé qu'il falloit

trouver quelqu'un qui fît semblant d'avoir voyagé avecMonsieur Armosin, & qu'il vient ici apporter des nouvelles de sa mort. Ce quelqu'un parlant à Mademoiselle Margot, lui fera concevoir que les dernieres volontez de son pere ont été pour la consommation du mariage d'entr'elle & moi au plûtôt, & sans cerémonies, Comme elle est extrêmement soûmise aux volontez de son pere, le poids de cette nouvelle fera pancher la Balance de son côté.

Mad. BINON.

Vous avez raison, il ne se peut rien de mieux imaginé; mais la difficulté est de trouver un homme qui sçache conduire adroitement cette intrigue.

J. GUINDE'.

J'en ai un tout trouvé. Quatre Loüis-d'or m'ont acquis le plus assuré menteur qui soit à plus de vingt lieuës à la ronde. Il doit se rendre ce soir ici, comme tout frais débarqué d'un grand voyage, & demandera à parler à mon pere. Il ne le connoît pas, & cela fera mieux le jeu. En suite il lui fera le rapport de tout ce dont nous sommes convenus.

Mad. BINON.

C'est donc ce soir que cet homme doit venir.

J. GUINDE'.

Dès ce soir. Le soupé que mon pere donne à nos parens, n'est en partie que pour cela. J'ai donné rendez-vous à cet homme après les boutiques fermées, afin que devant tous les conviez il vienne rendre témoignage de la mort de Monsieur Armosin.

Mad. BINON.

Vous ne pouviez faire mourir un homme plus à propos pour le bien de vos affaires.

J. GUINDÉ.

Chut. Voici Monsieur Poulailler mon parrain, & sa femme. Allez auprès de votre niéce lui parler en ma faveur.

SCENE VII.

Mr POULAILLER, Mad. POULAILLER, J. GUINDÉ.

Un Laquais marche devant eux avec un flambeau.

Mr POULAILLER.

BOnsoir, mon Fillo. Nous venons souper ici ma femme & moi, & nous apportons dequoi manger.

J. GUINDÉ.

Ah, mon parrain, ne me faites pas ce déplaisir-là. Ce seroit nous deshonorer que de...

Mr POULAILLER.

Bon, bon; ne comprenez-vous pas ce que je veux dire? Ce sont nos dents que nous apportons, nos dents.

J. GUINDÉ.

Je ne m'attendois pas à ce détour.

Mad. POULAILLER.

Voila des contes jaunes de Mr Poulailler; il donne toujours du Brie-comte-robert, & lors

lorsqu'il dit sa ratelée, il semble qu'il prend la Pie au nid.

J. GUINDE'.

Il aime à rire. Mon Parrain, montez là haut, mon pere vous attend.

Mad. POULAILLER.

Petit Garçon, etournez au logis vite comme le vent, & revenez à minuit. Eteignez votre flambeau, afin qu'il y en ait assez pour nous en retourner.

J. GUINDE'.

A moins que le pauvre Garçon ne se serve de l'invention du Laquais de l'Après soupé des Auberges, il court risque de se brûler les doigts. Voici le cousin & la cousine Nifle.

SCENE VIII.

Mr NIFLE, Mad. NIFLE, J. GUINDE'.

Une Servante porte devant eux une lanterne.

Mr NIFLE.

MOnsieur mon Cousin, bonsoir. Bonsoir, Monsieur mon Cousin.

J. GUINDE'.

Bonsoir, Monsieur mon Cousin. Monsieur mon Cousin, bonsoir.

Mad. NIFLE.

Votre Servante, mon Cousin.

J. GUINDE'.

Votre Serviteur ma Cousine.

Mr NIFLE.

Je ne ſçai, Monſieur mon Couſin, ce que vous direz, Monſieur mon Couſin, de la liberté, Monſieur mon Couſin, que nous prenons, Monſieur mon Couſin, de venir ceans, Monſieur mon Couſin, vous incommoder, Monſieur mon Couſin.

J. GUINDE'.

Vous vous moquez, Monſieur mon Couſin. Prenez la peine, Monſieur mon Couſin, de monter là-haut, Monſieur mon Couſin. Mon pere, Monſieur mon Couſin, aura l'honneur, Monſieur mon Couſin, de vous y recevoir, Monſieur mon Couſin.

Mad. NIFLE.

Mon Couſin, j'ai fait proviſion de joye en venant ici. Je veux m'y divertir. Ne prétendez-vous pas m'y divertir après le ſoupé ?

J. GUINDE'.

Aſſurément. Montez ma Couſine. Voici mon Oncle Boiſdoüillet, & ſa femme.

SCENE IX.

Mr DE BOISDOUILLET,
Mad. DE BOISDOUILLET,
J. GUINDE'.

Mr DE BOISDOUILLET.

Une Chandelle à la main dans un papier ;
& une Epée sous son bras.

BOnsoir, Neveu très-cher, l'honneur de cette Ruë,
Nous nous rendons chez vous preste, à bride abatuë,
Suivant exactement en tout votre desir,
Pour manger votre bien, & vous faire plaisir.

J. GUINDE'.

Soyez le bien arrivé, mon Oncle. Je voudrois comme vous sçavoir versifier des Sonnets pour vous répondre.

Mad. DE BOISDOUILLET.

En conscience, mon Neveu, si je n'avois point eu peur de vous scandaliser, je me serois dispensée de venir. J'ai un mal de cœur qui n'est pas concevable, & je tombe en foiblesse de moment en moment. Demandez plûtôt à Monsieur.

J. GUINDE'.

Qu'a-donc ma Tante, mon Oncle ?

Mr DE BOISDOUILLET.

Lorsque langueur secrete

Que veut cacher Femme discrete,

Rend yeux battus, gâte teint beau,

Fait jetter du cœur sur du carreau;

Il ne faut pas être grand Sire,

Ni grand Docteur alors pour dire,

Voyant signes si convaincans,

Petits pieds font mal aux grands.

Mad. DE BOISDOUILLET.

Ne vous voilà-t'il pas, Monsieur de Boisdoüillet ? Vous vous plaisez étrangement à prêcher ma grossesse à toute la terre. Est-ce qu'il y apparoît à ma taille ? Taisez-vous, Mourette, vous me faites toujours rougir en compagnie.

Mr DE BOISDOUILLET.

Honneur cacher ne doit pas,

Oeuvre bon;

Il ne faut renier, sinon

Vilain cas.

Va, va, petite follete,

Quand moi seul, & toi seulete

Nous prenons de doux ébats,

Ah, petite Femmelete,

Alors tu n'en rougis pas.

J. GUINDÉ.

Ah, ma Cousine, vous êtes donc grosse?
Je souhaite que le fruit arrive à bon port.

Mr DE BOISDOUILLET.

Oüi, mon Neveu, il tient bien & tiendra,
Et à bon port Garçon arrivera,
J'y ai regardé.

Mad. DE BOISDOUILLET.

En verité, Mourette, je crois que la cervelle vous tournera à la fin avec votre langage de travers. Que ne parlez-vous tout droit comme les autres? Est-ce à faire à un Marchand Bonnetier de dire des Tragedies? Vous devriez quitter ce métier-là; aussi-bien on dit que la plûpart des gens qui s'en mêlent, sont fols.

Mr DE BOISDOUILLET.

Taisez-vous, je suis Bonnetier
Je n'en ferai qu'à ma tête:
Votre esprit ignorantifié,
Devant le mien doit mettre bas la crête.
Apprenez que je suis enfant d'Apollon, & il n'est pas qui veut Poëtes

J. GUINDÉ.

Mon Oncle a raison, mais on n'attend plus que nous pour souper. Allons, mon Oncle, passez le premier. Ma Tante, donnez-moi la main, crainte de quelque accident. Saint Blai-

se, achevez de fermer la Boutique, & vou nous viendrez verser à boire.

St BLAISE.

Je t'en répons. S'ils ne boivent point d'autre vin que celui que je leur verserai, ils courent tous grand risque de faire un repas de Brebis. Allons-nous-en attendre Damis au Petit Panier, & tirons la porte tout contre afin que nous puissions entrer quand nous voudrons. Voici quelqu'un. Détalons promptement, de peur qu'il ne nous arrête.

SCENE X.

Mr ARMOSIN.

HE' bien, grace au Ciel, ô mon pauvre Armosin, te voilà de retour dans ta chere Patrie. Je revois encore une fois cette bienheureuse Ruë S. Denis, où il y aura soixante & trois ans, vienne la nuit du Mardi gras bonjour, bon œuvre, que je pris naissance. J'ai pensé mourir de joye, en voyant la Fontaine des Saints Inocens, dont la sculture est admirable, à ce qu'on dit, car pour moi je ne m'y connois pas; & je n'ai pû retenir mes larmes, quand j'ai vû à la lueur des Lanternes le gros Poteau qui est dans le milieu de la Ruë. Me voici justement devant ma maison. Je voudrois avant que d'y entrer, trouver quelqu'un qui pût m'instruire de la façon qu'en use Monsieur Guindé. J'étois à Lyon lorsqu

Je dattai ma derniere de Constantinople, & je n'ai voulu arriver qu'entre chien & loup, afin de trouver quelqu'un avec qui je puisse prendre langue avant que de le voir Voici un homme qui a la mine de chercher quelque chose. Voyons si par lui je ne pourrois point trouver ce que je cherche aussi.

SCENE XI.

Mr ARMOSIN, LA MOUCHE,

LA MOUCHE.

HUit heures sont frapées comme je passois devant S. Sauveur. C'est à peu près le tems qui m'est marqué par ce jeune homme, pour venir apporter des nouvelles d'un homme mort qui est encore vivant, & que je n'ai jamais vû. Mais n'importe, pour les quatre pistoles qu'il m'a données, je ne le tuërois pas seulement de paroles, je le tuërois encore d'effet, s'il en étoit besoin.

Mr ARMOSIN.

Cet homme a la mine d'un Ployeur de Toilette.

LA MOUCHE.

Où diable trouverai-je l'Enseigne du Chathuant? Je n'y vois goûte; mais j'entrevois un homme qui pourra me l'enseigner. Oh, mon ami, ne sçaurois-tu me dire où est le Chathuant?

Mr ARMOSIN.

Vous voilà tout viſon-viſu. A qui en voulez-vous dans cette maiſon ?

LA MOUCHE.

Belle demande ! Ne voi-tu pas à ma mine que je ne ſuis point un homme à en vouloir à d'autres qu'au Maître.

Mr ARMOSIN.

Le connoiſſez-vous ?

LA MOUCHE.

Non.

Mr ARMOSIN.

J'ai bien vû que vous ne le connoiſſiez pas

LA MOUCHE.

Pourquoi ?

Mr ARMOSIN.

C'eſt que ſi vous l'aviez connu, vous auriez ſçû que c'eſt moi.

LA MOUCHE.

C'eſt toi qui eſt le maître de cette maiſon

Mr ARMOSIN.

Moi-même.

LA MOUCHE.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur, excuſez s'il vous plait.

Mr ARMOSIN.

Il n'y a pas de mal. Qui vous amenne ici.

LA MOUCHE.

Je viens vous apporter des nouvelles du meilleur de vos amis.

Mr ARMOSIN.

Et de qui ?

LA MOUCHE.

Du bon homme Armoſin.

Mr ARMOSIN *bas.*

Du bon homme Armosin ! il me vient apporter des nouvelles de moi-même. Voici quelque Fourbe.

LA MOUCHE.

Il me l'a bien dit, que vous pâmeriez de joye en entendant prononcer son nom.

Mr ARMOSIN *bas.*

Oh ! je vous en assure. Tâchons à pénétrer le dessein de cet homme.

LA MOUCHE.

Ma foi, il est bien de vos amis ?

Mr ARMOSIN.

On ne peut pas être plus des siens que je je suis. Vous le connoissez donc particulierement ?

LA MOUCHE.

Si je le connois ! Nous avons passé les Deserts de l'Arabie ensemble, les Isles de Madagascar, la Caramanie, la Cochinchine, la Mésopotamie, le Japon, l'Egypte, les Indes Orientales & Occidentales. Enfin bref nous avons fait plus de quatre-vingt lieuës de compagnie. Regardez si c'est pour nous connoître.

Mr ARMOSIN.

Voilà bien du chemin en un petit espace. On voit bien que vous sçavez bien voyager. Et pourquoi, Monsieur Armosin n'est-il pas venu avec vous ?

LA MOUCHE.

Il y seroit venu, sans un petit accident qui nous a separé.

Mr ARMOSIN.

Quel accident ; qu'est-ce qui vous a separez ? qu'est-il devenu ?

LA MOUCHE.

Il devenu mort.

Mr ARMOSIN.

Mort ;

LA MOUCHE.

Oüi, mort & enterré.

Mr ARMOSIN.

Qu'est-ce à dire mort ?

LA MOUCHE.

C'est-à-dire, être sans vie, trépassé, allé en l'autre monde, quitter celui-ci *in æternum* ; enfin bref, tout comme il vous plaira.

Mr ARMOSIN *bas.*

Je serois mort, mort! Oh le fourbe ;

LA MOUCHE.

Comment, il semble que vous doutiez de la chose ! Est-ce que vous croyez le petit homme immortel?

Mr ARMOSIN.

Non. Mais que vous a dit cet homme en mourant ?

LA MOUCHE.

Il m'a dit de vous dire, que pour témoignage de la bonne amitié qu'il vous portoit, il vous conjuroit d'unir votre famille à la sienne, & de faire épouser au plûtôt, & sans cerémonie, votre fils à sa fille qu'il laissa entre vos mains.

Mr ARMOSIN.

Il vous a dit cela ?

LA MOUCHE.

Oüi, voilà ses dernieres paroles ; je n'y adjoûte pas une sillabe.

Mr ARMOSIN *bas*

Hon, hon, le Drôle. Je lui ſuis bien obligé de ſes bons ſentimens, & je vous remercie de la peine que vous avez priſe.

LA MOUCHE.

Ce n'eſt pas tout. Je dois voir auſſi ſa fille pour lui dire la même choſe, & pour l'aſſurer de ſa part de toutes ſortes de proſperitez, en cas qu'elle y conſente ; ou de ſa malédiction, ſi elle y apporte la moindre difficulté. Où eſt-elle ? que je lui parle.

Mr ARMOSIN.

Un fort grand mal de tête l'a obligée de ſe coucher de bonne heure. Mais ne vous mettez pas en peine ; me l'avoir dit, c'eſt comme ſi elle le ſçavoit.

LA MOUCHE.

Non, non. On m'a ſur tout chargé de parler à elle ; car pour vous, on m'a fort aſſuré que vous n'y apporteriez aucune difficulté.

Mr ARMOSIN.

Il n'eſt pas neceſſaire, vous dis-je. Mais en cas que nous ayons beſoin de votre témoignage, vous n'avez qu'à me dire votre demeure, & je vous envoirai querir.

LA MOUCHE.

Volontiers. A quelqu'heure que ce ſoit, je ſuis à vous. Vous n'avez qu'à envoyer aux Petits-Carreaux, entre un Cabaretier & un Patiſſier, dans une petite porte ronde, monter à la cinquiéme Chambre, & demander Michelon la Ravaudeuſe. C'eſt où vous trouverez votre Serviteur la Mouche.

SCENE XII.

Mr ARMOSIN.

BOnsoir, Monsieur le Cadet la Mouche. Voici un Drôle qui ne vient pas ici pour rien, & je commence à déveloper le sujet pour lequel il est envoyé. Ce Monsieur Guindé est un peu plus de mes amis que je ne pensois, puisqu'il me veut donner son fils pour Gendre; Il ne le prend pas mal, ma foi : mais la chose n'ira pas comme il pense, j'arrive à propos pour rompre ses desseins. Il n'y a point de tems à perdre. La porte de ma maison est ouverte. Entrons, & allons voir ce qui s'y passe. Aussi voici un flambeau qui vient, & je ne veux pas être vû.

SCENE XIII.

DAMIS; ORONTE, UN LAQUAIS.

DAMIS.

ARrête, Laquais. Mon cher ami, voici la maison dont il est question. C'est où tu dois faire le message que tu m'as promis. Remarquelà bien, afin de ne t'y pas méprendre. C'est l'Enseigne du Chat-huant. Voilà la porte

où tu dois fraper, & le maitre s'apelle Monſieur Guindé.

ORONTE.

C'eſt aſſez. Je te promets de me bien acquitter de mon emploi.

DAMIS.

Allons attendre S. Blaiſe au petit Pannier. Là nous te marquerons le moment que tu dois venir dans cette maiſon. Laquais, marche du côté de la Ruë Trouſſevache.

SCENE XIV.

La Ferme s'ouvre. & le Théâtre repréſente une Chambre.

Mr ARMOSIN.

IL y a grand Feſtin ici; tous les Valets ſont occupez à la Cuiſine, & je ſuis monté juſques en cette Chambre ſans que l'on m'ait apperçû. Je n'ai point voulu entrer dans la Salle où l'on mange, de crainte d'y trouver des viſages qui ne m'auroient pas plû. Mais, à n'en point mentir, cette bombance me donne de l'inquiétude. Seroit poſſible que ce fût le feſtin des nôces? Si cela étoit, je ſerois arrivé trop tard. C'eſt de quoi il faut m'éclaircir. J'entens quelqu'un. Retirons-nous dans ce petit Cabinet, j'y pourrai entendre ce qui ſe dira ici, & peut-être j'apprendrai ce que je veux ſçavoir.

SCENE XV.

Mad. BINON, Mlle MARGOT, Mr ARMOSIN *caché*.

Mad. BINON.

VOus voyez tout ce que Monsieur Jean fait pour vous. Un Roi ne pourroit pas donner un plus beau Soupé qu'il vient de vous donner. On ne peut pas avoir plus de petits pieds qu'il y avoit dans le plat de Rost. Pour le fruit, tout y étoit en abondance, jusques aux oranges de Portugal. Le pauvre Enfant se tuoit de vous servir de tout, & vous n'avez pas daigné seulement le regarder. Il a bû plus de douze fois à votre santé, sans que vous ayez bû une fois à la sienne.

Mlle MARGOT.

Est-ce qu'il sied bien aux filles de boire aux garçons, ma Tante ? & devez-vous me blâmer de cela ?

Mad. BINON.

Hé, mon Dieu, il y a Garçons & Garçons.

Mlle MARGOT.

Comment, ma Tante, est-ce qu'il n'est pas fait comme les autres ?

Mad. BINON.

Pardonnez-moi; mais vous devriez le regarder autrement qu'un étranger, puis qu'il doit être un jour votre époux.

Mlle MARGOT.

Il ne l'eſt pas encore, ma Tante. Quand il e ſera, alors comme alors.

Mad. BINON.

Il ne l'eſt pas, il eſt vrai, mais il devroit l'être, mort de ma vie. Ma niéce, eſt-ce que e n'eſt pas un bon parti?

Mlle MARGOT.

Et qui vous dit que non, ma Tante?

Mad BINON.

Hé bien donc, pourquoi ne le prenez-vous pas?

Mlle MARGOT.

Eſt-ce que c'eſt à une fille à prendre un homme? Et puiſque j'ai un pere, ne faut-il pas qu'il y conſente?

Mad BINON.

Mais, eſt-ce que vous ne l'aimez pas?

Mlle MARGOT.

Moi?

Mad. BINON.

Vous.

Mlle MARGOT.

Hé, je l'aime comme il faut l'aimer.

Mad. BINON.

Le voici.

SCENE XVI.

JEAN GUINDE', Mad. BINON, Mlle MARGOT, Mr ARMOSIN, *caché*.

J. GUINDE'.

VOus nous avez bien-tôt privée de votre présence, Mesdames. Est-ce que la Compagnie ne vous plaît pas ?

Mad. BINON.

Votre bonne chere nous a contraintes de quitter la Table; mais ne vous en scandalisez pas. Nous ne nous en sommes absentées que pour parler de vous.

J. GUINDE'.

Ah, vous vous mocquez de moi, Mesdames, je ne merite pas d'être dans de si belles bouches.

Mad. BINON.

Ma Niéce & moi, nous ne pouvons revenir de l'admiration où nous a mise la somptuosité de votre régal.

J. GUINDE'.

Ce n'est qu'un échantillon d'une piéce de galanterie mesurée à l'aulne des perfections de Mademoiselle Margot.

Mad. BINON.

Elle vous est bien obligée; & si elle n'y répond pas, c'est que sa modestie lui ferme la bouche.

J.

J. GUINDE'.

Oh, je le sçai bien. Aussi jusques à un certain jour je veux bien lui faire crédit ; mais la nuit de ce certain jour-là je veux être payé comptant.

Mad. BINON.

Cela s'en va sans dire.

J. GUINDE'.

Comme il y a long-tems que j'ai fait mes avances ; quand cette Marchandise sera arrivée à bon port, j'en ferai monter les Effets à cent pour cent.

Mad. BINON.

C'est fort bien avisé.

J. GUINDE'.

Ce sera un joly petit assortiment que le nôtre.

Mad. BINON.

Sans doute.

J. GUINDE'.

L'agrément de cette union rendra la nuance de nos affections fort agréable.

Mad. BINON.

Assurément.

J. GUINDE'.

Nous ferons sans cesse un gentil petit négoce de badineries.

Mad. BINON.

Fort bien.

J. GUINDE'.

Nous nous appellerons des plus jolis noms du monde. Elle sera Margoton, & je serai son Janot.

Mad. BINON.

Il ne se peut pas une vie plus délicieuse, ma Niéce.

J. GUINDE'.

N'est-il pas vrai ? Ce qui la rendra encore bienheureuse, c'est cette petite circonstance que vous sçavez bien. Il ne la faut pas oublier, vertuchou ; c'est la plus belle Rose de notre Chapeau.

Mad. BINON.

Je ne l'ai pas oubliée, mais j'ai peine à m'en ressouvenir. Qu'est-ce que c'est ?

J. GUINDE'.

C'est que nous sommes Gentilhomme. N'avez-vous pas vû la Carte de notre Genéalogie, qui est dans la Salle où nous avons soupé, où il y a une belle Bordure d'ébene ?

Mad. BINON.

Oüi, votre pere me l'a montrée plus de cent fois.

J. GUINDE'.

Il prend un grand soin de la montrer à tout le monde. Cela est beau, oüi, d'être Gentilhomme, & de vendre de la marchandise.

Mad. BINON.

Assurément c'est un beau privilege.

J. GUINDE'.

Il n'y a dans notre Race que des gens nobles: nous avons eû un grand-pere qui a eû l'honneur d'être Conseiller à la Table de marbre.

Mad. BINON.

Conseiller, ma Niéce !

J. GUINDE'.

Nous avons eû un autre nommé Sylvestre Guindé, qui est mort Grand Guidon de la Compagnie des Arbalestriers de Soissons.

Mad. BINON.

C'est être illustre par la Robe & l'épée.

J. GUINDE'.

Je vous laisse à penser. Que n'y a-t'il point encore à dire sur Marcou Guindé, qui étoit honoré de tous les grands Seigneurs de France à qui il faisoit crédit ? Ayant fait mal ses affaires, il fût si considerable à l'Etat, qu'il en obtint des Lettres de Répi. Oh, oh, sont-ce des Prunes que cela ?

Mad. BINON.

Nenni, vertu-de-ma-vie. Il y a peu de Nobles qui ayent porté la marchandise si haut.

J. GUINDE' *à Mle. Margot.*

Dépêchez, mon petit cœur, dépêchez de dire oüi. Vous ne l'aurez pas si tôt dit, que je vous ferai Dame damée.

Mad. BINON.

Moderez vos transports. Voici nos gens qui viennent.

SCENE XVII.

Mr NIFLE, Mad. NIFLE, Mr DE BOISDOUILLET, Mad. DE BOISDOUILLET, Mr POULAILLER, Mad. POULAILLER, JEAN GUINDE', Mad. BINON, Mlle MARGOT, Mr ARMOSIN *caché.*

Les Dames ont chacune une Orange de Portugal à leur main.

Mr NIFLE.

TOut ainsi, Monsieur mon Cousin, que l'ambre, Monsieur mon Cousin, attire le fêtu, Monsieur mon Cousin; votre absence, Monsieur mon Cousin, attire ici toute la compagnie.

J. GUINDE'.

A moi n'appartient pas tant d'honneur, Monsieur mon Cousin. Je ne suis que de paille, Monsieur mon Cousin; comme vous, Monsieur mon Cousin, & Mademoiselle Margot, Monsieur mon Cousin, est l'ambre, Monsieur mon Cousin, qui attire ici tous les fêtus.

Mad. NIFLE.

Comment donc, mon Cousin, nous mandez-vous ici pour ne rien faire? Nous voilà

tous les bras croisez. Hé quoi, Messieurs? Qu'est-ce, Mesdames? Est-ce que nous ne dancerons pas un peu, quand ce ne seroit que pour r'ébattre nos morceaux?

Mr DE BOISDOUILLET.

Madame Nisle parle en Femme d'esprit,
Quand elle ramentoit le proverbe qui dit,
Qu'après la pance
Vient la dance.

J. GUINDE'.

Faites venir les Violons.

Mad. POULAILLER.

Ce sont les Députez de Vaugirart, ils ne sont qu'un.

J. GUINDE'.

Avec la permission de la Compagnie, je vais commencer avec Mademoiselle Margot.

Mr POULAILLER.

Mon Fillo, voilà une jolie tendron. Si l'on vendoit de la viande comme cela à la Boucherie; je n'y envoyrois pas ma Servante.

J. GUINDE'.

Oh, oh, voici des Masques. C'est une Bohémienne, qui nous dira notre bonne avanture.

SCENE XVIII.

DAMIS, Mr NIFLE, Mr DE BOISDOUILLET, Mr POULAILLER, JEAN GUINDE', Mad. BINON, Mlle MARGOT, Mad. NIFLE, Mad. DE BOISDOUILLET, Mad. POULAILLER, Mr ARMOSIN *caché*.

DAMIS *en Bohémienne*.

IL ne tiendra qu'à vous de la sçavoir. Je n'ai ni le langage, ni la fourberie des autres, & beaucoup de sincerité fait toute ma science.

J. GUINDE'.

Tenez voilà une Demoiselle que je vous donne a deviner. Voyons un peu comment vous vous y prendrez.

DAMIS.

Il ne faut pas être un grand Devin, pour dire que voilà la plus belle personne du monde, & qui mérite le mieux d'être aimée d'un honnête homme.

J. GUINDE'.

Il à raison, il a raison.

DAMIS.

Donnez-moi, s'il vous plaît, votre main;

Mademoiselle. Qu'elle est belle ! L'Albâtre n'eût jamais tant de blancheur. Quelle a dequoi faire un heureux mortel ! qu'il seroit heureux si cette main, guidée par les mouvemens du cœur, s'attachoit à la sienne par une foi inviolable !

J. GUINDE'.

Le Drôle ne débite pas mal sa marchandise.

DAMIS.

Voilà des signes qui marquent que vous serez la plus heureuse personne du monde, si vous en voulez croire quelqu'un qui n'est pas loin d'ici.

J. GUINDE'.

C'est de moi qu'il veut parler.

DAMIS.

La Fortune qui vous a été avare de ses biens, autant que les Graces vous ont été libérables, vous plonge maintenant dans un grand embarras. Mais n'appréhendez rien, un peu de résolution vous mettra au-dessus de bien des choses, & avec la possession d'une personne qui vous adore, & qui n'est pas tout-à-fait indigne de vous, vous aurez la joüissance d'un bien considerable.

J. GUINDE'.

Hé bien, vous le voyez, je ne lui fais pas dire. Il parle juste. Qu'avez-vous à répondre à cela, Hem ?

DAMIS.

Ne la pressez pas davantage. Ce soûpir en dit plus que vous ne pensez. Il n'en faut pas tant pour se faire entendre à un homme qui a un peu d'intelligence.

J. GUINDE'.

Oh je le comprens bien. A un bon entendeur il ne faut que demi mot. Que je vous suis obligé! Mais voyons si vous serez aussi bonne Propheteſſe pour moi que pour elle.

DAMIS.

Il ne me feroit pas difficile de vous apprendre votre destinée; mais je n'ai de science aujourd'hui que pour les Dames, & puis je ne veux point interrompre vos divertiſſemens.

Mad. BINON *à Jean Guindé.*

Votre homme ne vient point.

J. GUINDE'.

Je ne ſçai ce que cela veut dire. Mais que veut cet homme-là.

SCENE XIX.

ORONTE, DAMIS, JEAN GUINDE', Mr DE BOISDOUILLET, Mr POULAILLER, Mr NIFLE, Mde MARGOT, Mad. BINON, Mad. DE BOISDOUILLET, Mad. NIFLE, Mad. POULAILLER, Mr ARMOSIN *caché.*

ORONTE.

Est-ce ici où demeure Mr Guindé?

J. GUINDE'.

Oüi, Monſieur.

ORONTE.

ORONTE.

Je voudrois lui parler.

J. GUINDE'.

Le voilà qui vient. Mon pere, voilà Monsieur qui veut vous parler.

SCENE DERNIERE.

Mr GUINDE', Mr DE BOISDOUILLET, Mr POULAILLER, Mr NIFLE ; ORONTE, DAMIS, J. GUINDE', Mlle MARGOT, Mme BINON, Mad. DE BOISDOUILLET, Mad. POULAILLER, Mad. NIFLE, Mr ARMOSIN *caché*.

Mr GUINDE' *à part*.

VOici notre homme. Je le connois à sa large face.

ORONTE.

Je viens de la part de Mr Armosin.

Mr GUINDE'.

De Mr Armosin ? Comment se porte-t'il ?

ORONTE.

Il se porte fort bien, & souhaite de vous voir avec transport.

Mr GUINDE'.

Il est mort ? Quel dommage !

ORONTE.

Je ne dis pas cela. Je dis qu'il se porte fort bien.

Mr GUINDE'.

Qu'il me la recommande bien ? Ah je n'y manquerai pas.

ORONTE.

Je dis qu'il ſe porte bien, & avant qu'il ſoit trois mois, il viendra vous embraſſer, & retirer ſa fille.

Mr GUINDE'.

Avant qu'il ſoit un mois, je donne mon fils en mariage à ſa fille? Volontiers.

J. GUINDE'.

Il ne dit pas cela, mon pere.

Mr GUINDE'.

J'entens bien. Il dit qu'il me prie de vous faire épouſer ſa fille.

J. GUINDE' *criant aux oreilles de ſon pere.*

Il ne dit pas cela, vous dis-je.

M. GUINDE'.

Qu'eſt-ce qu'il dit donc ?

J. GUINDE'.

Il dit que Monſieur Armoſin ſe porte bien; & qu'il ſera ici dans trois mois.

Mr GUINDE'.

Ce n'eſt donc pas ce Choſe dont vous parliez ?

Mr ARMOSIN *ſortant du Cabinet où il s'étoit caché.*

Il eſt tems que je me montre, pour confondre tous ces Impoſteurs.

Mr GUINDE' *à Oronte*

Allez, vous nous venez conter ici des fagots. Monſieur Armoſin n'eſt plus au monde.

Je sçai de bonne part qu'il est mort. *Appercevant Mr Armosin.* Mort... mort, mort.

Mr ARMOSIN *se montre à lui.*

Et moi je viens vous assurer qu'il est vif, vif, vif, & qu'on ne peut être plus vif.

Mr GUINDE'.

Ah, Monsieur Chose, c'est... C'est vous, Monsieur Armosin!

J. GUINDE'.

Monsieur Armosin! Il est donc venu comme un Champignon.

Mlle MARGOT.

Ah, mon Pere, se peut-il que j'aye encore la joye de vous embrasser?

Mr ARMOSIN.

Oüi, ma fille, me voici de retour assez à tems pour te délivrer de la tyrannie de ces ingrats. Ah, ah, Monsieur Guindé, c'est donc ainsi que vous me payez de toutes les bontez que j'ai euës pour vous? Certain homme que j'ai rencontré là-bas, me venoit tuer de votre part; mais je me fais revivre de la mienne, pour vous reprocher toutes vos perfidies.

Mr DE BOISDOUILLET.

Ah, Seigneur Armosin, tout doux, ne fumetis;
Nous voulons marier votre fille à son fils,
Et dans cette union de bien, de corps & d'ame;
On peut bien dire que Monsieur vaut bien Madame.

Mr ARMOSIN.

Que nous vient conter celui-là? Qu'est-ce-à-dire, Monsieur vaut bien Madame? Sçavez-vous bien que c'est mon Facteur, & que tous

les biens dont il se pare sont à moi?

Mr DE BOISDOUILLET.

Neveu, seroit-vrai?

J. GUINDE.

Hé, mon pere me l'a dit à-peu-près comme cela.

Mr DE BOISDOUILLET.

Oh, mi Frater, *il faut & plûtôt que plû-tard, Rendre à César ce qui appartient à César.*

Mr GUINDE'.

Je n'ai que faire de César pour rendre mes comptes, je les rendrai bien tout seul. Ils sont tous prests. Je vais les mettre en état.

Mr ARMOSIN.

Mais sçachons un peu qui envoyoit cet homme.

DAMIS.

C'est moi, Monsieur. Sçachant la répugnance que Mademoiselle votre fille avoit pour ce mariage, j'avois imaginé cette invention pour en reculer l'effet. Je l'aime, &c...

Mr ARMOSIN.

Vous l'aimez! Et qui êtes-vous?

DAMIS.

Je suis le fils de Monsieur de Vauverbec, Banquier de cette Ville.

Mr ARMOSIN.

C'étoit un honnête Flamand de ma connoissance, qui avoit la réputation d'être riche de deux cens mille livres.

DAMIS.

Je puis dire qu'il m'en a laissé davantage.

Mr ARMOSIN.

Ah, Monſieur, vous êtes honnête homme, ſi ce que vous dites eſt vrai ; mais demain nous en parlerons plus amplement. Souffrez que j'aille prendre poſſeſſion de ma maiſon. Allons, ma fille, ſuivez-moi.

Ils s'en vont.

Mr POULAILLER.

Couſin, il ne faut point tant s'attriſter. Venez avec moi noyer vos chagrins dans une bourée.

J. GUINDÉ.

Marchand qui perd ne peut rire.

Mr DE BOISDOUILLET.

Mon Neveu a raiſon, donnons-nous le bon ſoir ;
Allons chacun chez nous. Adieu, juſqu'au revoir.

FIN.

L'HEURE DU BERGER,

PASTORALE.

ACTEURS.

DAPHNE', Bergere déguisée en Berger, sous le nom de Coridon, Amoureuse d'Arcas.

ARCAS Berger; promis à Cléonice, amoureux de Daphné,

CLEONICE, Bergere; promise à Arcas, amoureuse de Tircis,

TIRCIS, Berger; amoureux de Cléonice.

CORINNE, Coquette.

ALCIDON, Berger; frere de Daphné, amoureux de Corine.

PHILIS, Bergere.

La Scene est en Forest.

L'HEURE DU BERGER, PASTORALE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAPHNÉ, *ſous le nom de Coridon*, PHILIS.

PHILIS.

COMMENT? C'eſt toi, Daphné, ſous ce déguiſement?

DAPHNÉ.

Oüi, moi-même, Philis.

PHILIS.

Dans quel étonnement

Me mets-tu? Mais au moins que j'en ſçache
la cauſe.

DAPHNE',

Mon ſexe déguiſé t'apprend aſſez la choſe.
Tu ſçais quand notre Prince arriva dans ces
lieux,
Que mon peu de beauté lui donna dans les
yeux.
Mon frere en prit ombrage, & craignant ſa
puiſſance,
Il voulut étouffer ces feux par mon abſence,
Il m'éloigna: la lune a ſix fois fait ſon tour,
Depuis que j'ai quitté cet aimable ſéjour.
Ce Prince en eſt parti, rien ne m'eſt plus con-
traire;
Cependant j'y reviens & me cache à mon frere.
Sous le nom d'un parent éclairci de mon ſort,
Qui me reſſemble aſſez de viſage & de port,
Je paſſe dans ces lieux. Notre amitié paſſée,
Fait que ſans conſulter je t'ouvre ma penſée.
Tu t'étonnes! helas, il eſt aiſé de voir,
C'eſt qu'en moi l'effet d'un amoureux pou-
voir;
Rarement une fille en garçon ſe déguiſe.
Que l'amour n'ait beaucoup de part en l'entre-
priſe.

PHILIS.

Qui t'oblige à paroître en cet habit?

DAPHNE'.

Arcas.

PHILIS.

Arcas! Tu te méprens, & tu n'y songes pas;
Dans peu ce Berger doit épouser Cléonice.
Il est promis.

DAPHNE'.

Ah, c'est ce qui fait mon suplice.

PHILIS.

Sçait-il ta passion & ton déguisement?

DAPHNE'.

Pour l'une il le pourroit, pour l'autre nullement.

PHILIS.

T'aime-t'il?

DAPHNE'.

Je ne sçai.

PHILIS.

Et que prétens-tu faire?
T'engager sans sçavoir si tu pourras lui plaire.

DAPHNE'.

Ne sçais-tu pas, Philis, qu'en l'amoureux tourment,

Ce qui nous peut flater persuade aisément ;
On se laisse abuser par la moindre apparence.
Arcas surprit mes vœux dès ma plus tendre enfance,
Je le trouvois bien fait, j'admirois sa vertu,
Sa grace, son esprit ; Bergere, que veux-tu !
L'amour pour nous tromper prend plus d'une figure,
Il le sçait, sous divers noms, cacher son imposture.
D'abord dessous l'estime il entra dans mon cœur,
Il le trouva facile à cherir son erreur.
Tout le favorisa, rien ne lui fut contraire ;
Il s'en rendit le maître, & je le laissai faire.
Il me sembloit aussi qu'il occupoit Arcas,
Des mêmes soins ; sans cesse il étoit sur mes pas,
Chacun de notre amour nous nous faisions mystere,
Cependant nous cherchions tous les jours à nous plaire :
J'étois triste, il l'étoit ; il avoit le souci
De m'expliquer son feu ; c'étoit le mien aussi:
Ayans même dessein, soûmis au même empire

Nous nous cherchions tous deux pour pouvoir nous le dire,
Affermis, résolus d'en presser l'entretien;
Et quand nous nous trouvions, nous ne nous disions rien.
Que te dirai-je enfin, il partit, quel suplice!
O Ciel! lorsque j'appris qu'Arcas & Cléonice,
Soûmis à leurs parens, s'entredonnoient la foi,
Chere Philis, hélas, quel coup ce fut pour moi;
Ma mort auroit suivi cette triste nouvelle,
Si pour me retirer de ma douleur mortelle,
On ne m'eût dit qu'Arcas murmuroit en secret
Que Cléonice aussi témoignoit du regret,
Que cet hymen étoit, contre mon esperance,
Moins un effet d'amour que de l'obéissance.
L'espoir qui de nos cœurs se rend maître aisément,
M'inspira le dessein de ce déguisement.
J'ai crû que je pouvois avec un peu d'adresse
Examiner d'Arcas qu'elle étoit la tendresse,
Connoître ses desirs, & sçavoir si sa foi
Seroit pour Cléonice, où pancheroit pour moi.
Je t'ai déja conté que j'avois l'avantage
D'avoir de Coridon la taille & le visage;
Mais tu le peux sçavoir, tu l'as vû dans ces lieux,

As-tu jamais rien vû qui ſe reſſemble mieux?
Tu ſçais que ſe trompant ſans ceſſe à l'apparence,
Pour nous bien diſcerner on étoit en balance;
Et qu'à nous voir enſemble, ou bien ſéparément,
On ne nous diſtinguoit que par l'habillement.

PHILIS.

Il eſt vrai, mille fois je me ſuis occupée,
A vous bien diſcerner, & je m'y ſuis trompée.
Ce Berger dans ces traits eſt ſi ſemblable à toi,
Que j'ai vû tout le monde abuſé comme moi.

DAPHNE'.

Qui ne le feroit pas, puiſqu'Alcidon mon frere,
Chez qui je ſuis, me voit ſans penſer le contraire.
Depuis tantôt huit jours; enfin, je ſuis ici,
Il me croit Coridon, & veut... Mais le voici.
Il ſuit de près Corinne; elle paroît émuë.

SCENE II.

DAPHNE', ALCIDON, CORINNE, PHILIS.

ALCIDON.

NOn, non, en vain tu veux le cacher à ma vûë,
Je l'ai vû, je l'ai vû.

CORINNE.

Qu'à-tu vû?

ALCIDON.

Ce Billet.
Que tu venois exprès ici lire en ſecret.
Oſe me le nier? ton ame en eſt capable.

CORINNE.

Moi, pourquoi le nier, puiſqu'il eſt veritable?
Le voilà. Ton eſprit s'en forme un Billet doux.
Tu le crois d'un amant?

ALCIDON.

Oüi, ſans doute.

CORINNE.

Jaloux

ALCIDON.

Coquette.

DAPHNE' *se mettant entre deux.*

D'où vient donc cette ardente colere,
Qui vous trouble, Berger, qui vous émut,
Bergere?

CORINNE.

Un jaloux qui se plaît à me persécuter,
Dont la bizare humeur cherche à me contester.
Qui forme des soupçons sur la moindre appa-
rence;
Il m'aime, à ce qu'il dit, avec violence,
Et pour me le prouver, il me fait la faveur
De me faire sans cesse enrager de bon cœur.

DAPHNE'.

Sur de simples soupçons avoir l'ame inquiette!
Qui peut vous les causer, Berger!

ALCIDON.

Une Coquette,
Qui pour prix de l'amour que j'ai pour ses
appas,
Me traite avec mépris, ne me regarde pas.
Pour lui prouver mes feux, je mets tout en
usage
Que m'en arrive-t-il? l'ingratte, la volage,
Sans égard pour mes soins, en tous lieux, de-
vant moi;

Avecque

Avecque mes rivaux triomphe de ma foi.
D'une foule d'amans sans cesse est poursuivie,
Fait de les engager sa plus pressante envie;
Et veut pour me regler sur son intention,
Que je souffre cela sans nulle émotion.

DAPHNE'.

Elle est de cette humeur! seroit-il vrai, Bergere?
Seriez-vous, comme il dit, inconstante, legere?
Quoi, la coquetterie a pour vous tant d'appas?

CORINNE.

Je la suis, je l'avouë, & ne m'en défend pas;
Est-ce un si grand malheur? Le Ciel m'a fait la grace
De me former ainsi; que veut-il que je fasse?
Je m'y plais, les plaisirs me suivent en tous lieux,
Et je ne prétens pas changer pour ses beaux yeux.

ALCIDON.

Et moi, puisque tu veux vivre à ta fantaisie,
Ne crois pas que je quitte aussi ma jalousie:
Tu veux être inconstante exprès pour m'outrager,

Moi je ſerai jaloux pour te faire enrager.

DAPHNE'.

La réſolution eſt digne de louange.
Quels diſcours, Alcidon ! Quelle humeur ! chose étrange !
Quoi, pour ce que l'on aime avoir ces ſentimens !
Témoigner ſon amour par des emportemens ?
Eſt-ce que vous croyez que le ſecret de plaire
Se forme des tranſports d'une aveugle colere ?
Non, déſabuſez-vous ; ce n'eſt point par rigueur
Ni par emportement qu'on entre dans un cœur ;
C'eſt par beaucoup de ſoin, de reſpect, de tendreſſe ;
Il faut pour réuſſir auprès d'une maîtreſſe,
Rechercher ſes plaiſirs, ſans troubler ſon repos,
Admirer ſes vertus, ne point voir ſes défauts,
Montrer pour ſes ſouhaits beaucoup de complaiſance,
Deſſus ſa bonne foi prendre entiere aſſurance,
La croire aveuglement, & pour toucher ſon cœur,
La laiſſer faire enfin, c'eſt toûjours le meilleur.

CORINNE.

Oüi, ſans doute, voilà ce qu'un amant doit faire ;

Voila le moyen sûr pour trouver l'art de plaire
Que vous le prenez bien !

DAPHNE.

Cela se doit ainsi
Sans doute il doit changer, Bergere, & nous aussi ?
Et s'il faut qu'un amant soit pour une maîtresse,
Respectueux, soûmis, complaisant, sans foiblesse,
La maîtresse à son tour doit avoir pour l'amant,
Même soin, même ardeur, & même sentiment ;
Car enfin persistant dans votre humeur coquette,
Que vous reviendra-t'il ? Une joye imparfaite.
Vous ferez des amans, je ne dis pas que non ;
Mais vous en trouverez trente faux sans un bon :
On en voit tant par tout que l'on en sçait que faire,
Corinne, & pour le bon, on ne le trouve guere.
Il aime, vous avez quelque penchant pour lui.
Sans attendre à demain, concluez aujourd'hui,

Croyez-moi, bannissez ces chagrins & ces peines,
Unissez-vous tous deux par de plus douces chaînes;
Ainsi vous cesserez, pour un plaisir plus doux,
Vous d'être une coquette, & lui d'être un jaloux.
Voilà ce que, sans fard, j'ai crû vous devoir dire;
Profitez en tous deux; Adieu, je me retire.

SCENE III.

CORINNE, ALCIDON, PHILIS.

ALCIDON.

IL faut pour être heureux, changer, tu l'entens bien,
Me le promets-tu, dis!

CORINNE.

Non, je n'en ferai rien;
Berger, j'aurois trop peur de manquer de parole,

ALCIDON.

Ainsi donc pour mes vœux, l'espérance est frivole,
Ingrate, persister à suivre un tel défaut!
N'en reviendras-tu point?

CORINNE.

Non pas encore si-tôt;
Peut-être que le tems en me rendant plus sage
Un jour me défera de cette humeur volage,
Que lassée à mon tour d'offrandes & de vœux,
Je pourrai me résoudre à faire un seul heureux.

ALCIDON.

Ce ne sera pas moi; tu me fais trop connoître,
Que je suis...

CORINNE.

Et pourquoi ne croirois-tu pas l'être?

ALCIDON.

Tes mépris pour mes feux en sont de bons témoins.

CORINNE.

Pour mes autres amans, Berger, m'en vois-tu moins?

ALCIDON.

Et qu'ai-je de plus qu'eux pour me le faire croire

CORINNE.

Un peu de mon estime, & place en ma mémoire.

ALCIDON.

La faveur n'est pas grande, étant commune à tous.

CORINNE.

Tu serois trop heureux si tu n'étois jaloux.

ALCIDON.

Et puis-je ne pas l'être, & voir ton inconstance?
Mais quel bonheur aurois-je enfin?..

CORINNE.

Ma confidence:
Par elle tu sçaurois quels sont tous mes amans,
Et tu verrois pour eux mes secrets sentimens.

ALCIDON.

Voilà de ton esprit encore quelque artifice.

CORINNE.

Non, je ne promets rien que je l'accomplisse;
Bannis ta jalousie, & ces soins superflus,
Et tu verras...

ALCIDON.

Et bien, je ne le serai plus.
Mon cœur qui dans ses vœux n'aspire qu'à te plaire,

Pour prendre aveuglement jusqu'à ton caractere,
Accepte le parti.

CORINNE.

Si tu le suis; crois moi;
Tu ne te plaindras plus de moi, ni moi de toi.

ALCIDON.

Suivant ce qu'apresent tu viens de me promettre,
Comme ton confident, je me dois tout permettre,
Montre-moi ce Billet.

CORINNE.

Quoi...

ALCIDON.

De ce même jour
Tu me dois montrer...

CORINNE.

Oüi, ce qui vient de l'amour.
Si c'étoit d'un amant je te le ferois lire;
Mais ce Billet me vient, puisqu'il te le faut dire,
De la part d'une amie, & non pas d'un amant.

ALCIDON.

Non, non, je le veux voir, ou bien dès ce moment...

CORINNE.

De ce que je dirai je prétens être cruë.

ALCIDON.

Moi, je prétens que rien ne se cache à ma vûë.

CORINNE.

Tu ne me crois donc pas ?

ALCIDON.

Non, je le veux avoir:

Montre-le-moi, sinon...

CORINNE.

Et bien, tu le peux voir;

Mais pour avoir douté de mon amour sincere;

Si tu le vois, tiens-toi fort sûr de ma colere;

Elle suivra de près ton desir curieux.

ALCIDON.

Quoi...

CORINNE *lui présentant le Billet.*

Je ne dis plus rien, tien, lis si tu le veux.

ALCIDON *voulant le prendre.*

Oüi, oüi, je le lirai, je connois ta maxime.

CORINNE *le resserrant.*

Va, pour te le donner j'ai pour toi trop d'estime,

Tu cherche ma colere en voulant ce Billet;

Et je sens qu'avec toi je romprois à regret.

ALCIDON.

ALCIDON.

Comment, c'eſt donc ainſi que tu me tiens parole ?

CORINNE.

Comment, ainſi pour moi ta promeſſe eſt frivole ?

ALCIDON.

On ne devoit point voir de ſecret entre nous.

CORINNE.

Et tu m'avois promis de n'être point jaloux.

ALCIDON.

Ce Billet vient d'Arcas.

CORINNE.

Cela pourroit bien être

ALCIDON.

Il t'aime.

CORINNE.

Il ſe pourroit.

ALCIDON.

Il le fait trop connoître.

CORINNE.

Tu l'as dit.

ALCIDON.

Va, mon cœur renonçant à l'eſpoir
Te rend ta confidence, & ne veux plus te voir

CORINNE.

Et bien je la reprens, cette faveur insigne;
Ton procedé fait voir que tu n'en est pas digne.

SCENE IV.

CORINNE, PHILIS.

PHILIS.

POur vous voir bien remis je demeurois exprès;
Mais je vous vois broüillez tous deux plus que jamais.

CORINNE.

Je fais quand il me plait changer le personnage;
Mais voyons ce Billet qui lui fait tant d'ombrage.

BILLET.

Vous me pressez & desirez sçavoir,
Corinne, pour qui je soûpire.
J'aurois fait un serment de souffrir sans le dire;
Mais de vous refuser je n'ai pas le pouvoir.
Il faut le rompre, & faire un effort sur moi-même,
Pour vous aller dire que j'aime
TIRCIS.

PHILIS.

Tircis, Bergere! & que croit Alcidon ?
[illegible] a donc contre Arcas mal conçû ce ſoupçon·
[illegible]ur quelle conjecture a-t'il pris jalouſie ?

CORINNE.

[illegible]n rien peut d'un jaloux troubler la fantaiſie;
[illegible]n eſprit défiant le pourſuit en tous lieux
[illegible]t la moindre apparence eſt un monſtre à ſes yeux.

PHILIS.

[illegible]ependant c'eſt toujours uſer de tromperie;
[illegible]u diſois qu'il venoit de la part d'une amie.

CORINNE.

La tromperie eſt douce & permiſe en aimant,
Quand c'eſt pour s'aſſurer les vœux d'un autre amant.

PHILIS.

Plus je te conſidere, & plus je t'éxamine,
Plus je vois que toûjours tu veux être Corinne.

CORINNE.

Au nombre des amans on voit notre pouvoir,
N'en avoir qu'un à nous ce n'eſt point en avoir,
Un caprice, un ſoupçon, bien ſouvent le dégage,
Il faut de cent faveurs arrêter ce volage;

Puis au bout pour tout fruit nous avons le
chagrin
De le voir triompher de nous par son dédain
Mais lorsque de plusieurs on se voit la maî-
tresse,
Un, peut s'évanoüir sans que son change blesse
On ne s'apperçoit pas même de son départ;
Sans que l'on s'en chagrine, on l'impute au
hazard:
A peine est-il absent qu'un autre prend sa
place.
Il n'est point de dépit que ce plaisir n'efface;
Et quand tout réüssit au gré de mes desirs,
Quand je vois mes souhaits moindre que mes
plaisirs,
Je l'avoüerai, Philis, quoi que le Ciel destine
Je suis, & je veux être incessamment Corinne

PHILIS.

Tircis vient, je m'en vais.

CORINNE.

Non, demeure avec nous
Quand on a des témoins le triomphe est plus
doux.

SCENE V.

TIRCIS, CORINNE, PHILIS.

TIRCIS.

ENfin vous la ſçavez, mon indiſcrete flâme ;
[E]t vous avez tiré le ſecret de mon ame ;
[E]t ce qu'avecque ſoin j'avois toujours caché ;
[D]e ce cœur amoureux, vous l'avez arraché.

CORINNE.

[C]royez-moi, banniſſez ce ſcrupuleux Martyre,
[S']il eſt bien doux d'aimer, il l'eſt plus de le dire ;
[E]t ſans vous retrancher à pouſſer des ſoupirs,
[E]n nommant cet objet, contentez mes deſirs.

TIRCIS.

[H]élas ! Bergere, hélas ! dans mon Amour extrême,
[J]e n'ai point encore fait cet effort ſur moi-même.
[T]out tremblant de reſpect dans ma plus vive ardeur,
[C]e beau nom ne s'eſt point échapé de mon cœur.

CORINNE *bas à Philis.*

Il n'ose me nommer ſans doute en ta préſence.

(Haut.)

Vous nous en pouvez faire entiere confidence;
Philis eſt fort diſcrete, & je la ſuis auſſi;
Berger expliquez-vous ſans crainte & ſans
ſouci.

TIRCIS.

Puiſqu'il vous faut nommer pour qui ce cœur
ſoupire,
Et que je ne me puis empêcher de le dire,
C'eſt de tous nos hameaux, par d'inſignes fa-
veurs,
Celle...... c'eſt celle, enfin, qui charme tous
les cœurs,
Pour qui tous nos Bergers ont de ſecrettes flâ-
mes,
L'ornement de nos bois, le plaiſir de nos ames,
Dont les divins appas peuvent tout enflâmer,
Ce que l'on ne ſçauroit regarder ſans aimer.

CORINNE *bas à Philis.*

C'eſt mon portrait, Philis, il le fait trop con-
noître.

(Haut.)

Quittez ce grand reſpect que vous faites pa-
roître,

Nommez-nous cet objet sans craindre son
courroux,
Elle en pourroit avoir envie autant que vous.

TIRCIS.

Ce portrait que je fais sans Art, sans Artifice,
Vous dit-il pas assez que c'est......

CORINNE.

qui.

TIRCIS.

Cléonice.

CORINNE.

Cléonice! Berger, qu'osez-vous proposer?
On lui destine Arcas, elle doit l'épouser,
Avez vous bien prévû quel chagrin, quel martyre.......

TIRCIS.

Je me suis là dessus dit ce qu'on me peut dire.
La raison en secret pour combattre mes feux,
M'a fait appréhender le sort le plus affreux.
L'Amour même, l'Amour touché de mon
martyre,
Avant que m'enflâmer, cent fois me l'a sçû
dire.
Il n'a point affecté tous ces déguisemens,

Qu'il met le plus souvent dans le cœur des
Amans ;
Il ne s'est point servi pour cacher ses mysteres,
De tous ces faux brillans qui lui sont ordinaires ;
Les faveurs, les plaisirs ne m'ont pas attiré ;
Les douceurs de l'espoir ne m'ont point enyvré,
Je me suis peu flatté dans mon ardeur extrême;
Et ce n'est seulement que pour aimer que j'aime.
Le seul bien qui pourroit soulager mon tourment,
C'est d'exposer mes maux à cet objet charmant,
Faire voir à ses yeux le trouble de mon ame ;
Y peindre l'innocence & l'ardeur de ma flâme.
C'est-là tout mon espoir, & je ne vois que
vous
Qui puisse à mes souhaits donner un bien si
doux.

CORINNE.

Vous ne voyez que moy ?

TIRCIS.

Je ne vois que vous-même.

Elle vous aime fort, & vous l'aimez de même·
Vous pouviez aisément sans l'offenser en rien,
Me ménager près d'elle un moment d'entretien:
Enfin, Bergere, enfin, c'est sur cette assûrance
Que je vous ai fait part de cette confidence.

CORINNE.

Vous ne pouviez pour voir réüssir vos desseins,
Mettre vos interêts en de plus sûres mains.

TIRCIS.

J'ai bien crû que de vous j'obtiendrois cette grace.

CORINNE.

Oüi, Berger, il n'est rien que pour vous je ne fasse,
Je vais voir Cléonice; allez, je vous promets
De vous servir encore par de-là vos souhaits.

TIRCIS.

Que ne vous dois-je point obligeante Bergere?
C'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire:
Je vous devrai la vie, & mon sort sera doux;
Si j'ai jamais le bien de l'employer pour vous.

SCENE VI.

CORINNE, PHILIS.

PHILIS.

TU t'es bien abusée, & cela doit t'apprendre
A n'en point tant conter, de peur de te méprendre.

CORINNE.

Hé bien ! Philis, tu vois quel seroit mon tourment,
Si dedans ce malheur je n'avois qu'un Amant.
Si j'avois sur Tircis fondé mon espérance,
Voi quel seroit le fruit de ma persévérance !
Non, non, sans repentir je suivrai mes souhaits,
Le nombre des Amans n'incommode jamais,
Et pour fuir de l'Amour les bizarres foiblesses,
Il est bon d'en avoir de toutes les espéces.

PHILIS.

Tu t'offre cependant, Bergere, avec chaleur,
Auprès de Cléonice à servir son ardeur.

CORINNE.

Et tu crois que je veux lui tenir ma promesse ?

Apprens, Philis, apprens que ce n'est qu'une
adresse.
Je m'offre à le servir, & sous cette couleur
Je cherche à m'acquerir une place en son
cœur.
Je vais pour l'enlever aux yeux de Cléonice,
Employer à la fois l'adresse & l'artifice
Faire agir mes secrets, m'en servir tour à tour;
Et même, s'il le faut, je feindrai de l'Amour.

PHILIS.

Mais enfin, si malgré tes soins, ton artifice,
Il demeure toujours constant pour Cléonice ?

CORINNE.

Si je ne réüssis comme je me promets,
Si son cœur ne se rend soûmis à mes souhaits,
Et que ses sentimens ne suivent pas les nôtres.

PHILIS.

Eh bien ?

CORINNE.

Je l'oublirai comme j'ai fait bien d'autres.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAPHNE' *seul.*

QUoi, Daphné, n'as-tu point de honte
De te voir, de paroître en ce déguisement ?
Venir en cet habit pour chercher un Amant !
Helas ! c'est de l'honneur faire bien peu de compte.
Quand ton frere sçaura ce travestissement,
Que n'en croira-t'il point, dis, & quel jugement
Fera-t'on en ces lieux sur ce secret mystere ;
Chacun avec raison pourra s'en étonner ;
Mais on me le doit pardonner,
C'est l'amour qui me le fait faire.

L'amour, Daphné ! qu'ose-tu dire ?
As-tu bien consulté ton devoir, ta raison ?

Crois-tu que l'on t'excuſe en proferant ce
nom ?
Une fille à ton âge être ſous ſon empire !
Le connoître ; & de plus l'oſer nommer, helas!
Ai-je pû m'en défendre, & voir toûjours Arcas?
Non à tort ſur ce point mon ſexe s'effarouche,
J'aime, je le puis dire, Arcas m'aime, il ſuffit :
Si l'amour eſt doux à l'eſprit.
Il ne l'eſt pas moins à la bouche.

Ouvre les yeux, rentre en toi-même;
Trop crédule Daphné, qu'oſe-tu dire ? Arcas
Eſt charmé de tes yeux, épris de tes appas ?
Tu le dis, malheureuſe, & qui t'a dit qu'il
t'aime ?
Eſt-ce lui ? Nullement. Aveugle, ſors d'erreur.
Mais quoi ! pour Cléonice il a de la froideur,
Il évite l'Hymen, & le fait trop connoître :
Je ne me trompe point, il porte ailleurs ſa
foi ;
Je me flatte que c'eſt pour moi ;
Et c'eſt pour un autre peut-être.

Pour une autre ! Ah, chaſſons ce penſer odieux;

J'en mourrois. Il pourroit aimer en d'autre
lieux ?
Non, non, cela n'eſt point, ſa flamme m'eſt
connuë ;
Mon frere vient, cachons notre trouble à ſa
vûë.

SCENE II.

DAPHNE', ALCIDON,

DAPHNE'.

HE-bien, ſur mes diſcours, vous reglant
déſormais,
Berger, Corinne & vous, avez-vous fait la
paix ?

ALCIDON.

Non, l'ingratte perſiſte en ſon humeur volage.
Envain pour la fléchir j'ai tout mis en uſage ;
Rejettant vos conſeils, dédaignant mes diſ-
cours,
Elle ſuit ſon génie, & le ſuivra toûjours :
Mais quelqu'aveuglement, quelqu'ardeur qui
l'entraîne,
Je n'en porterai pas moi ſeul toute la peine ;

Je la partagerai, du moins, & l'on verra
Si ſur moi, ſur mes feux, Arcas l'emportera.

DAPHNE'.

Que parlez-vous d'Arcas, Berger, & que veut dire...

ALCIDON.

Comment ? Ignorez-vous que pour elle il ſoûpire ?
Il l'adore, elle l'aime, & c'eſt-là le ſujet
Qui fait qu'à ſon Hymen il conſent à regret.

DAPHNE'.

O Ciel ! qu'ai-je entendu !

ALCIDON.

L'ingratte s'abandonne
Au ridicule eſpoir que ſon Amour lui donne.
Il pretend l'épouſer, elle le croit auſſi,
L'Hymen de Cléonice eſt ſon plus grand ſouci.
Il le recule, il croit que pour rompre avec elle.
Le tems lui fournira quelque adreſſe nouvelle

DAPHNE'.

Helas ;

ALCIDON.

Ils comptent mal, dès ce même moment
Je viens de m'oppoſer à ce retardement ;
Aſſemblant les parens tant d'un côté que d'autre,

Leur avis s'eſt trouvé conforme avec le nôtre,
Ils preſſent, tout eſt prêt pour ſe donner la main,
Et ce ſera ce ſoir, ou le plûtard demain.

DAPHNÉ.

Comment, que faites-vous?

ALCIDON.

Ce qu'il faut que je faſſe;
Ce qu'un autre feroit, s'il étoit à ma place.

DAPNNE'.

Mais vous ne ſongez pas qu'à tant précipiter,
Vous faites... Croyez-moi, vous allez tout gâter.

ALCIDON.

Comment? c'eſt un Rival dont il me faut défaire,
Ç'en eſt-là le moyen.

DAPHNE'.

D'accord. Mais cette affaire.

ALCIDON.

Moins je la preſſerai, plus j'aurai de ſouci;
En lui donnant du tems il pourra... Le voici.
Suivons notre deſſein. Je me trouble à ſa vûë.
Parlons.

DAPHNE'.

Quoiqu'il arrive, hélas! je ſuis perduë.

SCENE

SCENE III.

ARCAS, ALCIDON, DAPHNE'

ARCAS *à Alcidon.*

VOyez-vous qu'en ces lieux on montre quelque ardeur,
Pour faire réussir notre commun bonheur ?

ALCIDON.

Ce grand préparatif en bannit la tristesse.
Et l'on n'entend par tout que des cris d'allegresse.

ARCAS.

Nous devons pour ne pas rallentir tant de vœux,
Profiter promptement de ces momens heureux.

ALCIDON.

Oüi, vous devez répondre à la commune joïe.
Et joüir du bonheur que le Ciel nous envoïe.

ARCAS.

Ce Loup vaincu, Berger, nous ne craindrons plus rien,
Et nous éviterons mille maux pour un bien.

ALCIDON.

De quoi me parlez-vous ?

ARCAS.

De la prochaine chaſſe,
Où nous devons du monſtre anéantir l'audace,
Le vaincre, & par ſa mort bannir notre ſouci,
Qui vous étonne?

ALCIDON.

Moi? Je vous parlois ici
Du pompeux appareil pour l'illuſtre journée,
Où l'on doit accomplir votre heureux Hymenée.

ARCAS.

Ainſi votre diſcours s'accordoit mal au mien.
Nous nous trompions tous deux, Berger, je le vois bien.
Parlons à cœur ouvert, c'eſt trop long-tems ſe taire,
Vous preſſez mon Hymen, & moi je le differe.
De le voir achevé vous faites vos ſouhaits,
Et je voudrois l'avoir reculé pour jamais.
Non pas que Cléonice à mes yeux ne ſoit belle,
Charmante; mais le Ciel ne m'a pas fait pour elle,
Ou pour mieux dire, avant cet Hymen arrêté,
J'étois déja ſoûmis ſous une autre beauté:
Son pouvoir à mes yeux s'étoit fait reconnoître;

L'Amour qui de nos cœurs eſt le ſouverain Maître,
Et qui ne reconnoit d'interêt que le ſien,
A pour d'autres deſirs depuis fermé le mien.
Enfin de vous dépend toute ma deſtinée,
Et ſi vous preſſiez moins ce funeſte Hymenée ..

ALCIDON.

Moi ? Ce ſont vos parens, Berger, & non pas moi ;

ARCAS.

Il eſt vrai, mes parens m'ont preſcrit cette loi
Tout m'empreſſe, interêt, devoir, raiſon, juſtice,
Je le veux ; mais parlons ici ſans artifice,
Parens, devoir, juſtice, interêts, raiſon, loi
Berger, tout eſt pour moi, ſi j'obtiens votre voix.
Comme c'eſt de vous ſeul, & par votre ſuffrage
Que je veux obtenir la beauté qui m'engage ;
C'eſt à vous ſeul auſſi que j'adreſſe mes vœux ;
Si vous y conſentez, je ſerai trop heureux.

ALCIDON.

Vous pouvez librement au gré de votre envie,
Sans vous embarraſſer, ſuivre votre génie,
Rompre votre Hymenée, aimer en d'autres lieux.

Contentez votre esprit, satisfaites vos yeux,
Expliquez vos desirs & les faites connoître,
Je n'y resiste point, vous en êtes le maître;
Mais, Berger, si pour voir réüssir vos souhaits,
Il vous faut mon aveu, vous ne l'aurez jamais.

ARCAS.

Jamais! & quoi, mon choix peut-il taut vous déplaire?
Hélas! pour vous fléchir, dites, que faut-il faire?

à Daphné.

Voudriez-vous pour moi, Berger, auprès de lui
Seconder mes desirs, me prêter votre appui?
Il est votre parent, vous l'aimez il vous aime,
Sans doute il fera plus pour vous que pour moi-même.
Parlez.

DAPHNE'.

Qui moi, Berger? Que je parle pour vous?

ARCAS.

O üi; vous pourrez, peut-être adoucir son courroux.

DAPHNE'.

Vous vous adressez bien, & pour votre avantage

ous ne pouviez briguer un plus zelé suffrage :
e connoissez-vous bien ? Sçavez-vous qu'aujourd'hui
ly pour vous refuser plus d'interêt que lui ?
ue si près d'Alcidon j'employois la priere,
: seroit à dessein de vous être contraire.
ue ce qu'il fait me plaît, qu'avec toute l'ardeur,
: vais fortifier ce parti dans son cœur.
'est vous en dire assez, & vous faire connoître
obstacle qu'à vos vœux je prétens faire naître.

ARCAS.

vec cette chaleur s'emporter contre moi !
en devine la cause, oüi, Berger, je la voi.
lélas ! pour éviter le malheur qui me presse,
iel, à qui désormais veux-tu que je m'adresse ?
orinne vient à nous, implorons son pouvoir;
lle peut à mes vœux redonner quelque espoir.
assurons-nous, je vais lui parler, & j'espere
u'elle m'écoûtera peut-être sans colere.

SCENE IV.

CORINNE, DAPHNE, ALCIDON, ARCAS.

ALCIDON.

N'En soyons pas témoins, fuyons,

CORINNE.

Comment, Berger

Eviter ma présence; est-ce un si grand danger

ALCIDON.

J'ai si mal réussi dans votre confidence,
Que je dois éviter jusqu'à votre présence;
Et puis, Arcas vous veut découvrir un secret
Je me retire exprès de peur d'être suspect.

SCENE V.

CORINNE, ARCAS, DAPHNE

CORINNE.

ME dit-il vrai, Berger, qu'avez-vous me dire?

ARCAS.

Beaucoup, Berger, helas!

DAPHNE.

Ciel!

CORINNE.

Votre cœur ſoûpire :
'entens à demi-mot ce que dit un ſoûpir.
'ous voulez m'expliquer quelque amoureux deſir.

ARCAS.

)üi, je veux vous parler de la plus pure flâme
ue l'Amour ait jamais allumé dans une ame.

CORINNE.

'ai-je pas deviné ? Je m'y connois. Eh bien!
'ous pouvez librement m'en faire un entretien.

ARCAS.

our vous faire un aveu de cette conſéquence,
e Berger m'eſt ſuſpect, & je crains ſa préſence :
faut pour m'expliquer un ſecret rendez-vous.
uis-je le demander, me l'accorderez-vous ?

CORINNE.

e vous le refuſer, me feroit-il poſſible ?
ous demandez trop bien, & j'ai le cœur ſenſible.

ARCAS.

Quel bonheur! maintenant mon sort dépend
de vous.
Et j'attens dès tantôt ce secret rendez-vous.

SCENE VI.

CORINNE, DAPHNE'.

DAPHNE'.

ET moi j'attens la mort pour finir mon
martyre.
Fuyons.

CORINNE.

Et vous, Berger, n'avez-vous rien à dire?

DAPHNE'.

Non, je n'ai rien, Bergere, à vous faire sça-
voir.

CORINNE.

Tout de bon?

DAPHNE'.

Oüi, sans doute; & que pourrois-je avoir?

CORINNE.

Je gagerois, voyant ce soin de vous dé-
fendre,

Que vous-avez, Berger, quelque chose à m'ap-
prendre.

DAPHNE.

Moi! j'atteste le Ciel.....

CORINNE.

Hé, ne jurez de rien.

Avant que de répondre, examinez vous bien.
Songez. N'avez-vous rien qui vous trouble à
ma vûë,
Votre ame en me voyant n'est-elle point
émûë.
Ne ressentez-vous point quelque chose de
doux?
Vous soûpirez?

DAPHNE.

D'accord. Mais ce n'est pas pour vous.

SCENE VII.

CORINNE.

IL a beau dire, en vain il garde le silence
Ce Berger à pour moi plus d'Amour qu'il ne
pense.
Il est jaloux, sans doute, & ne peut sans effroi,

Voir ce nombre d'Amans que je tiens sous ma
Loy.
Chagrin d'entendre Arcas me dire en sa présence,
Qu'il vouloit d'un secret me faire confidence,
Il n'a pû l'écouter sans un dépit jaloux,
Et voilà le sujet qui cause son courroux.
Que d'Amans! chaque jour, chaque instant on
voit naître,
On s'en défend en vain, & je n'ai qu'à paroître;
Je ne vois que Tircis, qui d'erreur transporté,
Se range follement sous une autre beauté.
Pour m'en venger je vais employer l'artifice,
Et contraindre son cœur à me rendre justice.
Cléonice paroit, sçachons son sentiment.

SCENE VIII.

CLEONICE, CORINNE.

CORINNE.

Enfin nous approchons du bienheureux
moment,
Où l'Hymen favorable aux souhaits de ton
ame,

De fille qu'on te voit te va changer en femme.
Je voudrois bien sçavoir, & tu peux, si tu veux,
Eclaircir maintenant mon désir curieux,
A la veille d'un jour de cette conséquence,
Dans ces extrêmitez, ce qu'une fille pense.
Pour moi, je croi que c'est un plaisant embarras,
De vouloir pénétrer dans ce qu'on ne sçait pas.
L'imagination, sérieuse, modeste,
N'ose aller plus avant, feint d'ignorer le reste:
Mais l'esprit plus subtil dans un tel entretien
Voit tout, pénétre tout, & n'en témoigne rien.
N'est-il pas vrai?

CLE'ONICE.

Hélas! j'ignore ce mystere.

CORINNE.

Tu prétens avec moi te cacher & te taire,
Toy?

CLE'ONICE.

Non, je ne sçai point l'Art de dissimuler;
Et si je le sentois, tu m'en verrois parler.
Le moyen, je n'ai pas le tems de me connoître;
Arcas de son côté s'en plaint aussi peut-être.
Si de l'Hymen, l'Amour avoit formé les nœuds,

Je ſerois plus contente, il ſeroit plus heureux:
Mais ſans le préſentir, ſans conſulter ſa flâme,
A peine il me connoît que l'on me fait ſa femme :
Sans voir ſi c'eſt pour moi quelque choſe de doux,
A peine l'ai-je vû, qu'on le fait mon époux.
Etrange tyrannie. Hélas ! eſt ce une affaire,
Où notre propre aveu ne ſoit pas néceſſaire ?
Pour avoir un époux ſelon notre déſir,
Ne peut-on nous laiſſer liberté de choiſir ?
Il faut pour parvenir à ce bonheur ſuprême,
Pour le bien diſcerner, en juger par ſoi-même,
Avant que ſe ſoûmettre au pouvoir de ſes Loix,
Les yeux en font l'eſſai, l'eſprit en fait le choix;
Son entretien, le tems, tout nous le fait paroître,
Ainſi l'on s'accoûtume après à ſe connoître,
A ſe ſouffrir l'un l'autre, à s'entendre, à ſe voir,
Et l'on vient à s'aimer ſans s'en appercevoir.

CORINNE.

A juger ſainement de toutes ces grimaces,

Arcas n'a pas l'honneur d'être en tes bonnes graces,
Je le jugerois bien. N'est-ce point qu'aujourd'huy,
Quelqu'autre te plairoit peut-être plus que lui ?

CLE'ONICE.

Moy, Corinne?

CORINNE.

Toi-même. Il entre du mystere,
Cléonice, au discours que tu viens de me faire.
Qui refuse un Epoux, doit avoir un Amant.

CLE'ONICE.

Hélas!

CORINNE.

L'ai-je pas dit? C'est cela justement.
Et qui de nos Bergers à l'honneur de te plaire?
Seroit-ce Cidamant?

CLE'ONICE.

Que me dis-tu Bergere?

CORINNE.

N'est-ce point Dorilas?

CLE'ONICE.

Ah! cesse ce discours.

CORINNE.

Licidas ? Palemon ?

CLE'ONICE.

Veux tu parler toûjours.

Laisse moy.

CORINNE.

Ce n'est pas Tircis, je m'imagine ;

Tu ne lui parle pas.

CLE'ONICE.

Qu'il est bienfait, Corinne.

CORINNE.

C'est donc lui qui te plait ?

CLE'ONICE.

Moy.

CORINNE.

Le trouver bien fait

Ce n'est pas le haïr, c'est l'aimer en effet.

CLE'ONICE.

Hé bien ! puisqu'il te faut découvrir ma foi-
blesse ;

Je ne hais point Tircis : Oüi, je te le confesse,

Si l'on me le donnoit à la place d'Arcas,

Je pense que l'Hymen ne me déplairoit pas.

CORINNE.

Cela seroit fort bien si l'on te laissoit faire.

Mais Arcas t'est donné par tes parens, Bergere,
Ils ne souffriront point ton changement; ainsi
Tu dois chasser l'Amour.

CLEONICE.

Je le fais bien aussi.
Et malgré le penchant de ma nouvelle flâme,
Mon devoir, ma raison, sont puissans dans mon
ame.
Tout est contre Tircis, tout parle pour Arcas;
A ma confusion dans ce grand embarras:
Pour le chasser de moi, je fais en son absence,
Des protestations d'éviter sa présence.
A ne le plus souffrir mes sens sont résolus,
Mais quand je le revois, je ne m'en souviens
plus.
Il faut pourtant, Corinne, oublier sa per-
sonne,
La raison me le dit, le devoir me l'ordonne;
Oüi, je veux désormais lui montrer mon cour-
roux.
Je veux.......

CORINNE.

Achéve donc.

CLEONICE.

Hélas! il vient à nous.

CORINNE.

Ne te découvre pas, garde bien de le faire.

CLE'ONICE.

Si je reste en ces lieux, j'aurai peine à me taire;
Je ne répons de rien s'il vient à me parler;
De peur d'en dire trop, j'aime mieux m'en aller.

SCENE IX.

CORINNE, TIRCIS.

TIRCIS.

HE bien! avez-vous vû cette aimable Bergere?

CORINNE.

Je viens de lui parler, & de bonne maniere.

TIRCIS.

De mon Amour?

CORINNE.

Sans doute.

TIRCIS.

Avez-vous peint l'ardeur,
Corinne, dont ses yeux ont embrasé mon cœur?

CORINNE.

Vous n'auriez pas mieux fait, quand ç'eût été vous-même.

TIRCIS.

Avez-vous bien parlé de mon respect extrême?

CORINNE.

Oüi.

TIRCIS.

Que le seul espoir que j'ai dans mon tourment,
C'est de l'aimer toûjours, & la voir un moment;
Qu'après, sans me flatter, d'aspirer à lui plaire,
J'irai loin de ses yeux l'adorer, & me taire.

CORINNE.

Oüi, j'ai dit tout celà, je vous assûre.

TIRCIS.

Hé bien,
Qu'à-t'elle répondu? Déclarez-le moi.

CORINNE.

Rien.

TIRCIS.

Rien! mais dans ses beaux yeux, ou dessus son visage,
Dites, n'avez-vous point surpris quelque présage

Favorable à ma flâme, ou contraire à mes vœux ?

Enfin serai-je heureux, Corinne, ou malheureux ?

Parlez.

CORINNE.

Que voulez-vous, Tircis, que je vous dise,
J'ai vû dans sa personne une grande surprise,
Son teint à mes discours à changé de couleur,
Ses yeux me témoignoient quelque trouble en son cœur ;
Elle alloit me répondre, inquiétte, égarée ;
Mais, vous voyant venir, elle s'est retirée.

TIRCIS.

Que veux dire, Corinne, un semblable embarras ?

Dites-le moi.

CORINNE.

Qui, moi ? Je ne m'y connois pas.

TIRCIS.

A parler franchement, sans avoir l'ame vaine,
Je ne prens point cela pour des marques de haine.

CORINNE.

Et s'il faut franchement m'expliquer à mon tour,

Je ne prens point cela par des marques d'amour.

TIRCIS.

Mais si ma flâme avoit moins dequoi la surprendre,
Elle n'avoit, Corinne, aucun combat à rendre;
Sans vous marquer son trouble, & son étonnement,
Elle auroit répondu selon son sentiment.
Et lorsque j'ai parû, loin de fuïr ma présence,
Ses yeux m'auroient instruit de son indifference.
Cependant, que fait-elle, & que m'apprenez-vous?
La voit-on contre moi s'emporter de courroux?
Vous lui faites pour moi l'aveu de mon audace,
Ce discours-là surprend, cet aveu l'embarrasse,
Son visage se change, & semble se troubler,
Je parois au moment qu'elle veut vous parler,
Elle me voit, se tait, m'évite, & se retire.
Bergere, dites-moi ce que cela veut dire?

CORINNE.

Beaucoup pour un amant qui cherche à se flater.

Mais peu pour un qui veut moins croire, & plus douter :
Car, Berger, l'apparence enfin que Cléonice
Pût vous favoriser sans faire une injustice,
A la veille qu'Arcas doit être son époux ?
Faut-il vous étonner, si lui parlant de vous,
Beaucoup d'étonnement paroît sur son visage :
C'est d'un secret dépit un assûré présage ;
Elle alloit éclater, & vous voyant venir,
Tout son ressentiment alloit à vous punir ;
Mais ne vous croyant pas digne de sa colere,
Elle a bien mieux aimé vous laisser, & se taire.

TIRCIS.

C'est votre sentiment, mais ce n'est pas le mien.

CORINNE.

C'est pourtant le plus sûr, Berger.

TIRCIS.

Je n'en sçai rien.

CORINNE.

Je m'y connois, Tircis, & vous me devez croire.

TIRCIS.

Comment ! en un moment perdez-vous la mémoire ?

Vous me venez de dire, & je m'en souviens
bien,
Que dans cet embaraas vous ne connoissiez
rien:
Voulez-vous maintenant m'assurer du con-
traire?
C'est mon cœur que j'en crois, c'est lui belle
Bergere,
Qui depuis le moment que l'Amour l'a char-
mé
Ne s'est point applaudi de l'espoir d'être aimé.
Il me flatte aujourd'hui d'une ombre d'espe-
rance,
Peut-être m'abusai-je enfin à l'apparence;
Mais me dût cette erreur assurer le trépas,
Je ne m'en puis défendre, & ne m'en cache
pas:
A moins que Cléonice à mes yeux elle-même;
Ne me vienne tirer de cette erreur extrême,
Je croirai toûjours...

CORINNE.

Mais....

TIRCIS.

Quoi qu'il en soit, helas!

Ce penser m'estbien doux, ne m'en retirez pas;
A mille maux crüels, c'est me livrer en proye.

CORINNE.

Je me garderai bien de troubler votre joye;
Il ne tient pas à moi que selon vos desirs,
Vous ne passiez vos jours en d'éternels plaisirs.

TIRCIS.

Je le sçai, & vous suis trop obligé, Bergere;
Mais de grace, achevez.

CORINNE.

Que faut-il encore faire;

TIRCIS.

Auprès de Cléonice employer votre voix;
Tâcher de lui parler une seconde fois;
Et s'il se peut, pour rompre un chagrin qui me tuë,
Me ménager près d'elle un moment d'entre-vûë.

CORINNE.

S'il ne tient qu'à cela, je vais présentement
La chercher, lui parler, la presser vivement;
Je m'en vais pour la rendre à vos vœux plus propice,
Employer à la fois, l'adresse, & l'artifice;
Et si par mes discours je ne la fais changer,

A sa place je suis à vous pour vous vanger.

TIRCIS.

Pour fléchir sa rigueur, n'épargnez rien, Bergere,
A l'adresse, aux discours, ajoûtez la priere.

CORINE.

Adieu : souvenez-vous ; pour flater vos souhaits,
Que j'engage mon cœur pour ce que je promets.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CORINNE *seule.*

QUand on a tant d'Amans à qui l'on
cherche à plaire,
Qu'on n'en veut perdre aucun, on n'est pas
sans affaire.
Je suis seule, je puis reprendre mes esprits;
Examinons un peu tout ce que j'ai promis:
N'oublions rien sur tout. Dorilas me demande
Un Bouquet de ma main; Damon une guir-
lande:
Lycas un Bracelet de mes propres cheveux;
Ligdamon un baiser, l'enjoüé Doris deux.
J'ai donné rendez-vous au Berger Céliandre,
Arcas m'en demande un. Il faut ici l'attendre,
Encor qu'à Cléonice on ait promis sa foi,
Ce Berger y répugne, & soupire pour moi.
Si

Si je lui faisois voir Cléonice infidelle,
Que Tircis l'aime fort, qu'il est fort aimé d'elle;
Il romproit avec elle, & me seroit acquis;
Mais n'en témoignons rien. Non je perdrois Tircis:
Plus je vois ce Berger éviter mon adresse,
Plus il me prend par là; voilà notre foiblesse.
L'autre est déja soûmis au pouvoir de mes yeux;
Et le bien qu'on possede est le plus précieux.
Chose étrange! Arcas m'aime, il aspire à me plaire,
J'ai pourtant pour ses feux peu d'estime; au contraire
J'en ai trop pour Tircis, qui n'en a point pour moi.
Cependant par l'effet de ce je ne sçai quoi,
Je vais sacrifier un Berger qui m'adore,
Pour un qui de m'aimer n'est pas trop sûr encore.
Telle est sa destinée, & la mienne aujourd'hui.
Je l'attens, toutefois dois-je parler à lui?
Oüi, pourquoi balancer, je suis jeune & coquette,
A mon âge il est doux d'écoûter la fleurette;
C'est un charme secret que l'on hait rarement;
Et soit qu'il plaise ou non, c'est toûjours un Amant.
Le voici.

SCENE II.

CORINNE, ARCAS.

CORINNE.

VOus voyez que j'y suis la premiere;
C'est tenir sa parole, & de belle maniere.

ARCAS.

Aussi vous m'en voyez dans la confusion;

CORINNE.

Ce n'est pas de cela dont il est question.
Vous en êtes confus, je n'en fais point de doute,
Mais il s'agit d'amour, parlez, je vous écoûte.

ARCAS.

Oüi, Bergere, il est vrai, c'est d'amour qu'il s'agit;
Avant que de venir, j'ai crû m'être tout dit.
Mon esprit affermi tantôt par votre absence,
Fournissoit à ma bouche un torrent d'éloquence.
Mon cœur dans ses transports me répondoit de moi,
Je me promettois tout; & lorsque je vous voi,
Qu'à m'écoûter votre ame avec plaisir aspire,

Je cherche, je me trouble, & ne sçai plus que
dire.

CORINNE.

Pour calmer l'embarras qui semble vous saisir,
Si je le devinois, vous ferois-je plaisir?

ARCAS.

Que vous épargneriez de tourmens à mon
ame,
Si vous sçaviez...

CORINNE.

Je sçai à qui va votre flâme.

ARCAS.

Vous le sçavez?

CORINNE.

Et pour flater votre dessein,
Je veux faire avec vous la moitié du chemin.
C'en est peut-être trop, Berger, la bien-séance
Souffre malaisément une telle licence;
Mais pour ce qu'on estime en ces extrêmitez,
On passe par dessous toutes formalitez.
Je sçai...

ARCAS.

Que dites-vous? Vous sçauriez le sup-
plice,
Que prépare pour moi l'Hymen de Cléonice.

CORINNE.

Oüi.

ARCAS.

Que sans consulter ni mon cœur ni le sien,
Nos parens ont entr'eux...

CORINNE.

C'est ce que je sçai bien.

ARCAS.

Ah ! que vous me charmez ! Dieux quelle joye extrème.
Non, je ne pouvois mieux m'adresser qu'à vous-même.
Mais, qui vous a pû dire, avoüez-le entre-nous
Que c'est Daphné que j'aime ?

CORINNE.

Hem ? Quoi ? que dites-vous ?

ARCAS.

Daphné.

CORINNE.

Sœur d'Alcidon ?

ARCAS.

Oüi, Bergere, elle-même.

CORINNE.

Qui, Daphné, dites-vous ?

ARCAS.

Oüi, c'est elle que j'aime.

Mon cœur depuis long-tems charmé de ses
appas...

CORINNE.

À dire vrai, voilà ce que je ne sçai pas.

ARCAS.

Vous ne le sçavez pas!

CORINNE.

Non.

ARCAS.

Vous disiez...

CORINNE.

Que faire?

Je me trompois.

ARCAS.

Hé bien, je vous l'apprens, Bergere;
Oüi, c'est cette beauté qui me tiens sous sa loi.
Je ne puis aimer qu'elle...

CORINNE.

Eh, que m'importe à moi.

ARCAS.

Cependant on veut rompre une amitié si chere,
Et par un autre hymen...

CORINNE.

Je n'y sçaurois que faire.

ARCAS.

Vous pouvez toutefois soulager mon tourment,
Il ne tiendra qu'à vous.

CORINNE.

Moi, Berger, & comment?

ARCAS.

Mes parens, qui tantôt me donnoient Cléonice,
Pressez par ma douleur, touchez par mon supplice,
Changeroient de pensée, ainsi qu'ils me l'ont dit,
Pourvû qu'à mon bonheur Alcidon consentît;
Mais lorsque j'ai voulu le pressentir lui-même:
Je l'ai vû contre moi dans un dépit extrême,
Soit qu'il m'ait à mépris, ou soit que pour sa sœur
Il ait jetté les yeux sur un parti meilleur.
Vous pouvez tout sur lui, si vous vouliez, Bergere,
Parler en ma faveur pour vaincre sa colere,
Quelque ressentiment qu'ait pour moi son courroux,
Il aura de la peine à tenir contre vous.

CORINNE.

Voilà donc le ſujet de cette confidence.
Vous-même déclarez ce ſecret d'importance,
Qu'afin de m'obliger à ſeconder vos vœux,
Et prier Alcidon d'autoriſer vos feux.

ARCAS.

Oüi, c'eſt le ſeul eſpoir qui flatte mon attente,
Je connois vos bontez, & l'humeur obligeante
Qui vous porte ſans ceſſe à ſervir vos amis.

CORINNE.

Je vais vous faire voir à quel point je la ſuis.

ARCAS.

Puis-je eſperer ce bien?

SCENE III.

DAPHNE', CORINNE, ARCAS.

DAPHNE'.

Qu'apperçois-je? Je tremble.
Ils m'ont donc prévenuë. Ah! Dieux ils ſont enſemble?

CORINNE.

J'apperçois Coridon, je vais tout de ce pas,
Pour vous servir lui dire...

ARCAS.

Ah ! ne le faites pas ;
Bergere, c'est de lui dont il me faut défendre ;
Je crains...

CORINNE.

Examinez comme je vais m'y prendre ;
Soyez-en le témoin, demeurez, je le veux.
Vous verrez mon adresse à seconder vos vœux.
Approchez, Coridon, il s'agit d'une affaire,
Qui rend votre présence en ces lieux necessaire.

DAPHNE'.

Ma présence !

CORINNE.

Oüi. Berger.

DAPHNE'.

Moi, Bergere, & pourquoi?

CORINNE.

Arcas, que vous voyez, vient de s'ouvrir à moi ;
Il aime, devinés, Berger, qui ce peut être ;

DAPHNE'.

Moi, que je le devine, eh ! puis-je la connoître?

CORINNE.

Oüi, vous la connoissez.

DAPHNE'.

DAPHNÉ.

Je cherche vainement.

CORINNE.

Encore ?

DAPHNÉ.

C'est vous, peut-être.

CORINNE.

Il choisit mieux, vraiment;
Il aime éperduëment Daphné votre Cousine.

DAPHNÉ.

Il aimeroit Daphné ! Que dites-vous, Corinne ?

ARCAS.

Qu'avez-vous dit, Bergere ?

CORINNE.

Écoûtez jusqu'au bout;
Oui, c'est Daphné qu'il aime.

DAPHNÉ.

Ah Ciel !

CORINNE.

Ce n'est pas tout.
Ce Berger prétend rompre avec Cléonice,
Pourvû qu'à ces desirs Alcidon soit propice.
Il implore mes soins pour le toucher.

DAPHNÉ.

Eh bien,

Qu'avez-vous résolu ?

CORINNE.

Moi ? de n'en faire rien.

Si j'employois mes soins auprès de ce qu'il aime.

Que diroit Cléonice ; Alcidon, & vous même.

ARCAS.

Bien loin de me servir, vous parlez contre moi ;

Quel en est le sujet, la raison, & pourquoi ?

CORINNE.

Pour vous punir, Berger, de votre extravagance ;

Me chercher, me choisir pour une confidence !

Moi ? Dans l'âge où je suis, sans trop blesser les yeux,

Je croi valoir encore quelque chose de mieux.

ARCAS.

Ah, Ciel ! de tous côtez on me joue, on m'outrage,

C'en est trop, je ne puis en souffrir davantage.

DAPHNE'.

Est-ce une vérité que ce qu'elle m'a dit,

Berger, Daphné peut-elle occuper votre esprit

ARCAS.

J'en ai trop avancé pour m'en vouloir dédire ;
Oüi, j'adore Daphné, pour elle je soûpire,
L'hymen de Cléonice attire tous les vœux,
Ses parens & ses miens en sont d'accord entr'eux,
Alcidon le poursuit avec un soin extrême,
Vous prenez son parti ; Corine en fait de même,
Tout m'en semble imposer la tirannique loi ;
Mais malgré tous les vœux que l'on fait contre moi,
Malgré tous mes parens, Alcidon, vous, Corinne,
Que le Ciel s'en courrouce, & le sort s'en mutine,
Rien ne m'obligera de changer de desir,
Et je l'adorerai jusqu'au dernier soûpir.

SCENE IV.

DAPHNE', CORINNE.

DAPHNE'.

Sçachez, Berger...

CORINNE.

Il fuit, & ne peut vous entendre.

DAPHNE'.

Ah, que m'avez-vous dit ? & que viens-je d'apprendre ?

CORINNE.

Est-ce que mon discours auroit pû vous fâcher.

DAPHNE'.

Au contraire, ma joye à peine à s'en cacher.
La déclaration que vous venez de faire,
Me charme tellement que je ne puis m'en taire.

CORINNE.

Comment! elle seroit selon votre desir?

DAPHNE',

Oüi, vous ne me pouviez faire un plus grand plaisir.

CORINNE.

Seroit-il vrai, Berger.

CORINNE.

Voilà donc le ſujet de cette confidence.
Vous-même déclarez ce ſecret d'importance ?
Qu'afin de m'obliger à ſeconder vos vœux,
Et prier Alcidon d'autoriſer vos feux.

ARCAS.

Oüi, c'eſt le ſeul eſpoir qui flatte mon attente,
Je connois vos bontez, & l'humeur obligeante
Qui vous porte ſans ceſſe à ſervir vos amis.

CORINNE.

Je vais vous faire voir à quel point je la ſuis.

ARCAS.

Puis-je eſperer ce bien ?

SCENE III.

DAPHNE', CORINNE, ARCAS.

DAPHNE'.

Qu'apperçois-je ? Je tremble.
Ils m'ont donc prévenuë. Ah ! Dieux ils ſont enſemble ?

DAPHNE'.

Rien n'eſt plus véritable.

CORINNE.

Tout de bon ?

DAPHNE'.

Tout de bon, ou que le Ciel m'accable.

CORINNE.

Quoiqu'il puiſſe arriver, vous ne changerez pas ?

DAPHNE'.

Non, pourvû que jamais vous n'écoutiez Arcas.

CORINNE.

Ah! de ne le plus voir je vous fais ma promeſſe.

DAPHNE'.

Et moi, je vous répons de toute ma tendreſſe.

CORINNE.

Ce que vous promettez me plaît infiniment.

DAPHNE'.

Ce que vous m'avez dit me touche extrêmement.

CORINNE *à part.*

Que ce plaiſir m'eſt doux !

DAPHNE' *à part.*

Que cette erreur m'eſt chere!

CORINNE.

Adieu, charmant Berger.

DAPHNE'.

Adieu belle Bergere.

CORINNE.

Cet aveu me plaît plus que vous ne pensez pas.

DAPHNE'.

Le vôtre m'a tiré d'un fâcheux embarras.

CORINNE.

Me conserverez-vous toujours votre tendresse?

DAPHNE'.

Serez-vous ferme, vous, dedans votre promesse?

CORINNE.

Si je ne vous la tiens, que je meure en ce lieu.

DAPHNE'.

Et moi pareillement.

CORINNE.

Adieu, Berger.

DAPHNE'.

Adieu.

SCENE V.

CORINNE, ALCIDON.

ALCIDON.

Est-ce encore un Amant ? Ton humeur agréable
Lui plaît-elle ? A tes yeux a t'il dequoi charmer ?

CORINNE.

Peut-être ; il est bien fait, je suis assez aimable,
Avec ces qualitez on se peut estimer.

ALCIDON.

Tu veux donc, persistant dans cette humeur volage,
En tous tems, avec tous suivre ces sentimens ;

CORINNE.

Dois-tu t'en étonner ? Je suis fille, à mon âge,
C'est un plaisir bien doux, que d'avoir des Amans.

ALCIDON.

Est-ce un si grand plaisir qu'une telle victoire,
Et crois-tu que de toy l'on fasse plus d'état ?

CORINNE.

Oüi, vraiment, c'eſt de là que dépend nôtre
gloire,
Plus nous avons d'Amans, plus nous avons
d'éclat.

ALCIDON.

Mais, dis-moi, puiſqu'il faut répondre à ta
foibleſſe,
Que doit faire un Amant dans un tel em-
barras?

CORINNE.

Il doit-être ſoumis aux vœux de ſa Maîtreſſe;
Tout ſouffrir, tout entendre, & n'en murmu-
rer pas.

ALCIDON.

Approuve qui voudra cette injuſte maxime.
Moi, je la ſouffrirois? Je l'endurerois, moi?

CORINNE.

Oüi, ſi tu veux pour toy conſerver mon
eſtime,
Si non ne me plus voir: Il ne tiendra qu'à toy.

ALCIDON.

Oüi, oüi, c'eſt le parti que l'on me verra
prendre;
Je ne te verrai plus, je te le promets bien.

CORINNE.

Dans l'aveugle courroux qui vient de te surprendre,
Tu le dis, tu le crois, mais tu n'en feras rien,

ALCIDON.

Je t'aimois, de mon cœur tu possedois l'empire,
Mais je te veux haïr à l'égal du trépas.

CORINNE.

Contre un objet qui plaît, quoique tu puisses dire,
On fait bien des desseins qu'on n'exécute pas.

ALCIDON.

Le mien quoiqu'il arrive est puissant sur mon ame :
Si je ne le fais pas, que je meure à l'instant.

CORINNE.

Ne fais aucun serment sans consulter ta flâme;
Ou crains que de ma part je n'en promette autant.

ALCIDON.

C'est ce que je demande, & tu ne sçaurois faire
Rien qui me soit si cher ; poursuis tu le verras.

CORINNE.

Oüi ? Si je le faisois ce seroît donc te plaire ?
Pour te faire enrager, je ne le ferai pas.

ALCIDON.

Et quel est ton dessein en tenant ce langage ?
Fais ce que tu voudras, tout me déplaît de toy.

CORINNE.

Je veux pour me venger mettre tout en usage,
Et te rendre amoureux plus que jamais de moy.

ALCIDON.

Je sçai pour l'éviter un moyen infaillible.
Tes menaces en l'air ne me font point de peur.

CORINNE.

Je te connois, invente, agis, faìs l'impossible,
Je suis malgré tes soins Maîtresse de ton cœur.

ALCIDON.

Les plus affreux déserts, les lieux les plus sauvages,
Me seront doux alors que tu n'y seras pas.

CORINNE.

Que tu sois dans nos Bois, nos Prez, ou nos Boçages,

J'y ferai comme une ombre attachée à tes pas.

ALCIDON.

Nous verrons; il eſt tems que ce diſcours finiſſe.

CORINNE.

Tu fuis, & tu prétens rompre cet entretien.

ALCIDON.

Oüi, je fuis, & je veux que ton cœur me haïſſe.

CORINNE.

Moy, je ne le veux pas, & je n'en ferai rien.

ALCIDON.

Mes mépris te feront bien changer de langage.

CORINNE.

Mes ſoins à te chercher te changeront auſſi.

ALCIDON.

Je ne changerai point.

CORINNE

Ni moi, c'eſt mon partage.

ALCIDON.

Je tiendrai ma parole.

CORINNE

Et moi la mienne auſſi.

Fin du Troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCIDON *seul.*

OUi, ç'en est fait, coquette, en vain ton cœur aspire
A remettre le mien encor sous ton empire,
Tes efforts désormais y seront superflus,
Graces au Ciel, je sens bien que je ne t'aime plus.
J'étois bien aveuglé quand de cette volage,
J'admirai les attraits, j'adorai le visage!
Quels chagrins! quels ennuis cachez sous tant d'appas!
Que de tourmens j'évite en ne le voyant pas.
Mais déja le sommeil semble offrir à mon ame,
Un repos que mon cœur dans sa jalouse flâme,
Avoit peine à trouver. Goûtons-en la douceur,
Et dessous ces buissons respirons la fraîcheur.

SCENE II.

CORINNE, CLEONICE,

CLE'ONICE.

TIrcis me voudroit voir ? & qu'à-t'il à me dire ?

CORINNE.

Te parler un moment est tout ce qu'il desire :
C'est à toy, si tu veux, de l'entendre & le voir.

CLE'ONICE.

Si dessus ce sujet j'écoûte mon devoir...

CORINNE.

Il te dira qu'il faut éviter sa présence ;
L'entendre, lui parler, c'est manquer de prudence :
Ton Hymen se prépare, & demain est le jour.

CLE'ONICE.

Hélas ! Corinne, aussi, si j'écoûte l'Amour ?

CORINNE.

Sans doute qu'il sera plus doux à ta mémoire ;
Mais, Bergere, il n'est pas toûjours bon de le croire.

CLE'ONICE.

Il faut donc me résoudre à ne point voir Tircis.

CORINNE.

Oüi, tu t'épargneras par-là beaucoup d'ennuis :
Si quelqu'un vous surprend dedans cette occurrence,
Songe ce que de toi dira la médisance.
Il faut mieux l'éviter, & je vais promptement...

CLE'ONICE.

S'il vouloit près de moi n'arrêter qu'un moment.

CORINNE.

Oüi, mais quand on se trouve auprès de ce qu'on aime,
Notre raison n'est pas maîtresse de nous-même;
Envain on se resout à n'être qu'un moment :
On se parle, on s'écoûte, on s'engage aisément.
De plus, c'est un Amant dont il te faut défaire;
Le voir, c'est lui donner un moyen de te plaire;
Tu voudras le chasser, il ne sera plus tems.

CLE'ONICE.

Ne le voyons donc point, Corinne, j'y consens.

CORINNE.

Ce que je te dis part d'une amitié sincere;

Si tu veux lui parler après, c'est ton affaire.

CLE'ONICE.

Non, puisqu'en le voyant mon honneur court hazard,
Va le trouver, dis-lui...

CORINNE.

Bergere, il est trop tard;
Le voici qui paroit. O Ciel, je suis perdue:
Il faut absolument rompre cette entrevüë.

SCENE III.

CORINNE, CLE'ONICE, TIRSIS.

CORINNE.

CLéonice, Berger, vient de sçavoir par moi,
Que vous vouliez la voir: mais une forte loi,
L'oblige d'éviter jusqu'à votre présence;
Ce n'est point par mépris, ni par indifference;
Vous sçavez les raisons qui causent ce refus,
Ce n'est que son Hymen, Berger, & rien de plus.

TIRSIS.

Vous sçavez mon respect, & vous pouvez, Bergere.

CORINNE.

CORINNE.

Elle y consent, Berger, puisqu'elle ne dit rien:
Usez bien des momens que sa bonté vous laisse.
Menagez-les, songez sur tout que le temspresse.

TIRSIS.

Cléonice!

CLE'ONICE.

Tirsis.

TIRSIS.

O Dieux! de quel souci.

CORINNE.

Vous finirez bien-tard en commençant ainsi;
Et quelqu'un cependant pourra bien vous surprendre.

CLE'ONICE.

Tu peux de ce malheur aisément nous défendre.

CORINNE.

Comment?

CLE'ONICE.

Si tu faisois le guet dedans ces lieux;
On ne nous pourra plus surprendre.

CORINNE.

Je le veux.
J'y vais.

CLE'ONICE.

Dessus tes soins nous prenons assurance.

CORINNE.

Bas.

Fort bien, tout n'ira pas ainsi qu'elle le pense.

[J]e vais pour l'interrompre, & pour la mieux punir
[T]rouver Arcas, tâcher de le faire venir.
[Q]uoi qu'il ne l'aime pas, j'espere avec adresse
[L]ui donner des soupçons, exciter sa foiblesse.
[C]ourrons-y de ce pas.

TIRSIS.

Ah que cet heureux jour
[E]st cher à mes souhaits, & doux à mon amour!
[A]ccablé des ennuis de mon cruel martyre,
Je souhaitois vous voir, vous parler, vous le dire.
[G]râce au Ciel, favorable à ma felicité,
Je vous vois, je vous parle, & je suis écoûté.
[P]our comble de bonheur, & pour faveur derniere,
Si j'étois assuré de ne vous pas déplaire,
Si vous parliez à moi sans haine, sans courroux,
Si vous pouviez me dire...

CLE'ONICE.

Hé. que demandez-vous?
Quand je vous avoüerai, Tirsis, que je vous aime,
Dans l'état où je suis, n'étant pas à moi-même,

A la veille qu'Arcas doit être mon Epoux ;
Vous n'en ferez pas mieux.

TIRSIS.

Ah Ciel ! que dites-vous :
Est-il rien de plus doux, rien qui flatte de
même
Un pauvre Amant, qu'un mot dit parce que
l'on aime ?..
Non, & si vous vouliez, Bergere, m'obliger
Dites...

CLE'ONICE.

Pouquoi faut-il vous le dire, Berger ?
Ce que je fais pour vous aux dépens de ma gloire
Ne vous suffit-il pas pour vous le faire croire ?
Vous sçavez les raisons de mon triste devoir,
Vous sçavez trop à quoi m'oblige son pouvoir.
Cependant je vous vois, j'écoûte, je soûpire,
Je vous plains, je me trouble, & que faut-il
plus dire ?

TIRSIS.

Ç'en est trop, & mon cœur charmé de tant
d'appas,
Est confus des bontez, qu'il ne mérite pas ;
Mais pour mieux assurer le bonheur où j'aspire,
Pour adoucir mes maux, pour flatter mon
martyre,

Hélas! si vous vouliez m'accorder en ce jour,
Un gage, une faveur témoin de votre amour.

CLE'ONICE.

Hé, que desirez-vous ?

TIRSIS.

Et que sçais-je, Bergere?
Un rien peut d'un Amant soulager la misere :
Voyez.

CLE'ONICE,

Hé bien demain, Arcas, pour mon tourment,
Doit être mon Epoux. Jusques à ce moment
Je vais faire des vœux, & demander la grace
A nos Dieux, s'il se peut, de vous mettre en sa place.
Mes regards jusques-là s'attacheront sur vous,
Et pour tout autre objet n'auront que du courroux.
Mes soûpirs empressez à vous chercher sans cesse,
Vous instruiront, Berger, de toute ma tendresse.
Mon cœur dans mes projets sera ferme & constant,
En est-ce assez, Tirsis, & serez-vous content?

TIRSIS.

On le feroit à moins ; cependant, Cléonice...

CLE'ONICE.

Eh quoi, vous faut-il faire un plus grand sacrifice ?

Ma guirlande peut-elle être selon vos vœux ?

TIRSIS.

Helas !

CLE'ONICE.

Un brasselet tissus de mes cheveux
Vous satisfera-t'il ?

TIRSIS.

Tant de bonté m'accable ;
Je vous l'ai déjà dit, & j'en suis plus coupable :
Mais...

CLE'ONICE.

Que voulez-vous donc, Berger, expliquez-vous ?

TIRSIS.

Dans mes vœux...Si j'osois... Je crains votre courroux.

CLE'ONICE.

Ne me demandez rien qui puisse me déplaire.

TIRSIS.

Ah, Cléonice !

CLE'ONICE.

Hé bien ?

TIRSIS.

Ma divine Bergere ;

u'un baiser.

CLE'ONICE.

Un baiser ?

TIRSIS.

Pour flatter mon tourment

'est un gage certain.

CLE'ONICE.

Mais si l'on nous surprend ?

TIRSIS.

Accordez-moi ce bien, &...

CLE'ONICE.

Vous n'êtes pas sage

TIRSIS.

Me le permettez-vous ?

CLE'ONICE.

Mais....

SCENE IV.

CLE'ONICE, ALCIDON, TIRSIS.

ALCIDON *rêvant.*

ARrête, volage.

CLE'ONICE.

Ah Ciel! je suis perduë!

TIRSIS.

Ah Dieux! qu'ai-je entendu?

ALCIDON *rêvant toûjours.*

Quoi! n'as-tu point de honte? As-tu l'esprit perdu?

Suivre un Berger!

CLE'ONICE.

Hélas!

TIRSIS.

Quel malheur!

ALCIDON.

Va volage;

Je vais te décrier par tout nôtre vilage.

CLE'ONICE.

Hé de grace, Alcidon.

TIRSIS.

TIRSIS.

Etant de vos amis...

ALCIDON *réveillé, & se levant.*

Quoi c'est vous Cléonice, & vous aussi Tirsis!
Excusez-moi, Corinne occupoit ma pensée:
Pendant que je dormois, mon ame embarrassée
Croyoit voir la perfide, au mépris de mes feux,
Satisfaire aux transports d'un Berger amoureux.
Je faisois mes efforts pour chasser cette image,
Et j'allois... Mais je vois venir cette volage.
Je la fuis.

SCENE V.

CORINNE, CLEONICE, ARCAS, TIRSIS.

CORINNE.

Ah! Berger, voici venir Arcas.

TIRSIS

Autre obstacle.

CLEONICE.

Grands Dieux!

CORINNE.

Il marche ſur mes pas.

ARCAS.

Qui vous rend interdits ? Quelle cauſe imprévûë

Qui vous trouble ? Eſt-ce moi, Bergere, eſt-ce ma vûë ?

Peut-elle vous cauſer un ſi grand embarras ?

Parlez-moi frachement, ne me le celez pas.

L'Hymen nous doit unir, il eſt prêt de paroître ;

En nous joignant enſemble, il vous gêne peut-être,

Peut être craignez-vous de me donner la main;

C'eſt forcer votre cœur, ce n'eſt pas mon deſſein.

Nullement ; vos parens par un pouvoir ſuprême

Vous ont donnée à moi, je vous rends à vous-même.

Si vos vœux vont ailleurs, & s'il vous eſt plus doux

De pencher pour quelqu'autre, il ne tiendra qu'à vous ;

Prononcez. Il n'eſt rien que pour vous je ne faſſe.

J'attens votre réponſe au retour de la chaſſe.

SCENE VI.

CLEONICE, CORINNE, TIRSIS.

CORINNE *bas*,

CE n'eſt pas-là l'effet que je m'étois promis.
O Ciel!

TIRSIS.

Que ce diſcours étonne mes eſprits!

CLEONICE.

Que dit-il ? Qu'ai-je oüi ? ma ſupriſe eſt ex-
trême.

TIRSIS.

Vous l'entendez, Bergere, il vous rend à vous
même.

CLEONICE.

Que ſçai-je ? c'eſt peut-être une feinte bonté.
Corinne, le crois-tu plein de ſincerité ?

CORINNE.

Qui, lui ? Dans ſon diſcours deſſus cette ma-
tiere
Il n'a fait, il n'a dit que ce qu'il prétend faire
Découvre ta penſée, explique ton deſir
En faveur de Tirſis, c'eſt lui faire plaiſir;
J'en ſçai bien la raiſon.

CLEONICE.

Et qu'elle eſt telle encore?

CORINNE.

Il aime ailleurs. Daphné le poſſede, il l'adore;
Il te hait, ton Hymen eſt contraire à ſes voeux,
Pour s'en débarraſſer, il fait le généreux;
De peur que ſes Parens l'accuſent de foibleſſe,
Il veut pour s'en défaire agir avec adreſſe,
Et prétend, ſous couleur de cette bonne foi,
T'obliger à changer, pour tout jetter ſur toi.

CLEONICE.

Sur moi! Que me dis-tu?

CORINNE.

Ce qu'il ſouhaite faire.
Dès que tu lui diras qu'un autre a ſçû te plaire;
Il ne manquera pas de les en avertir;
Leur dira qu'il étoit réſolu d'obéïr;
Mais que voyant le nœud où ta flâme t'engage,
Il renonce à l'amour, ainſi qu'au mariage:
Ses parens ceſſeront de le tiranniſer,
Les tiens t'obligeront à vouloir l'épouſer;
Mais lui ferme & conſtant, leur dira ſans rien craindre,

Qu'il feroit bien fâché de te vouloir contraindre,
Qu'il refuse une main dont un autre a le cœur;
Qu'il sçait bien qu'en amour pour constante faveur,
Qui possede le cœur peut posseder le reste;
Et que pour éviter cet accident funeste
Il leur baise les mains, & te laisse en pouvoir
De te donner à qui tu prétens le devoir:
Voilà ce qu'il attend.

CLEONICE.

Oüi? c'est-là sa pensée!
Ce qu'il m'a dit n'est donc qu'une vertu forcée?
Avec son beau discours il prétend m'éblouïr,
Il me croit simple assez jusques à me trahir;
Qui moi? Comme il s'y prend! quelle fausse prudence!
Non, non, il n'en est pas encore à ce qu'il pense.

TIRSIS.

Comment, qu'allez-vous faire?

CLEONICE.

Hé le demandez-vous?
Je vais, sans balancer, le choisir pour Epoux;
Il est de mon honneur, aprés tout, de le faire;

Que voulez-vous, Tirfis, qu'à moi-même contraire,
Je donne des moyens pour obliger Arcas?
Ne vous en flattez point, je ne le ferai pas.

TIRSIS.

Que d'ennuis, que de maux votre aveugle conduite
Nous prépare. Voyez...

CLEONICE.

Adieu.

TIRSIS.

Quoi?

CLEONICE.

Je vous quitte.

TIRSIS.

Comment?

CLEONICE.

Si je reftois à voir votre douleur,
Je ne répondrois pas des tranfports de mon cœur.
Adieu.

TIRSIS.

Que deviendrai-je en ce défordre extrême?

CLEONICE.

Parlez à mes parens, confultez-vous vous-même.

Voyez Arcas, peut être après tant de courroux,
Que le ſort, que les Dieux prononceront pour vous.

SCENE VII.

CORINNE, TIRSIS.

TIRSIS.

ELle me laiſſe, hélas !

CORINNE.

Que vous êtes à plaindre ;
Rien ne vous peut flatter, vous avez tout à craindre :
En vain cette rupture eſt chere à vos ſouhaits,
Ses parens obſtinez ne le voudront jamais.

TIRSIS.

Et que faire ?

CORINNE.

Il faudroit, s'il vous étoit poſſible,
Eviter Cléonice, être un peu moins ſenſible
A ſon amour, tâcher d'oublier ſes appas,
Combattre vos deſirs.

TIRSIS.

Le puis-je faire, hélas!
Corinne?

CORINNE.

Essayez-y, croyez-vous le contraire,
Avant que d'avoir vû si vous le pouvez faire?
Quelque soit notre amour, quelque soit son pouvoir,
Croyez moi, pour le vaincre, on n'a qu'à le vouloir.
Formez-vous des desirs pour quelqu'autre Bergere,
Qui n'ait pas moins d'appas, & qui puisse vous plaire.
Cherchez, examinez, j'en connois parmi nous
Qui voudroient..

TIRCIS.

Dieu d'amour m'abandonnez-vous?

SCENE VIII.

CORINNE *seule*,

HE bien! pour tous mes soins, pour fruit de mon adresse,
Il ne m'écoûte pas, il s'enfuit, & me laisse.
Que d'inutiles pas! Mais pourquoi m'affliger?

Qui prétend plaire à tous, s'expose à ce danger.
Comme l'on s'applaudit à faire une conquête,
A la voir échaper on doit se tenir prête.
Un semblable revers ne sçauroit m'ébranler;
Et puis Coridon vient qui va m'en consoler.

SCENE IX.

DAPHNE', CORINNE,

DAPHNE' *rêvant sans voir Corinne.*

JE ne me trompois point, on m'aime autant que j'aime.

CORINNE.

Il ne m'apperçoit pas.

DAPHNE'.

Ah quelle joye extrême!

CORINNE.

Sans doute il songe à moi.

DAPHNE'.

Que j'aurai de plaisirs,
D'exprimer à ses yeux moi-même mes desirs!

CORINNE.

Qu'il est charmé!

DAPHNÉ.

Les siens dedans cette rencontre,
Ne seront pas moins grands,

CORINNE.

Il faut que je me montre,
C'est un trop grand chagrin de me cacher à lui.

DAPHNÉ.

Il faut me découvrir si je puis aujourd'hui;
Cherchons-en les moyens. Ah qu'une ame amoureuse...

CORINNE.

Rêveur, je vous y prens.

DAPHNÉ.

Ah! rencontre facheuse.

CORINNE.

Me voilà, vous songiez à moi, je le sçai bien?

DAPHNÉ.

Moi?

CORINNE.

Ne déguisez pas.

DAPHNÉ.

Dois-je ne cacher rien?
Faut-il vous découvrir la vérité, Bergere?

CORINNE.

Oüi.

DAPHNÉ.

Vous me promettez d'écoûter sans colere?

CORINNE.

Ah! je vous le promets.

DAPHNÉ.

Un objet qui m'est doux

Occupoit mon esprit, mais ce n'étoit pas vous.

Mon ame pour lui seul étoit interessée,

Bergere, & vous étiez bien loin de ma pensée.

CORINNE.

Ah que me dites vous!

DAPHNÉ.

Je dis la verité,

Ne vous en plaignez pas, vous l'avez souhaité.

CORINNE.

M'abusai-je? est-ce-là toute cette tendresse;

Cet amour, dont tantôt vous m'avez fait promesse?

DAPHNÉ.

Moi, de l'amour pour vous; c'est trop de la moitié,

Je vous ai bien promis toute mon amitié,

D'accord, je vous la tiens, Bergere, je vous aime,

J'ai pour ce qui vous touche une tendresse extrême.

Mon estime sera toute à vous désormais.
Mais de l'amour pour vous, je n'en aurai jamais.

CORINNE.

Quoi?

DAPHNE'.

Ne vous fâchez pas ce que je vous propose
Est plus solide : allez, le reste est peu de chose:
Un regard, un soupir, un feu comme le mien,
Un amour de ma part, pour vous, n'est bon à rien.

CORINNE.

Je ne vous entens pas. Faites moi donc paroître
La cause...

DAPHNE'.

Adieu, le tems vous la fera connoître.

SCENE X.

CORINNE *seule.*

Corinne, tu le vois, dans tes empressemens
Tu te flattois tantôt d'un grand nombre d'Amans,

ı le croyois, ton ame en étoit satisfaite,
! bien, voilà le fruit de ton humeur coquette;
ı n'en a plus. Helas! c'est un malheur commun,
ui croit en avoir tant n'en a souvent pas un.
›ur en avoir beaucoup on s'empresse, on s'accable,
: pour avoir le faux on perd le véritable.
ıuvre Alcidon! Tantôt tu me le disois bien;
u m'en avertissois, & je n'en croyois rien.
'âchons à regagner son amitié: Que faire?
ı me faut un amant, c'est un mal nécessaire;
! est jaloux, chagrin, défiant, ombrageux,
l, a mille défauts, mais il est amoureux.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAPHNÉ, ARCAS.

Ils entrent chacun par un côté, & Arcas veut éviter Daphné.

DAPHNÉ.
Vous m'évitez ?

ARCAS.
Je fuis, & crains votre présence.
Je ne sçai quoi me trouble, & me fait violence;
Je sçai que je devrois ne vous voir qu'en courroux,
Cependant j'ai regret de m'éloigner de vous:
Embarrassé, confus, dans une incertitude...

DAPHNÉ.
Et qui peut vous jetter dans cette inquiétude...

ARCAS.
Le bien que la nature en vous a profané,
Vous donnant tous les traits de l'aimable Daphné;

Je la regarde en vous, j'admire son image ;
Vous avez même yeux, même air, même visage,
Je vois tous les appas qui m'ont ravi le cœur :
Surpris par ce rapport, charmé de mon erreur,
Transporté, plein d'ardeur, dans une joye extrême,
Je suis prêt de vous dire : *Ah Daphné, je vous aime,*
Je respire à vous voir, & n'espere qu'en vous ;
Tout prêt en cet état d'embrasser vos genoux,
J'entens de ma raison le souverain empire,
Arrêter mes transports, se soulever, me dire,
Que fais-tu, sors d'erreur, Berger, c'est ton rival.

DAPHNÉ.

Moi, votre Rival ?

ARCAS.

Oüi.

DAPHNÉ.

Vous me connoissez mal
Non, ni je ne le puis, ni je ne le veux être.

ARCAS.

Que dites-vous ? tantôt vous l'avez fait connoître,
Lorsque contre mes vœux ; transporté de courroux

Vous disiez...

DAPHNE'.

Il est vrai, je parlois contre vous;
Mais je venois d'apprendre une fausse nouvelle,
Elle m'avoit jetté dans une erreur mortelle,
Mon ame en étoit triste & mon esprit distrait.
Sçait-on en cet état, Berger, ce que l'on fait?
Contraire à ses desirs, dans un chagrin extrême,
On parle sans sçavoir souvent contre soi-même,
A présent revenu de mon égarement,
Je n'ay plus contre vous le même sentiment;
Il est changé; bien loin de vous être contraire,
Pour servir votre amour, je suis prêt à tout faire.

ARCAS.

Seroit-il possible?

DAPHNE'.

Oüi je vais présentement
Voir Alcidon; sçavoir quel est son sentiment.
La même erreur tantôt occupoit sa pensée,
Si, de son souvenir, elle n'est effacée,
Quelque ressentiment qui l'anime aujourd'hui,
Je sçaurai l'en chasser, & je répons de lui.

ARCAS.

ARCAS.

Coridon eſt pour moi, Ciel ! que viens-je d'apprendre ?
D'un mouvement ſecret je ne puis me défendre ;
Il faut que ma raiſon cede à tous ces efforts,
Et qu'à vous embraſſer...

DAPHNÉ.

Moderez ces tranſports,
De grace, Arcas, pour cauſe, en pareille occurrence,
Vous pourriez vous tromper deſſus la reſſemblance,
Cela nous pourroit bien cauſer quelque embarras,
Et de la ſuite après je ne répondrois pas.

ARCAS.

Vous me promettez donc d'employer la priere
Auprès d'Alcidon ?

DAPHNÉ.

Oüi, Berger, c'eſt mon affaire,
J'y réuſſirai.

ARCAS.

Dieux ! après cette faveur,
Rien ne peut déſormais empêcher mon bonheur,

DAPHNÉ.

Vous êtes donc, Berger, sûr de vôtre maîtresse.

ARCAS.

Oüi. Je suis sûr pour moi de toute sa tendresse.

DAPHNÉ.

Mais encore, dites-moi, par quelles actions
Vous a-t'elle informé de ses intentions?
Ne me le celez point, Arcas, je vous en prie.

ARCAS.

Un jour il me souvient que, de ma Bergerie,
Un Agneau s'échappa, se mêla dans les siens;
Elle le reconnut d'abord pour un des miens,
Le fit prendre, l'orna de bouquets, de guirlandes;
Paré comme un de ceux qu'on destine aux offrandes,
Entouré de festons de differentes fleurs,
Et de rubans mêlés de diverses couleurs,
Parfumé, plein d'odeurs & de galanterie,
Elle le renvoya dedans ma Bergerie.
Deux jours après, portant mes pas vers ces côteaux,
Qu'un des bras de Lignon arrose de ses eaux,
J'apperçûs cette belle à l'abri des bocages,
Qui respiroit le frais dessous ces verds ombrages,

Sur un lit de garçon parfumé des odeurs,
D'un parterre émaillé de differentes fleurs,
Promenant ses regards avecque nonchalence,
Sans art, sans ornement, dans une négligence
Qui relevoit encor par sa simplicité,
Les charmes éclatans de sa jeune beauté.

Que vous dirai-je, enfin? Je m'approchai près
d'elle,
Et je crûs dans ces yeux voir un témoin fidelle.
Que ma vûë en ces lieux ne lui déplaisoit pas!
Que je passai, Berger, d'heureux momens,
Helas!

Il m'en souviens encor, cette aimable Bergere,
S'amusoit à cueillir sur la verte fougere
Mille fleurs, relevant sur moi de tems en tems,
Des regards pleins de feu, amoureux &
perçans;
Et d'une main, Berger, plus blanche que
l'yvoire,
Avec un enjouëment qu'à peine on pourroit
croire,
Capable d'engager, de charmer tous les cœurs
S'égayoit, se joüoit à me jetter des fleurs.

Quels plaisirs, Coridon! & quelle joïe extrême!
Il faut pour en juger aimer autant que j'aime,

Il faut...

DAPHNE'.

Mais, dites-moi, dans cette passion,
Sçûtes-vous profiter de cette occasion,
Vous déclarâtes-vous enfin ?

ARCAS.

Je l'allois faire;
Mon cœur dans ses transports ne pouvoit plus se taire,
Lorsque pour mon malheur un Berger tout d'un coup
Vint nous troubler : criant à pleine voix, au loup :
Je me leve, j'y cours, & recouvre sa proye,
Je revins triomphant, plein d'ardeur & de joye,
Résolu de parler, d'essuyer ses refus;
Mais quand je retournai, je ne la trouvai plus.

DAPHNE'.

Vous le méritiez bien. Tous vous est favorable,
Le tems, les lieux, l'amour; votre maîtresse aimable,
Se présente à vos yeux avec tous ses appas,
L'occasion vous rit, vous n'en profitez pas;

Loin d'être tout entier à ce bonheur suprême
Un rien vous le fait perdre, est-ce ainsi que
l'on'aime?
Non, vous ne connoissez, ni l'amour, ni ses
traits,
Vous vous flattez d'aimer, vous n'aimâtes
jamais.
Un véritable Amant sçait prendre avec adresse,
Le tems, l'occasion auprès d'une maîtresse,
Il se trouve en amour, un fortuné moment.
Facile, précieux, favorable, charmant,
Où l'Amante à son tour d'un cœur sensible &
tendre,
Se soûmet à l'Amour, ne sçauroit s'en défendre,
Ne sent plus ni fierté, ni sexe à ménager,
Et cet heureux moment est l'Heure du Berger.
Cette heure est précieuse au moment qu'elle
sonne,
Tout le monde l'attend, elle n'attend per-
sonne.
Daphné par ses discours, dans toutes ses façons
Vous en donnoit, Berger, d'infaillibles leçons:
C'étoit en ce moment l'heure de la Bergere;
Son air, son enjouëment, ne cherchoient qu'à
vous plaire,

Elle vous faisoit voir dans ses regards confus;
Son amour, ses desirs, que pouvoit-elle plus?
Voyant de cet amour la preuve manifeste,
C'étoit à vous, Arcas, à ménager le reste,
Et vous eussiez pû joindre, à ne rien négliger,
L'Heure de la Bergere, à l'Heure du Berger.
Vous ne l'avez pas fait. Que vous êtes coupable!
Car qui laisse échapper cette heure favorable,
Rarement la recouvre une seconde fois.
Cependant vous l'aviez, Berger, en votre choix.

ARCAS.

Je l'avois, il est vrai, mais que pouvois-je faire?
Mon respect contraignoit mon amour à se taire

DAPHNE'.

Ne cherchez point, Berger, de méchantes raisons,
Pour vouloir réparer vos froides actions,
Ce seroit bien en vain...

ARCAS.

Que faut-il que je fasse
Pour reparer...

DAPHNE'.

Arcas, tout est prêt pour la chasse,

Et pour vaincre le loup chacun fait son pouvoir;
Vous y devez aller faire votre devoir;
Courez, & faites voir plus de cœur & d'adresse.
Que vous n'en avez eu près de votre maîtresse;
Corinne vient ici, nous sçaurons au retour
Comment nous nous prendrons pour servir vôtre amour.

SCENE II.

CORINNE, ALCIDON.

ALCIDON *sans vouloir la regarder & lui tournant le dos dans tout ce qu'elle dit.*

LAisse moi.

CORINNE.

Non, en vain tu prétens t'en défendre

ALCIDON.

Je ne veux désormais ni te voir ni t'entendre.

CORINNE.

Berger...

ALCIDON.

Voila l'état que mon cœur fait de toi.

CORINNE.

Sçache...

ALCIDON.

Je n'entens rien.

CORINNE.

Mais...

ALCIDON.

Non.

CORINNE.

Ecoûte-moi.

ALCIDON.

Je n'ai pas le loisir, on m'attend à la chasse.

CORINNE.

Tourne du moins les yeux, & me regarde en face.

ALCIDON.

Je te méprise trop, pour profaner mes yeux.
A regarder encor un objet odieux.

CORINNE.

Tu ne me veux pas voir?

ALCIDON.

J'abhorre ton visage.

CORINNE.

Ces refus affectez me sont d'un bon présage;
C'est signe que mes yeux ont sur toi du pouvoir,

Tu

Tu m'aime dans le cœur, & tu crains de me
voir.

ALCIDON.

Moi ?

CORINNE.

Toi-même.

ALCIDON.

Et tu peux avoir l'ame assez vaine
Pour me croire donner du chagrin, de la peine ?

CORINNE.

Oüi.

ALCIDON.

Quel aveuglement !

CORINNE.

Tu n'oserois, Berger,
Me voir, me regarder, je m'en vais le gager !

ALCIDON.

Je n'oserois ? va, va, je crains peu ton visage !
Et je veux...

Il la regarde, & se laisse attendrir.

CORINNE.

Que veux-tu ? parle, acheve.

ALCIDON.

Ah, volage !

CORINNE.

Quoique tu puisse faire enfin, de bonne foi,

Confesse, tu ne peux te défendre de moi.

ALCIDON.

Ingrate !

CORINNE.

Les sermens que le dépit fait faire
Contre un objet qui plaît, ce n'est qu'une chimere,

ALCIDON.

Mon cœur dans son dépit croyoit être affermi,
Cependant je sens trop qu'il ne hait qu'à demi;
Ou plûtôt sous la haine il cachoit sa tendresse.
Ne crois pas abuser pourtant de ma foiblesse;
Ton cœur, quoiqu'il ait pû du mien se proposer,
N'en triomphera pas, à moins que m'épouser.

CORINNE.

T'épouser ?

ALCIDON.

C'est par-là que je prétens, Bergere,
Arrêter ton humeur inconstante, & legere:
A ce prix seulement je renouë avec toi,
Sinon je me retire, & porte ailleurs ma foi.

CORINNE.

Mais as-tu bien compris ce que ton cœur desire ?

En sçais-tu l'embarras, le chagrin, le martyre,
Et que l'Hymen, qui fait à present tes desirs!
Est l'écüeil de l'amour, & la fin des plaisirs?

ALCIDON.

Sans chercher des raisons à prouver le contraire
C'est à toi d'expliquer ce que tu prétens faire

CORINNE.

C'est me jetter, Berger, dans un grand embarras,
Et...

ALCIDON.

Le veux-tu, Bergere, ou ne le veux-tu pas?

CORINNE.

Mais...

ALCIDON.

Point de mais, en vain ton esprit s'embarrasse,
Vois...

CORINNE.

Tu ne songes plus qu'on t'attend à la chasse?

ALCIDON.

Avant que m'en aller, dis, quel est ton dessein!

CORINNE.

Cléonice paroît.

ALCIDON.

Ah c'en est trop enfin.

Je vois par tes discours que tu n'as pas envie
De te défaire encor de ta coquetterie.
Poursuis, porte tes vœux de Berger en Berger,
Coquette, avec le tems je pourrai m'en venger.

CORINNE.

Va t'en dessus le loup décharger ta colere,
Et reviens, nous verrons ce que l'on pourra
faire.

SCENE III.

CLEONICE, CORINNE.

CLE'ONICE.

AH, Corinne, que c'est un destin malheureux,
D'aimer, & n'être pas maîtresse de ses vœux!
Mon devoir, ma raison s'opposent à ma flame,
Chacun d'eux tour à tour disposent de mon
ame,
Et dans le contre-tems d'un si rude entretien,
Mon cœur embarrassé veut tout, & n'ose rien.
Vis-tu jamais, Corinne, un semblable martyre?

CORINNE.

C'est ta faute.

CLE'ONICE.

Ma faute!

CORINNE.

Oüi, puisqu'il le faut dire :
ourquoi tous ces combats sans faire aucu n
effort ?
n'est pas malaisé de les mettre d'accord :
ne faut qu'imiter les exemples utiles.
u'on voit en la plûpart des Dames de nos
Villes.
ui donnent volontiers la main à leurs maris;
t gardent en secret le cœur aux favoris.

CLE'ONICE.

Donnez-moi des conseils, Corinne, plus sin-
ceres,
n l'état où je suis, malheureuse...

SCENE IV.

DAPHNE', CLE'ONICE, CORINNE.

DAPHNE'.

AH, Bergeres!
Apprenez le malheur où nous plonge le sort,
Apprenez sa rigueur, helas ! Arcas est mort.

Ce Berger malheureux, plein d'ardeur & d'audace,
Voulant vaincre le loup, le suivoit à la trace,
Nos Bergers à l'envi secondoient ses desseins;
Mais ce loup s'est d'abord échappé de leurs mains.
Arcas plus animé, sans peur, sans retenuë,
La suivi; nous l'avons d'abord perdu de vûë,
Il l'aura relancé jusques dedans son fort,
Où l'on ne doute point qu'il n'ait trouvé la mort:
On ignore chez lui cette atteinte cruelle,
Et je vais y porter cette triste nouvelle.

SCENE V.

CLE'ONICE, CORINNE.

CORINNE.

La fortune a pris soin de te favoriser;
Tirsis doit esperer, & tu peux l'épouser.

CLE'ONICE.

Helas! de quel malheur ma fortune est suivie!
Pour être heureuse, il faut qu'il en coûte une vie.

SCENE VI.

ALCIDON, CORINNE, CLE'ONICE.

CORINNE *à Alcidon.*

HE bien, du pauvre Arcas nous diras-tu le sort ?
Qu'est-il devenu ? parle, Alcidon, est-il mort?

ALCIDON.

Non, non, il n'est pas mort ; le destin favorable
N'a pas voulu fraper ce Berger trop aimable ;
Il sçait que ta personne est chere à ton esprit,
Tircis, vient, qui pourra t'en faire le recit.

SCENE VII.

CLEONICE, CORINNE, TIRSIS, ALCIDON.

CLEONICE *à Tirsis.*

ARcas n'est pas mort ?

TIRSIS.

Non.

CLE'ONICE.

Eh! quel Dieu tutelaire
L'a pû sauver?

TIRSIS.

Je vais vous l'apprendre, Bergere.
Pour me donner entier à mon sort rigoureux,
J'avois exprès choisi le lieu le plus affreux;
Révant profondement, l'ame triste, abbatuë,
Lorsqu'un objet funeste a désillé ma vûë,
Et m'a fait voir Arcas seul, & sansnul secours,
Lutter contre la bête, & défendre ses jours.
Surpris à ce spectacle autant qu'on le peut
croire,
Mon amour & ma haine occupant ma mé-
moire,
D'abord, sans hésiter, loin de plaindre son sort.
Je goûtois le plaisir de sa prochaine mort,
Mon ame s'en faisoit une idée agréable.
Toutefois revenant de ce penser coupable,
Indigne d'occuper si long-tems un grand cœur,
Je rougis d'avoir pû l'écouter sans horreur.
Là, sans plus balancer, je cours avec vitesse
Dans le moment qu'Arcas au bout de son
adresse
Sous la dent de la bête alloit finir son sort,

A lui lancer mon dard, je mets tout mon effort,
Et de tant de succès mon attente est suivie
Que je la vois tomber expirante, sans vie,
Arcas sortant d'effroi, jette sur moi les yeux;
M'embrasse malgré moi, me ramene en ces lieux:
Je viens... Mais le voici.

SCENE DERNIERE.

DAPHNE', ARCAS, TIRSIS, CORINNE, ALCIDON, CLE'ONICE.

ARCAS *à Tircis.*

Berger, tout m'est prospere;
Et tout ne dépend plus que de cette Bergere
à Cléonice.
Je viens de rencontrer nos parens assemblez;
Que la peur de ma mort avoit quasi troublez:
La joye à mon abord bannissant la tristesse,
Ils ont au Ciel poussé mille cris d'allégresse,

Voulant en profiter, j'ai vanté le ſecours
Dont vous veniez, Tirſis, de garantir mes jours;
Je leur ai dit l'amour cauſé par Cléonice,
Que vous êtiez charmé de ſes yeux; l'injuſtice
Qu'ils faiſoient en voulant contraindre nos deſirs,
Qu'un objet plus aimé partageoit mes ſoupirs;
Et que voulant tenir cette rigueur extrême,
C'étoit vous accabler, Cléonice, & moi même.

(à Cléonice.)

Vaincus par mes diſcours, touchez de notre ennui,
Ils rompent notre Hymen pour nous donner à lui:
Elle eſt à vous, Berger, pour prix de votre zele.
J'en ai voulu moi-même apporter la nouvelle.

TIRSIS.

Qu'elle m'eſt favorable! & que ces mots ſont doux!
Qu'ils ſont charmants! Bergere, y conſentirez vous!

CLE'ONICE.

L'ordre de mes parens m'eſt une loi ſuprême
J'obéis ſans replique.

TIRSIS.

Ah quelle joye extrême!

ARCAS *à Alcidon.*

Je viens de procurer son bonheur & le sien;
Il ne tiendra qu'à vous de faire aussi le mien.

ALCIDON.

Qui, moi?

ARCAS.

Vous, Alcidon, pourquoi m'être contraire?
Et suis je indigne, helas! d'être votre beau-frere!

ALCIDON.

Mon beau-frere! comment?

ARCAS.

En me donnant Daphné,
C'est me faire, Alcidon, un destin fortuné.

ALCIDON.

Ah si ma sœur le veut, mon ame est satisfaite.

DAPHNE' *à Arcas.*

S'il est ainsi, Berger, c'est une affaire faite.

ALCIDON.

Comment donc?

DAPHNE'.

Vous voyez Daphné dessous le nom
Et sous le propre habit du Berger Coridon.

ARCAS.

Vous Daphné!

ALCIDON.

Vous, ma sœur !

CORINNE.

C'est vous, Daphné !

DAPHNE'.

Moi-même.

Vous voyez votre erreur ; mais mon frere vous aime,
Epousez-le, Bergere.

ALCIDON.

Ah, c'est tout mon espoir.
Ne le veux-tu pas, dis ?

CORINNE.

Il faut bien le vouloir :
Et puisque tôt ou tard l'Hymen est nécessaire,
Le plûtôt vaut le mieux pour se tirer d'affaire

ALCIDON.

Ce discours me ravit, & me charme les sens.

ARCAS.

M'en croyez-vous, Bergers ne perdons poin de tems,
Le sort nous favorise en ce triple hymenée ;
Prenons pour être heureux cette même journée ;
Et de peur qu'un revers ne le fasse changer,
Profitons promptement de l'heure du Berger.

FIN.

LA COUPE ENCHANTÉE, COMEDIE.

ACTEURS.

ANSELME.

LELIE, *Fils d'Anselme.*

JOSSELIN, *Gouverneur de Lelie.*

BERTRAND, *Fermier d'Anselme.*

Mr GRIFFON, } *Beaux-freres.*
Mr TOBIE, }

LUCINDE, *Fille de Mr Tobie.*

THIBAUT, *Fermier de Mr Tobie.*

PERRETTE, *Femme de Thibaut.*

La Scene est dans la cour du Château d'Anselme.

LA COUPE ENCHANTÉE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE.

BERTRAND.

Non mordienne, vous dis-je, je ne me laisserai pas enjoller davantage.

LUCINDE.

Hé, mon pauvre garçon.

BERTRAND.

Je n'en ferai rien.

PERRETTE.

Auras-tu bien le cœur si dur que...

BERTRAND.

Je l'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laissez-nous ici seulement jusqu'à ce soir.

BERTRAND.

Je ne vous y laisserai pas un ïota davantage, ventregoine. Si quelqu'un vous alloit trouver enfarmées dans ma logette, & que diroit-on?

PERRETTE.

Ardé, ce qu'on en diroit, seroit-il tant à ten désavantage?

BERTRAND.

Testigué, si notre Maître qui hait les Femmes, venoit à vous trouver, où en serois-je?

LUCINDE.

Quand il sçaura que je suis une jeune fille persécutée par une belle-mere, abandonnée à la sollicitation & à l'inimitié de mon propre pere; & qui fuit la maison paternelle, de crainte d'épouser un Magot qu'elle me veut donner, parce qu'il est son neveu, mes larmes le toucheront; il aura pitié de moi sans doute.

BERTRAND.

Morgué, je vous dis qu'il n'est point pitoyable, je le connois mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi je gage que ces larmes le débaucheront, comme elles m'ont débauchées. Je ne les vis pas plûtôt couler que je me resolus d'abandonner mon ménage, pour aller courir les champs avec elle, quoiqu'il n'y ait qu'onze mois que je sois mariée à Thibaut, le Fermier de son pere, qui est le meilleur homme du monde, & de la meilleure humeur; est-ce que

ton Maitre sera plus rébarbatif que moi?

BERTRAND.

Ventredié vous me feriez enrager; est-ce que je ne sçavons pas bien ce que je sçavons?

LUCINDE.

Fais moi parler à ce jeune homme que tu dis qui est son fils, je le toûcherai je m'assûre, & je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprès de son pere en notre faveur.

BERTRAND.

Hé bien, hé bien, ne voilà-t'il pas. Palsangoi n'an dit bian vrai, qu'il n'y a rian de si dur que la tête d'une femme. Ne vous ai-je pas dit, cervelle ignorante, que ce fils est le *Tu Autem* du sujet pourquoi on reçoit ici les femmes comme un chien dans un jeu de quilles. Que le pere ne veut point que le fils en voye aucune; que le fils n'en connoît non plus que s'il n'y en avoit point au monde; & qu'il ne sçait pas seulement comme on les appelle. Que le pere sottement lui apprend tout cela, que le fils croit tout cela sottement, & que, que... que Diable ne vous ai-je pas dit tout cela?

PERRETTE.

Hé bien oüi; mais d'où vient qu'il ne veut pas que son fils connoisse des femmes, est-ce une si mauvaise connoissance?

BERTRAND.

D'où vient... d'où vient... Eh, l'esprit bouché! Ne vous souvient-il pas que de fil en aiguille, je vous ai conté que le pere avoit épousé une femme qui en sçavoit bien long, & que pour empêcher qu'il n'ait comme li le même malancombre qu'il a li, comme bien d'autres;

il a juré son grand juron, que jamais femmes ne feroit de rien à ce fils, & voilà ce qui fait justement que.. mais ventreguienne que de babil, est-ce que vous ne voulez donc pas vous taire & me tourner les talons?

LUCINDE *lui donnant de l'argent.*

Mon ami, mon pauvre ami.

BERTRAND.

Mon ami, mon pauvre ami... jarnigué, ne vla-t'il pas encor la chanson du ricochet avec vos pieces d'or.

PERRETTE.

Et va, va, prends toûjours.

BERTRAND.

Ventregué que veux-tu que j'en fasse?

LUCINDE *lui en donnant encore.*

Mon pauvre garçon.

BERTRAND.

Tastigué n'avez vous point de honte de me tanter comme ça.

PERRETTE.

Prends te dis-je.

BERTRAND.

Morgué, c'est être bien Satan.

LUCINDE.

Bertrand...

BERTRAND.

Jarni, cela est cause que je vous ai déja fait passer la nuit dans ma cahute.

PERRETTE.

Le grand malheur.

BERTRAND.

Morgué, cela va encore être cause que je vous y ferai passer le jour.

LUCINDE.

Mon cher Bertrand.

BERTRAND.

Mort de ma vie, que vous ai-je fait?

PERRETTE.

Eh, prends, prends.

BERTRAND.

Prends, prends, morguoi prends toi-même.

PERRETTE.

Hé bien, donne-le moi je le prendrai.

BERTRAND.

Tu as bien envie de me voir frotter.

PERRETTE.

La, la, prends courage; il ne t'eſt point arrivé de mal cette nuit, il ne t'en arrivera pas tette journée, ramenne-nous dans la logette.

BERTRAND.

Oüi; mais morgué notre petit Maître eſt un chercheur de midi à quatorze heures, il a toujours le nez fourré par tout, s'il vient à vous trouver, hem?

LUCINDE.

Peut-être ſera-t'il bien-aiſe de nous voir & de nous parler.

BERTRAND.

Teſtigué ne vous y fiez pas. C'eſt un petit babillard qui ne manqueroit pas de l'aller dire à ſon pere. Il vaut mieux que je vous boute dans queuque endroit où il n'aille pas vous charcher. Attendez je vai voir ſi perſonne ne nous en empêche.

SCENE II.

LUCINDE, PERRETTE.

LUCINDE.

ENfin, Perrette, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

PERRETTE.

Oüi, mais je ne sommes guere loin dû Châtiau de votre pere, j'ai peur que je ne soyons pas long-tems ici sans qu'on vienne nous y charcher.

LUCINDE.

Nous y seront bien cachées, mais en conscience, Perrette, voudrois-tu partir d'ici sans avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune homme de l'erreur où l'on le fait vivre ?

PERRETTE.

Ouais, vous vous interressez bien pour lui; si j'osois, je croirois quelque chose.

LUCINDE.

Et que croirois-tu ?

PERRETTE.

Je croirois que vous ne seriez pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE.

Tu ne sçais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh par ma foi, j'ai mis le nez dessus.

LUCINDE.

Que veux-tu dire?

PERRETTE.

Mon gueu je ne fis pas si sotte que j'en ai la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention par le trou de la sarrure, je me dis à parmoi, vla votre maitresse Lucinde qui le prend. Et si ce grand dadais que n'an li veloit bailler pour époux, avoit eû aussi bonne mine que ce petit étourniau-ci, je ne serions pas sorties de la maison.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette. Je t'avoüe que je formai dès hier la résolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme, & que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit; mais jusques à présent je ne m'apperçoît pas que mon cœur agisse par un autre mouvement, que par celui de la compassion.

PERRETTE.

Eh oüi, oüi, vous autres grosses Dames, vous n'allez point tout d'abord a la franquette. Vous faites toûjours semblant de vous déguiser les choses; pour moi je n'y entends point tant de façons, & quand Thibaut me prit la main la premiere fois pour danser, qu'il me la serrit de toute sa force, je devinai tout du premier coup c'en que chela vouloit dire. Mais qu'entens-je?

SCENE III.

THIBAUT, LUCINDE, PERRETTE.

THIBAUT *derriere le Théatre.*

HAye, haye, haye.

LUCINDE.

Quelle voix a frappé mon oreille.

THIBAUT.

Ho, ho, ho.

PERRETTE.

Ah, Madame c'est la voix de notre Mari Thibaut, nous vla perdus !

LUCINDE.

Courons promptement nous cacher.

SCENE IV.

LUCINDE, PERRETTE, BERTRAND, THIBAUT.

BERTRAND.

OU courrez-vous, fuyez de ce côté.

LUCINDE.

Thibaut, le Mari de Perrette vient par ici.

BERTRAND.

Josselin le Gouverneur de notre petit Maître vient par ila.

THIBAUT.

Hola, quelqu'un, hola.

PERRETTE.

Entends tu, c'est fait de nous, s'il nous trouve.

SCENE V.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN *dans le Château.*

BErtrand, hé Bertrand.

BERTRAND.

Oyez-vous? nous sommes flambez s'il nous voit.

LUCINDE.

Où nous cacher?

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, & n'en ouvrez point la porte à personne.

SCENE VI.

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUT.

JOSSELIN.

Qui eſt-ce donc qui crie de la ſorte ?

BERTRAND.

Il faut que ce ſoit quelque paſſant qui s'eſt égaré, mais le vla.

THIBAUT.

Hé, parlez donc vous autres, êtes-vous muets.

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Vous êtes donc ſourds ?

JOSSELIN.

Encore moins.

THIBAUT.

Et pourquoi donc ne répondez-vous pas ?

JOSSELIN.

Parce qu'il ne nous plaît pas.

THIBAUT.

Palſangué vous êtes trop drôles, puiſque vous n'êtes ni ſourds ni muets, il faut que je vous embraſſe. Oüi morgué, je ſis votre ſerviteur.

JOSSELIN.

Eſt-ce que nous nous connoiſſons ?

THIBAUT.

Je ne sçai pas, mais je croi que nous ne nous sommes jamais vûs.

JOSSELIN.

C'est ce qui me semble.

THIBAUT.

Palsangué vous vla bian étonnai.

JOSSELIN.

Et qui ne le seroit pas? nous ne nous connoissons point & vous m'embrassez comme si nous nous étions vûs toute notre vie.

THIBAUT.

Tastigué vous avez biau dire, je vois à votre mine que vous êtes un bon vivant, & que vous m'enseignerez ce que je charche.

JOSSELIN.

Et que cherchez-vous?

THIBAUT.

Je charche ma femme, ne l'avez-vous point vûë?

JOSSELIN.

Ah! vraiment oüi, c'est bien ici qu'il faut chercher des femmes.

THIBAUT.

Elle a nom Parrette, elle s'en est enfoüie de cheux nous, palsangué chela est bian drôle, pour courir les champs avec la fille de Mr Tobie notre Maître, que l'on vouloit marier maugré elle au fils de Mr Griffon, neveu de notre Maîtresse, je ne sçai morgué comme ces masques ont fagoté tout chela; mais la nuit Parrette se couchi auprès de moi, & pis je ne li trouvis plus le lendemain, avez-vous jamais rien vû de plus plaisant que chela?

JOSSELIN.

Cela eſt fort plaiſant.

THIBAUT.

Oh, ce qu'il y a de plus récréatif, c'eſt qu'elles ſont toutes fines ſeules, & comme elles ſont morguoi bian jolies, ſi elles alloient rencontrer quelque gaillard qui voulit en faire comme des choux de ſon jardin, elles ſeroient bien attrappées; tout franc quand je ſonge à chela, je n'en ris morgué que du bout des dents.

JOSSELIN.

Que craignez-vous?

THIBAUT.

Je crains... & que ſçais-je moi, je crains... eſt-ce que vous ne ſçavez pas ce qu'on craint quand on ne ſçait où diable eſt ſa femme?

JOSSELIN.

Si vous aviez envie de ſçavoir ce qui en eſt, on pourroit vous en donner ſatisfaction.

THIBAUT.

Bon, eſt-ce qu'on ſçait jamais ça? pour s'en douter paſſe; mais pour en être ſûr, nifle, j'aurois morgué biau le demander à Parrette, elle ne l'avouëroit jamais, elle eſt trop deſſalée.

JOSSELIN.

Nous avons ici un moyen ſûr pour en ſçavoir la vérité.

THIBAUT.

Et qu'eſt-ce encore?

JOSSELIN.

C'eſt une Coupe qui eſt entre les mains du Seigneur de ce Château. Quand elle eſt pleine de vin, ſi la femme de celui qui y boit lui eſt fidelle, il n'en perd pas une goutte; mais ſi

lle eſt infidelle, tout le vin répand à terre.

THIBAUT.

Cela eſt bouffon, & où diable a-t'il pêché hela ?

JOSSELIN.

Il l'a achetée d'un Arabe, qui, ſoit par comoſition ou par enchantement, y avoit attaché ette vertu.

THIBAUT.

Et pourquoi ce Monſieur acheta-t'il ce joyau-à ?

JOSSELIN.

Par curioſité.

THIBAUT.

Eſt-ce qu'il étoit marié ?

JOSSELIN.

Oüi.

THIBAUT.

J'entends, j'entends ; il vouloit voir ſi ſa femme... n'eſt-ce pas ?

JOSSELIN.

Juſtement.

THIBAUT.

D'abord qu'il eût la Coupe, il y but, je gage.

JOSSELIN.

Vous l'avez dit.

THIBAUT.

Elle répandit.

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Morgué, c'eſt être bien plus heureux que ſage. Il s'en tint-là.

JOSSELIN.

Non.

THIBAUT.

Il y rebut ?

JOSSELIN.

Oüi.

THIBAUT.

Tastigué vla un sot homme.

JOSSELIN.

Plus encore que vous ne le dites.

THIBAUT.

Et comment donc ? contez-moi cela pour rire.

JOSSELIN.

Il voulut éprouver sa femme.

THIBAUT.

Le benêt.

JOSSELIN.

Il lui écrivit sous un nom supposé.

THIBAUT.

Le jocrisse.

JOSSELIN.

Il lui envoya des présens.

THIBAUT.

L'impertinent.

JOSSELIN.

Il lui donna un rendez-vous.

THIBAUT.

Elle y vint.

JOSSELIN.

Est-ce qu'on resiste aux présens ?

THIBAUT.

Et comment cela se passa-t'il ?

JOSSELIN.

En excuses du côté de la Dame, en soufflets de la part du mari.

THIBAUT.

THIBAUT.

Elle les souffrit patiemment.

JOSSELIN.

Oüi, mais quelques jours après...

THIBAUT.

Il but encore dans la Coupe.

JOSSELIN.

Oüi.

THIBAUT.

Et que fit la Coupe?

JOSSELIN.

Elle répandit.

THIBAUT.

Quand on n'a que ce que l'on mérite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.

JOSSELIN.

Il s'en prit à tout le monde, & vint de dépit se loger dans ce Château écarté, pour ne plus entendre parler de femme de sa vie.

THIBAUT.

Avec la Coupe.

JOSSELIN.

Avec la Coupe.

THIBAUT.

Et dequoi lui sert-elle?

JOSSELIN.

Elle lui sert à voir qu'il a beaucoup de confreres, & cela le console.

THIBAUT.

Et comment le voit-il?

JOSSELIN.

Il engage tous les passants que le hazard conduit ici, d'en faire l'épreuve.

THIBAUT.

Et depuis quand fait-il ce métier-là?

JOSSELIN.

Depuis quatorze ou quinze ans.

THIBAUT.

En a-t'il bien vû depuis ce tems-là?

JOSSELIN.

Oh, en quantité.

THIBAUT.

Par ma fique vla tout fin droit ce qu'il faut pour bouter notte Maîtresse & son Biaufrere à la raison; l'un est un bon Normand qui a épousé une Languedocienne, sœur de l'autre, & l'autre est un Gascon qui a épousé une Parisienne, comme ils sont logez vison visu, ils se tarabustent toujours sur le chapitre de leurs Femmes: Je vais leur dire que la Coupe les mettra d'accord; ils rodons autour de cette montagne pour apprendre des nouvelles de leur fille. Mais quel est ce vilain Monsieur-là?

JOSSELIN.

C'est le Maître de la Coupe & le Seigneur de ce Château.

SCENE VII.

ANSELME, JOSSELIN, THIBAUT.

ANSELME.

AH! Monsieur Josselin, mon pauvre Monsieur Josselin.

JOSSELIN.

Qu'y a-t'il de nouveau, Monſieur?

ANSELME.

Je ſuis dans le plus grand de tous les embarras. Mon... qui eſt cet homme-là?

JOSSELIN.

C'eſt un honnête Païſan qui eſt en quête de ſa femme; elle s'eſt échapée de chez lui avec une jeune fille, & pour les retrouver il eſt avec une paire de Meſſieurs qu'il va chercher pour faire l'eſſai de votre Coupe.

THIBAUT.

Je vais vous amener de la pratique, laiſſez faire.

SCENE VIII.

ANSELME, JOSSELIN, BERTRAND.

ANSELME.

Ah, vraiment de la Coupe! j'ai bien d'autres tintoüins dans la tête.

JOSSELIN.

Qu'avez-vous donc?

ANSELME.

J'ai vû... Ouf!

BERTRAND.

Auroit-il vû ces maſques de femmes? écoutons.

ANSELME *lui donnant un ſoufflet.*

Je viens de voir... Que fais-tu là!

BERTRAND.

Rien.

ANSELME.

Va à ta besogne, & ne revien point qu'on ne t'appelle.

SCENE XIX.

ANSELME, JOSSELIN.

ANSELME.

JE viens de voir mon fils : le petit pendart me fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sans dessus dessous, il lui prend des curiositez toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne.

JOSSELIN.

Ma foi, Monsieur, si vous voulez que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'élever toujours dans l'ignorance où vous voulez qu'il soit. Je crains bien que toutes ces précautions ne deviennent inutiles, & que cette demangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des femmes au monde, ne porte davantage son petit genie aux connoissances du beau sexe.

ANSELME.

Et qui l'instruira qu'il y a des femmes ?

JOSSELIN.

Tout, Monsieur ? le bon sens premierement. Oüi, ce certain bon sens qui vient avec l'âge ; à cet âge qui nous retire insensiblement des

bras de l'enfance, pour nous conduire à la puberté. L'esprit se porte à la conception de bien des choses; la raison vient, & parmi plusieurs curiositez nous fait appercevoir que l'homme ne vient point sur la terre comme un champignon, que c'est une petite machine où il y a bien des ressorts, ces ressorts viennent à se mouvoir par le moyen du cœur, ce mouvement du cœur échauffe le cerveau. Cette cervelle échauffée se forme des idées qu'elle ne connoît pas bien d'abord, l'amour se met quelquefois de la partie. Il explique toutes ces idées, il prend le soin de les rendre intelligibles; & voilà comme la connoissance vient aux jeunes gens ordinairement malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Tous ces raisonnemens sont les plus beaux du monde; mais je m'en mocque; & j'empêcherai bien que mon fils... Le voici; je ne suis pas en état de lui parler, mon désordre paroîtroit à sa vûë, fortifiez-le dans mes pensées cependant que je vai me remettre.

SCENE X.

LELIE, JOSSELIN.

LELIE.

D'Où vient que mon Pere me fuit?

JOSSELIN.

Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque chose?

LELIE.

Je ne sçai.

JOSSELIN.

Vous ne sçavez ?

LELIE.

Non, je ne sçai ce que je lui veux, je ne sçai ce que je me veux à moi-même ; je sens que je m'ennuye, & je ne sçai pourquoi je m'ennuye.

JOSSELIN.

C'est que vous êtes un petit indolent, qui n'avez pas l'esprit de joüir des beautez qui se présentent à vous.

LELIE.

Et quelles sont ces beautez ?

JOSSELIN.

Le Ciel, la terre, le feu, l'eau, l'air, le jour, la nuit, le soleil, la lune, les étoiles, les arbres, les prez, les fleurs, les fruits.

LELIE.

Oüi, tout cela est fort divertissant. Ah ! mon cher Mr Josselin, je voudrois bien...

JOSSELIN.

Quoi ?

LELIE.

Vous ne le voudrez pas, vous.

JOSSELIN.

Qu'est-ce encore ?

LELIE.

Promettez-moi que vous le voudrez.

JOSSELIN.

Selon.

LELIE.

Je voudrois bien aller me promener autre part qu'ici.

JOSSELIN.

Plait-il ?

LELIE.

Ah ! je ſçavois bien que vous ne le voudriez pas.

JOSSELIN.

Avez-vous oublié que votre Pere vous l'a défendu.

LELIE.

Et c'eſt parce qu'il me l'a défendu que je meurs d'envie de le faire. Car enfin je m'imagine qu'il y a dans le monde des choſes qu'il ne veut pas que je ſçache, & ce ſont ces choſes-là que je m'imagine, que je brûle de ſçavoir.

JOSSELIN.

Le petit fripon.

LELIE.

Oh ça, Monſieur Joſſelin, en bonne vérité dites-moi ce que c'eſt que ces choſes-là ?

JOSSELIN.

Qu'eſt-ce à dire ces choſes-là ?

LELIE.

Oüi. Qu'eſt-ce qu'il y a dans le monde qui n'eſt point ici.

JOSSELIN.

Rien.

LELIE.

Vous mentez, Monſieur Joſſelin.

JOSSELIN.

Point du tout.

LELIE.

On me cache bien des choſes, Monſieur Joſſelin ; vous liſez dans des Livres, & mon Pere ſçait lire auſſi, pourquoi ne m'a-t'on pas appris à y lire,

JOSSELIN.

On vous l'apprendra, donnez-vous patience.

LELIE.

Je ne puis plus vivre comme cela, & c'est une honte d'être si ignorant que je le suis à mon âge.

JOSSELIN.

Voilà un petit drole qu'il n'y aura plus moyen de retenir.

LELIE.

Et si mon Pere venoit à mourir, Monsieur Josselin; car je sçai bien qu'on meurt, que deviendrai-je ?

JOSSELIN.

Vous deviendrez mon fils, & je serois votre Pere pour lors.

LELIE.

Vous vous mocquez de moi, Monsieur Josselin, ce n'est pas comme cela que cela se fait, & ce seroit à mon tour d'être Pere de quelqu'un.

JOSSELIN.

Et bien vous seriez le mien si vous vouliez, & je serois votre fils, moi.

LELIE.

Oh, ce n'est pas comme cela que cela se fait, assûrément vous ne voulez pas me le dire; mais je le sçaurai, vous avez beau faire.

JOSSELIN.

Oh, vous sçaurez, vous sçaurez que vous êtes un petit sot, & que vos discours me fatiguent.

LELIE.

Monsieur Josselin, si vous ne me menez

promener

promener, j'irai me promener tout ſeul, je vous en avertis.

JOSSELIN.

Oüi, & je vais moi tout de ce pas avertir votre Pere de vos extravagances, & vous verrez après où je vous menerai promener. Oh, oh, voyez-vous le petit impudent avec ſes promenades.

LELIE.

Il a beau dire, je ſortirai d'ici, quand je devrois mourir ſur les pas de la porte.

SCENE XI.

LUCINDE, LELIE, PERRETTE.

PERRETTE.

MAdame, le voilà tout ſeul.

LUCINDE.

Approchons-nous pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LELIE.

Mon Pere n'eſt pourtant pas un bon Pere, de ne me pas montrer tout ce qu'il ſçait, & c'eſt ce qui fait que je n'ai pas de peine à me réſoudre à le quitter.

PERRETTE.

Il ne faut pas lui dire d'abord qui nous ſommes; mais je gage bien qu'il le devinera.

LELIE,

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut

pas que je ſçache, eſt cent fois plus beau que ce que je ſçai. Je penſe je ne ſçai combien de choſes toutes plus jolies les unes que les autres, & je meurs d'impatience de ſçavoir ſi je penſe juſte. Mais que vois-je ? voilà deux jeunes garçons joliment habillez, je n'en ai point encore vû comme ceux-là, je voudrois bien les aborder ; mais je ſuis tout hors de moi-même, & je n'ai pas préſque la force de parler, ils ſe baiſſent & puis ſe hauſſent, qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LUCINDE.

Nous héſitons à vous aborder.

LELIE.

Ils parlent comme moi, Que de queſtions je vais leur faire !

LUCINDE.

Vous paroiſſez étonné de nous voir.

LELIE.

Oüi, je n'ai jamais rien vû de ſi beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaiſir à voir.

PERRETTE.

Oh, mort de ma vie, que la nature eſt une belle choſe !

LELIE.

D'où venez-vous ? Qui vous a conduits ici ? eſt-ce mon pere ou moi que vous cherchez ? De grace ne parlez point à mon Pere, & demeurez avec moi.

LUCINDE.

A ce que je puis juger vous n'êtes point fâché de nous voir.

LELIE.

Je n'ai jamais eu tant de joye.

PERRETTE.

Cela eſt admirable ! & que croyez-vous de nous, s'il vous plaît ?

LELIE.

Les deux plus belles créatures du monde ; je n'ai jamais rien vû, mais je ne connois rien de plus parfait que vous, & je n'ai plus de curioſité pour tout le reſte. Demeurez toujours avec moi, je vous en conjure, je demeurerai toujours ici, & mon Pere & Monſieur Joſſelin en ſeront ravis.

LUCINDE.

Vous en jugeriez autrement ſi vous ſçaviez ce que nous ſommes.

LELIE.

Et n'êtes-vous pas des hommes comme nous ?

PERRETTE.

Oh, vraîment non, il y a bien à dire.

LELIE.

Hors les habits & la beauté je n'y vois point de difference.

PERRETTE.

Oüi-da, c'eſt bien tout un, mais ce n'eſt pas de même.

LELIE.

Il eſt vrai que je ſens en vous voyant ce que je n'ai jamais ſenti. Ah ! ſi vous n'êtes pas des hommes, dites-moi ce que vous êtes. Je vous en conjure.

LUCINDE.

Votre cœur ne peut-il pas vous l'expliquer tout-à-fait.

LELIE.

Non, mais ce n'eſt pas la faute de mon

cœur, c'eſt la faute de mon eſprit.

PERRETTE.

Eh bien, tenez mon pauvre enfant; bien loin d'être des hommes, nous en ſommes tout le contraire.

LELIE.

Je ne vous entends point.

PERRETTE.

Vous nous entendrez avec le tems; mais qui aimez-vous mieux de nous deux, là, parlez franchement, n'eſt-ce pas moi?

LELIE.

Je vous aime beaucoup; mais je l'aime infiniment davantage.

LUCINDE.

Tout de bon.

LELIE.

Tout de bon.

PERRETTE.

C'eſt à cauſe que vous êtes la plus brave.

LELIE.

Non, non, je ne regarde point aux habits, je ne ſçaurois vous dire ce qui fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE.

Vous m'aimez donc?

LELIE.

Plus que toutes les choſes du monde.

PERRETTE.

Mais que penſez-vous en l'aimant?

LELIE.

Mille choſes que je n'ai jamais penſées.

LUCINDE.

N'en avez-vous point à me dire?

PERRETTE.

Et que ſeriez-vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez ?

LELIE.

Tout.

LUCINDE.

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me ſuivre ?

LELIE.

De tout mon cœur, pourvû que je vous ſuive toujours.

SCENE XII.

JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, LELIE.

LELIE.

AH ! mon cher Monſieur Joſſelin, vous allez être ravi.

LUCINDE.

Ah, Ciel !

JOSSELIN.

Que vois-je ? Tout eſt perdu ! Ah ! vraîment voici bien pis que la promenade.

LELIE.

Je n'en avois jamais vû, & je le ſçavois bien, moi, qu'il y avoit dans le monde quelque choſe qu'on ne me diſoit pas.

JOSSELIN.

Paix.

PERRETTE.

Qu'il a la mine rebarbative.

JOSSELIN.

Et d'où diantre ces deux carognes sont elles venuës ?

LELIE.

Monsieur Josselin.

JOSSELIN.

Taisez-vous.

PERRETTE.

Comme il nous regarde.

LUCINDE.

Le vilain homme que voilà.

JOSSELIN.

Qui vous a conduites ici, impudentes que vous étes ? Qu'y venez vous faire ?

PERRETTE.

C'est pis qu'un loup garou.

LELIE.

Monsieur Josselin ne les effarouchez pas.

JOSSELIN.

Comment petit fripon, vous osez... qu'elles sont belles !

LUCINDE.

Si c'est un crime pour nous de nous trouver ici, il n'est pas difficile de le reparer, & notre dessein n'est pas d'y faire un long séjour.

JOSSELIN.

Le beau visage qu'a celle-là.

PERRETTE.

Je n'y serions pas venuës si j'eussions crû qu'on nous eût si mal reçûës.

JOSSELIN.

Le drôle de petit air qu'a celle-ci.

LELIE.

N'est-il pas vrai, Monsieur Josselin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau?

JOSSELIN.

Non, cela n'est pas vrai. Vous ne sçavez ce que vous dites. Les deux jolis bouchons que voilà.

PERRETTE.

Il est enragé, comme il roüille les yeux.

LELIE.

Monsieur Josselin menons-les à mon Pere.

JOSSELIN.

Comment petit effronté, à votre Pere; tournez-moi les talons, & ne regardez pas derriere vous.

LELIE.

Je veux demeurer ici, moi.

JOSSESIN.

Tournez-moi les talons, vous dis-je, & vous détallez au plus vite.

LELIE.

Je ne veux pas qu'ils s'en aillent.

JOSSELIN.

Et je le veux moi. Allez vîte... allez vous cacher dans ma chambre au bout de cette allée, voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il se radoucit; ferons-je bien d'y aller?

JOSSELIN.

Si vous ne dépêchez... entrez dans le petit cabinet à main gauche, allez vîte, allez.

LELIE.

Demeurez ici, je vous en conjure.

JOSSELIN.

Je vous l'ordonne, partez promptement.

LELIE.

Pour la derniere fois Monſieur Joſſelin... attendez-moi, je vous prie, je cours trouver mon Pere, j'obtiendrai de lui que je vous aye ici; & Monſieur Joſſelin ſe repentira de vous avoir grondé. Je reviendrai dans un moment.

SCENE XIII.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN.

JOSSELIN.

AH! malheureuſes petites femelles, ſçavez-vous bien où vous êtes, & le malheur qui vous talonne?

LUCINDE.

Nous ſçavons tout ce que vous pouvez nous dire; mais nous eſperons tout de votre bonté.

JOSSELIN.

Que vous êtes heureuſes d'être belles! ſans cela... écoûtez, n'allez pas vous entêter de ce petit vilain-là, ce ſeroit gâter toutes vos affaires

PERRETTE.

Oh, je ne nous boutons rian dans la tête que de la bonne ſorte.

JOSSELIN.

Son Pere veut enterrer toute sa famille avec lui, & ne consentira jamais...

LUCINDE.

Mettez-nous en lieu où nous puissions vous apprendre notre infortune, & sçavoir de vous le conseil qûe nous devons suivre.

JOSSELIN.

Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce Château, & j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous, à condition que pour l'amour de moi...

PERRETTE.

Allez, mon bon Monsieur, vous voyez deux pauvres orphelines, qui ne sont nullement entichées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN.

Venez, suivez-moi.

SCENE XIV.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND

BERTRAND.

OH, palsangué je vous prends sur le fait; je n'en suis plus que de moitié...

JOSSELIN.

Voilà un marousle qui vient bien mal-à-propos.

BERTRAND.

Testiguenne, puisque vous voulez les four-

ter dans votre chambre, je ne ferai pas pendu tout seul pour les avoir boutées dans ma cahute ; vous le serez avec moi, je ne m'en soucie guere.

JOSSELIN.

Veux tu te taire.

BERTRAND.

Morgué, je ne me tairai point à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN.

Qu'entends-tu par-là ?

BERTRAND.

J'entends que vous soyez pendu tout seul.

JOSSELIN.

Que veut dire cet animal-là ?

BERTRAND.

Je veux dire qu'à moins que vous ne disiez que c'est vous qui les avez-cachées, je vais tout apprendre à notre Maître.

JOSSELIN.

Et bien, oüi, je dirai que c'est moi.

BERTRAND.

Mais morgué point de tricherie au moins.

PERRETTE.

J'entends quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, & ne vous montrez plus sur les yeux de votre tête.

JOSSELIN.

Chut, ou je te rendrai complice,

BERTRAND.

Motus, où je découvrirai le pot aux roses.

SCENE XV.

ANSELME, LELIE, JOSSELIN, BERTRAND.

LELIE.

OUi, mon Pere, il eſt impoſſible que vous me refuſiez, quand vous les aurez vûës, venez ſeulement, où ſont-ils ? qu'en avez-vous fait, Monſieur Joſſelin ?

JOSSELIN.

Que veut-il dire ?

ANSELME.

Je ne ſçai ce qu'il me vient conter.

LELIE.

Que ſont-ils devenus, Bertrand ?

BERTRAND.

A qui en veut-il donc ?

LELIE.

Répondez-moi, Monſieur Joſſelin, ou malgré la préſence de mon Pere...

JOSSELIN.

Doucement petit drôle.

LELIE.

Eclaircis-moi de ce que je veux ſçavoir; coquin.

BERTRAND.

Haye, ahy, vous m'étranglez. Eſt-il devenu fou;

LELIE.

Ah, mon Pere ! commandez qu'on me les

faſſe retrouver, ou j'en mourrai de deſeſpoir.

ANSELME.

Quoi, qu'y a-t'il ? Que veux-tu qu'on te rende ? te voilà bien échauffé.

LELIE.

Cherchons par tout. Si je ne les retrouve, je ſçai bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND.

Et, attendez, attendez. Ce ne ſont pas des moigniaux que vous charchez.

LELIE.

Non, traître, ce ne ſont pas des moineaux.

BERTRAND.

Hé bien morgué, quoi que ce puiſſe être, allons les charcher nous deux ? m'eſt avis que j'ai entendu queuque choſe groüiller de ce côté-là.

LELIE.

Courons-y. Mon pauvre Bertrand, ne me quitte point. Monſieur Joſſelin, malheur à vous ſi je ne les retrouve.

SCENE XVI.

ANSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

DEs menaces ! vous voyez comme il perd le reſpect.

ANSELME.

Qu'on l'arrête.

JOSSELIN.

Non, non, il vaut mieux qu'en aimant à

aille dissiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagination.

ANSELME

Mais je croi qu'en effet il est devenu fou. Quel galimatias m'a-t'il fait?

JOSSELIN.

C'est justement une suite de ce que je disois tantôt; ce sont des idées qui lui passent par la cervelle, & je ne jurerois pas trop que ce ne fussent des idées de femmes.

ANSELME.

Des idées de femmes! vous vous mocquez, Monsieur Josselin; peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vû.

JOSSELIN.

Belles merveilles. Et ne vous est-il jamais arrivé de faire des songes?

ANSELME.

Oüi.

JOSSELIN.

Et de voir en dormant des choses que vous n'aviez jamais vûës, & que vous ne vous seriez jamais imaginées si vous n'aviez dormi?

ANSELME.

D'accord; mais ce petit garçon là ne dort pas.

JOSSELIN.

Non, vraîment; au contraire, je ne l'ai jamais vû si éveillé.

ANSELME.

Hé bien?

JOSSELIN.

Hé bien, il rêve tout éveillé, & c'est justement ce qui fait qu'il fait des contes à dormir debout.

ANSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées de femmes plûtôt que d'autres?

JOSSELIN.

C'eſt que ces animaux-là ſe fourrent par tout malgré qu'on en ait.

ANSELME.

Cela ſeroît bien horrible que toutes mes précautions fuſſent inutiles.

JOSSELIN.

Elles le ſeront à coup ſûr, & dès-à-préſent je vous en donne ma parole.

ANSELME.

Il n'importe; & ſi je ne puis lui cacher abſolument qu'il y ait des femmes, il ne les connoîtra du moins que pour les haïr.

JOSSELIN.

Il ne les haïra point.

ANSELME.

Il les déteſtera en apprenant ce qu'elles ſçavent faire. Mais qu'eſt-ce ci?

JOSSELIN.

Et c'eſt ce bon Payſan qui vous amene ces deux perſonnes pour faire eſſai de votre coupe.

SCENE XVII.

ANSELME, JOSSELIN, LUCINDE PERRETTE, Mrs TOBIE, GRIFFON, & THIBAUT.

PERRETTE *à la fenêtre avec Lucinde.*

LE petit homme n'y est pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe, voyons d'ici ce qui se passe, puisque nous pouvons voir sans être vûës.

GRIFFON.

Oüi, cadedis, je bous le dis & bous le soutiens, bous êtes un von sot veau frere.

THIBAUT.

Ah ! ah ! Monsieur, au mari de Madame votre sœur ?

PERRETTE.

Madame, c'est Thibaut.

TOBIE.

Sot ! & qu'est-ce ; queu terminaison est chela?

LUCINDE.

Mon Pere & mon Oncle sont ici.

TOBIE.

Nous sommes gens de bien de notre race ; je serois marri qu'elle fût entichée des reproches qu'on fait à la vôtre.

THIBAUT.

Eh, eh, Monsieur ; le Frere de Madame votre femme ? vous n'y songez pas.

GRIFFON.

Tu fais vien de m'appartenir.

TOBIE.

C'est le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUT.

Messieurs, Messieurs, venez m'aider, s'il vous plaît, à mettre le hola entre deux beaux-freres qui se vont couper la gorge.

ANSELME.

Qu'est-ce que c'est donc; qu'avez-vous, Messieurs, qui vous oblige à en venir aux invectives?

GRIFFON.

Eh, Messieurs, serbiteur; je bous fais Juges de ceci, Boici le fait. J'ai fait l'honneur à ce Monsieur de donner mon fils, qui est novle Monsieur comme moi, mordi, en mariage à sa fille, qui n'est qu'une simple Roturiere, & parce que la beille des nôces, la sotte s'éclipse de la case paternelle, il a l'insolence de dire que c'est ma faute, & qu'elle a eû peur d'entrer dans mon alliance, à cause que je suis sebere dans ma famille, & que je ne beux pas souffrir qu'aucun godeluriau approche mon domaine de la vantlieuë.

TOBIE.

Qu'est-ce? Je donne ma fille qui aura dix mille livres de rentes, au fils de su Monsieur qui est gueux comme un rat, & parce qu'elle s'en est enfuïe de chez moi, pour éviter ce mariage; il me dira en me traitant comme un je ne sçai qui, que parce que je suis trop bon dans mon domestique, à cause que ma femme est toujours autour de moi à m'étouffer de caresses, & que je souffre qu'elle m'appelle son petit papa, son petit fanfan, son petit camuset, ce qui fait que ma maison

maison est ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN.

Voilà un different qu'il est assez facile d'accommoder. Ces Messieurs se disent les choses de si bonne foi, qu'on ne peut s'mpêcher de les croire; mais pour sçavoir lequel des deux s'est le plus fait aimer de sa femme par ses manieres, votre Coupe enchantée sera d'un secours merveilleux, & je suis sûr qu'elle les mettra d'accord; je vai l'apporter.

ANSELME.

Allez, Monsieur Josselin, cela finira la dispute.

GRIFFON.

Cet homme nous a fait recit de cette coupe, & je serai rabi de connoître par elle lequel est le fat de nous deux; je suis sûr que ce n'est pas moi.

TOBIE.

Nous en allons voir tout à l'heure un bien penaut; je sçai bien qui ce ne sera pas.

ANSELME.

Voici la Coupe.

TOBIE.

Donnez, donnez; je serai bien fâché de n'en pas faire essai le premier, pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait. *Le vin se rèpand.*

JOSSELIN.

Ah, ah.

TOBIE.

Que vois-je? le vin est répandu je pense.

JOSSELIN.

Oh, par ma foi, le petit papa, le petit fanfan; le petit camuset en tient.

GRIFFON.

Hé, qui de nous dus est le fat? hem cadedis

mon veau frere, bous me ferez raison de l[a]
conduite de ma sœur.

TOBIE.

Voilà une méchante créature, je ne l'aurois jamais cru.

JOSSELIN.

Quand elle viendra vous étouffer de caresses, je vous conseille de l'étrangler par bonne amitié.

TOBIE.

C'est chez vous qu'elle a succé ce mauvais lait-là.

GRIFFON.

Oüi, oüi, cadedis; l'absynthe n'est pas plus amere que le lait que je leur fais succer; berfez, berfez, veau Ganimede, bous allez boir veau frere. A la santé de la Compagnie. *La Coupe répand.*

JOSSELIN.

Ahy, ahy, ahy.

GRIFFON.

Boüais, c'est que je ne la tiens pas droite. *La Coupe répand.*

JOSSELIN.

Prenez donc garde.

ANSELME.

Voyez, voyez.

GRIFFON.

La main me tremble. *Tout répand.*

JOSSELIN.

Ah! l'on a approché de votre domaine plus près que de la banlieuë.

GRIFFON.

Ma foi, je n'y comprends plus rien. Monsieu[r] est von, on le trahit; je suis sebere & l'on m[e] trompe; sandis comment faut-il donc faire ave[c] ces diantres d'animaux-là? Allons, on s'en mo[r]dra les doigts. Sans adieu.

SCENE XVIII.

ANSELME, TOBIE, THIBAUT, JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE.

ANSELME.

JUsqu'au revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît-il boire encore un coup ? ô ça à vous le dez, pays.

THIBAUT.

A moi ?

LUCINDE.

Perrette ton mari va boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuse-t'il ? ce n'est pas que je craigne rien, mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cause que vous êtes un bon frere, en voilà razade, buvez.

THIBAUT.

Palsangué je n'ai pas soif.

JOSSELIN.

Il ne s'agit pas d'avoir soif, & c'est seulement par curiosité, & pour sçavoir si vous êtes aimé de votre femme, buvez.

THIBAUT.

Non, morgué, je ne boirai point, & si le vin

alloit répandre par hazard, testigué voyez-vous. Le suis maladroit de ma nature, quand je sçaurois ça, en serois-je plus gras, en aurois-je la jambe plus droite, en dormirois-je plus que des deux yeux, en mangerois-je autrement que par la bouche, non pargué ; c'est pourquoi, frere, je suis votre serviteur, je ne boirai point.

JOSSELIN.

Voilà un rustre d'assez bon sens.

ANSELME.

C'est ce qui me semble, & je suis quasi fâché de n'avoir pas été de son humeur.

TOBIE.

Oh, pardi mon Fermier vous avez plus d'esprit que votre Maître.

THIBAUT.

Jarni, je ne sçai pas si je fais bien, mais je sçai bien que je serois fâché de faire autrement ; j'aime Parrette, elle est ma femme, quand elle seroit la femme d'un autre elle ne me plairoit pas davantage, je ne sçai si je lui plais finfirmement, elle en fait le semblant du moins, je ne rentre de fois chez-moi, que je ne la retrouve tintelle que je l'ai laissée ; il n'y a pas un iota à dire. Elle aime à batifoler, je suis d'himeur batifolante, je batifolons sans cesse, & si je m'allois mettre dans la sarvelle tous vos engeins greigniaux, adieu le batifolage, non palsanguoi, je n'en ferai rien.

JOSSELIN.

Voilà comme je veux être, & si je me marie... ma is je ne me m arierai pas.

PERRETTE.

Madame, je suis si niaise, que je ne sçaurois plus m'en tenir, il faut que j'aille embrasser notre homme.

LUCINDE.

Attends, Perrette, que vas tu faire?

JOSSELIN.

Voilà la perle des Maris, ami, touche-là.

THIBAUT.

Votre valet.

TOBIE.

Voilà l'exemple des honnêtes gens. Embrasse-moi.

THIBAUT.

Votre serviteur.

ANSELME.

Voilà le miroir de la vie paisible.

THIBAUT.

Votre très-humble.

PERRETTE.

Voilà un vrai homme à femme. Ah, que je te baiserai tantôt.

THIBAUT.

Hé! testigué, c'est Parrette.

ANSELME.

Que vois-je? des femmes?

THIBAUT.

Je n'ai morgué pas voulu boire dans la Coupe, elle eût peut-être dit quelque chose qui m'auroit chagriné.

PERRETTE.

Elle n'eût rien dit. Mais tu as bien fait, je t'en aime davantage.

TOBIE.

Perrette, qu'as-tu fais de ma fille?

LUCINDE.

La voilà, mon Pere, qui se jette à vos genoux, pour vous demander pardon.

TOBIE.

Va, ma fille, je te pardonne.

ANSELME.

Par quels moyens ces femmes font-elles entrées chez-moi?

JOSSELIN.

Je ne sçai. Ce sont peut-être elles qui ont fait naître à Monsieur votre fils les idées...

SCENE DERNIERE.

ANSELME, TOBIE, LELIE, LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

BERTRAND.

CE n'est pas par là, vous-dis-je?

LELIE.

Non, non, laisse-moi; mais que vois-je? ah! c'est ce que je cherche. Oüi, mon Pere les voilà, souffrez que je les amene à ma chambre, je vous promets de n'en sortir jamais.

ANSELME

Où suis-je? que vois-je? qu'entens-je?

LELIE.

Ah! mon Pere, n'allez pas gronder, de peur de les effaroucher encore.

ANSELME.

Ç'en est fait. La destinée & la nature sont plus fortes que mes raisonnemens, votre seule présence lui en a plus appris en un moment que je ne lui en avois caché pendant seize années.

JOSSELIN.

Cela eſt admirable.

ANSELME.

Je commence moi-même à me rendre à la raiſon, & je vais changer de maniere.

TOBIE.

Qu'eſt-ce que tout ceci?

ANSELME.

Vous le ſçaurez Monſieur, en attendant qu'on vous l'apprenne; je vous dirai ſeulement que mon fils a beaucoup de nobleſſe, & plus de bien; & qu'il ne tient qu'à vous d'unir ſa deſtinée à celle de Mademoiſelle votre fille.

TOBIE.

Volontiers. J'en ſerai ravi, & cela fera enrager ma ſemme.

LELIE.

Je ne comprends rien à tous ces diſcours. Que veulent-ils dire, Monſieur Joſſelin?

JOSSELIN.

Cette belle vous l'apprendra.

ANSELME.

Oüi, mon fils, je vous la donne en mariage.

LELIE.

En mariage? Cela ſignifie-t'il qu'elle demeurera toûjours avec moi, mon Pere.

ANSELME.

Oüi, mon fils.

LELIE.

Quelle joye! ah! mon Pere, que je vous d'obligation.

JOSSELIN.

Jamais le petit fripon n'a embraſſé ſi fort.

THIBAUT.

Pargué ? Perrette, tout ç'a est drole.

PERRETTE.

Oüi, tout cela est bel & bon. Mais cette chienne de Coupe que deviendra-t'elle ? Qu'il n'en soit plus parlé : car quoiqueje ne craignons rien je ne dormirions point en repos, voyez-vous.

ANSELME.

Quelle ne vous inquiette point. Je la briserai en votre présence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire essai de la Coupe ? qu'il se dépêche : mais franchement, je ne conseille à personne d'y boire ; & l'exemple du Paysan est, sur ma foi, le meilleur à suivre.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Pieces qui composent les premier, second, & troisiéme Tomes du Théatre François* : & je n'ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce 31 Avril 1715.

POUCHARD.